

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 6,50 €

Bimestriel n° 131 – 22e année – septembre-octobre 2003

MARC SANGNIER À TOURS (1903)

Sur les traces des catholiques sociaux

par Julien Papp 1



Il y a 70 ans LE REICHSTAG EN FLAMMES

Marinus Van Der Lubbe voulait réveiller les travailleurs allemands

par Jean-Jacques Gandini 8



LA FETE DU GUY FAWKES' DAY

par Laurent Doussin 12



SAVOIR-VIVRE ECCLÉSIASTIQUE

sous la restauration

par Jean-Jacques Ledos 14



CARNET DE ROUTE D'UN POILU BOURGUIGNON

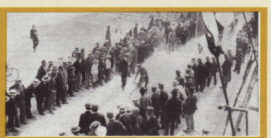
par Georgette et Joël ravier 16



TOURS DE FRANCE

Détours et retours

par Pierre Ysmal 21



HOMOSEXUALITÉ ET HISTOIRE

par Jacques Trémintin 24

Et aussi…

Médias .... p. 27

Le temps des livres .... p. 28

L'amateur de livres .... p. 32

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 131
Septembre-octobre 2003

BP 863
27008 Evreux
Cedex

Tél. 02.32.39.50.50

E-mail :
revue.gavroche
@wanadoo.fr

Directeur de la
publication :
Claude VIRLOUVET

Directeur honoraire :
Georges PELLETIER

Avec la
collaboration
pour ce
numéro de

E. COMMUN
L. DOUSSIN
H. FABRE
J.J. GANDINI
C. JACQUIER
J.-J. LEDOS
J.L. PANNÉ
J. PAPP
G. PELLETIER
G & J. RAVIER
L. SEROUX
J. TREMINTIN
C. VIRLOUVET
P. YSMAL

Commission paritaire :
0707K81974
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans Historical Abstracts and
America : History and Life

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél.
01.40.24.21.31

Publication
Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande

Impression : 27 Offset
27930 Gravigny

Le Larzac à la « une » de ce numéro, une photo de l'été 1973, l'a été aussi dans les journaux de cet été. Bien sûr, on retiendra moins le rassemblement énorme autour d'un José Bové récemment libéré que les plus de 11 000 morts de la canicule officiellement recensés. Mais ces deux faits resteront marquants.


Larzac 1973. Photo CV

On a dit et redit que le 21 septembre 2001 avec l'attentat de New York avait sonné le début d'un XXI[e] siècle de rupture à l'échelle de la planète entière. L'été 2003 pourrait bien aussi bouleverser notre société française. Des jeunes ont découvert l'espoir au Larzac, un sens à leurs années à vivre. Bien d'autres « chacun pour soi » se réveillent éberlués découvrant l'horreur des images de camions frigorifiques conservant le trop plein de morts en attente du carré des indigents.

Nos pitoyables gouvernants qui n'ont rien vu, rien entendu, rien senti et sans doute encore rien compris à cet été pas comme les autres ont quelque souci à se faire. Sans doute pas en redoutant une rentrée qui serait d'une canicule sociale intense, mais plutôt une guérilla faite des refus de continuer à aller vers là où nous ne voulons plus être poussés.

Personne ne sait si nous sommes condamnés à subir les chaleurs africaines ou les froids sibériens, mais tous les spécialistes craignent de forts dérèglements. Et pourtant, obstinément, aveuglément, il faudrait continuer à suivre des lois économiques dont les effets négatifs se mesurent d'année en année dans la couche d'ozone, l'air de nos villes, nos zones glaciaires et maintenant dans les courbes affolantes des décès.

Nous sommes de plus en plus nombreux à dire d'arrêter cette course vers l'abîme. Mais faut-il seulement prendre appui sur la certitude d'un réchauffement inéluctable et catastrophique avant la fin de ce siècle ? Le recul de l'histoire incite à tempérer, c'est le mot qui convient, cette conviction.

Si les statistiques de la météo qui remontent à 1873 ne relèvent pas vraiment d'été aussi caniculaire, les historiens sortent des chiffres de victimes de la chaleur révélateurs de saisons également torrides. Emmanuel Le Roy Ladurie, dans *Libération* du 14 août, évoque les sécheresses des années 1168, 1351, 1331 à 1334, 1383 à 1385, les glaciers qui fondent en 1540, des mortalités spectaculaires en 1636 et 1705, 700 000 morts en 1718-1719 avec l'arrivée de nuées de sauterelles sous des chaleurs sahariennes.

Il ne faut donc pas se laisser envahir par les idées à la mode même quand elles nous conviennent et nous confortent dans nos raisonnements, nos convictions, nos croyances éventuellement. Regardons plutôt derrière nous pour constater que nos accidents de parcours ont souvent été vécus par nos ancêtres. Savoir comment ils les ont vécus, affrontés ou subis, n'est pas inutile pour qui veut bien raisonner.

A sa bien modeste place, cette revue tente d'y contribuer.

Ce numéro nous transporte à plusieurs reprises exactement cent ans en arrière.

Avec «Tours, détours et retours» de Pierre Ysmal (p 21), nous revivons l'épopée de ce tour de France centenaire dont nous voudrions encore ressentir avec la même passion les temps forts de nos jeunes années.

Julien Papp nous ramène (p 1), toujours en 1903, au cœur du mouvement anticlérical dont nous voyons bien que les passions ne se sont pas éteintes chez tous. Quelle foi, chez les uns et chez les autres à cette époque, dans leurs idées ! Loin du consensus apparent d'aujourd'hui.

Jean-Jacques Ledos nous fait quitter les réunions contestataires et les débats enflammés pour nous convier à la lecture des bons conseils de savoir-vivre prodigués aux ecclésiastiques dans les années de la Restauration (p 14). Un savoir des bonnes manières de se comporter. Moins un art de vivre qu'une leçon de communication pour se faire bien voir.

Dans le numéro précédent, une note de lecture annonçait la sortie d'un livre : *Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag*. Jean-Jacques Gandini revient sur le parcours de cet incendiaire considéré aujourd'hui comme la première victime anti-fasciste hollandaise (p 8).

Autre *Carnet de route* avec ce poilu qui pendant les huit premiers mois du conflit a noté ses déplacements et ses réflexions (p 16). Document retrouvé dont Georgette et Joël Ravier nous livrent des extraits.

Jacques Trémintin a lu plusieurs livres récemment sortis sur l'homosexualité et la difficulté d'être. Il nous retrace un étonnant et très intéressant parcours sur la manière de voir et de vivre cette homosexualité depuis les temps les plus anciens (p 24).

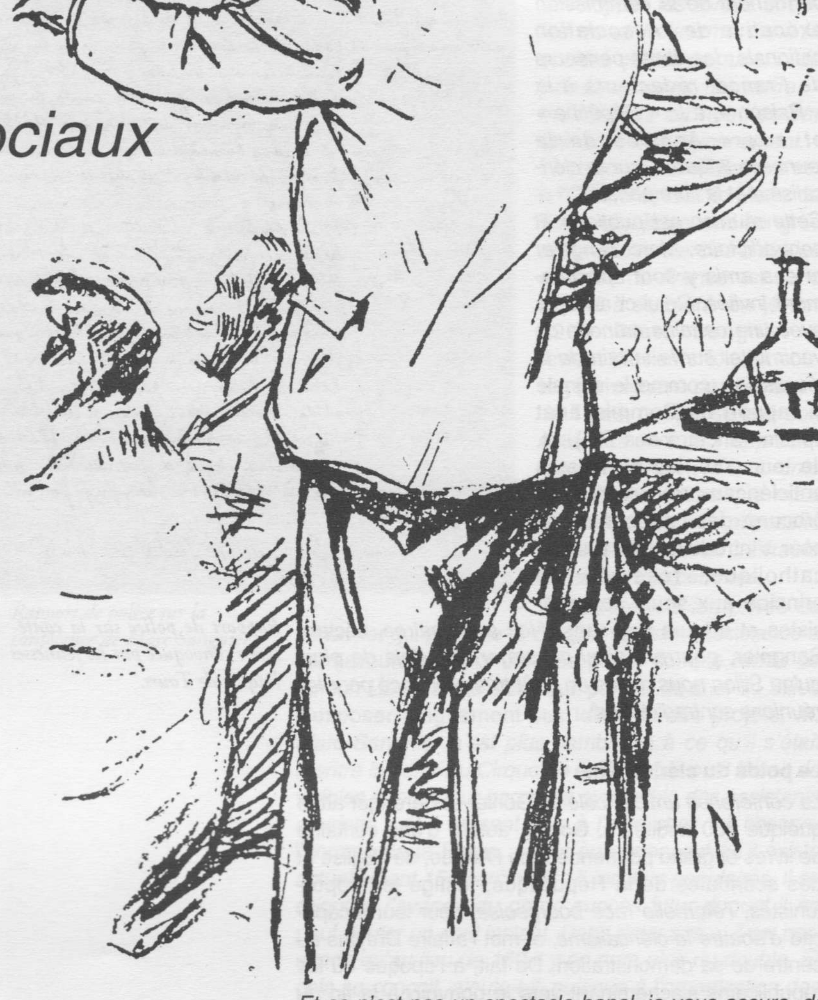
Dans quelques semaines écoles et associations s'activeront pour préparer Halloween. Fêtera-t-on prochainement le Guy Fawkes' Day qui nous vient tout droit de l'Angleterre de 1606 ? Laurent Doussin n'est pas enthousiaste à cette idée qui pourtant circule dans l'éducation nationale (12).

Et la dernière page de couverture nous sommes en 1903 avec Jaurès venu apporter sa parole lors d'un conflit social dans le Nord. Jaurès 1903, Bové 2003. Deux époques et deux personnages très différents. Mais on imagine bien Jaurès appelant à de nouvelles luttes cette foule enthousiaste du Larzac. Comme l'ont fait Bové et d'autres.

CV

Marc Sangnier à Tours (1903)

Sur les traces des catholiques sociaux



Les luttes sociales de ce début d'été 2003 ont vu se traduire dans l'action, et de façon spectaculaire, l'idéologie du syndicalisme chrétien, rappelant à travers l'immense déception des salarié(e)s mobilisé(e)s que le cléricalisme a résisté à tous les avertissements et conservé une emprise forte sur les rapports sociaux. Dans le mouvement socialiste « classique », « la feuille de vigne du capitalisme » était l'expression consacrée pour désigner la doctrine sociale de l'Eglise catholique et, à l'époque de « la main tendue »[1], le président de la Libre pensée, André Lorulot, prévenait : *Si le Parti communiste veut jouer au plus fin avec le parti jésuite pour amadouer les catholiques,... il fait fausse route... Qui roulera l'autre ? Tous ceux qui connaissent la souplesse et la duplicité de la tactique jésuite sont fixés*[2]. Plus récemment, le dirigeant socialiste Jean Poperen demandait encore de se méfier *comme de la peste... des chrétiens de cette deuxième gauche,... ces sirènes néo MRP*[3]. De toute évidence, il était une de ces figures *d'attardés* qui, *dans la perspective d'Epinay,... refusaient de voir les convergences fondamentales du socialisme démocratique et des valeurs chrétiennes*[4].

Le débat remonte à plus d'un siècle, et on ne saurait le situer convenablement sans parler de Marc Sangnier, du Sillon et des Cercles d'Etudes sociales, qui avaient jeté les semences des « convergences » récentes, faisant des catholiques sociaux une force politique et syndicale.

Deux réunions contradictoires

Il y a un siècle, le congrès national des Cercles d'Etudes de France avait tenu ses assises à Tours. À cette occasion, « une grande réunion privée » fut convoquée pour le 14 février 1903 au Théâtre-Français, pour entendre le fondateur des Cercles, Marc Sangnier. D'après le quotidien radical d'Indre-et-Loire, *la salle était comble. On y remarquait toute la fine fleur de la réaction ; le gros curé à face réjouie et aux mains potelées y côtoyait le bourgeois cossu ; le sacristain maigre comme un vendredi saint était assis à côté de la vieille bigote ; le petit vicaire sentant bon et affublé de sa soutane des grands jours trônait au milieu des échappés des jésuitières qui forment, on le sait les membres les plus actifs des cercles d'études de France.*

Sur la scène : des messieurs à l'air solennel ; des sténographes, des correspondants de « la Croix » et autres journaux pieux et enfin les représentants de la presse locale.

A 8 heures et demie, la musique de patronage de Saint-Pierre-des-Corps, massée à l'orchestre, attaque « la Marseillaise » !

Oui, vous avez bien lu, la Marseillaise !



Dessin emprunté à la revue La Raison, mensuel de la Libre Pensée, N° 452, juin 2000.

Et ce n'est pas un spectacle banal, je vous assure, de voir se lever bedeaux et curés, royalistes et impérialistes pour entendre dignement - j'allais dire religieusement - notre hymne national, l'hymne qui conduisait à la victoire les sans-culottes de 1793.

Que les temps sont changés ! ...

Contents de leur petite manifestation, les auditeurs s'apprêtent ensuite à écouter la bonne parole.

Le conférencier c'est M. Marc Sangnier, directeur du « Sillon », un ancien élève de Polytechnique qui ne manque pas de valeur.

S'exprimant avec facilité, doué d'un organe puissant, il possède sans conteste toutes les qualités oratoires.

Il sait placer au moment voulu, ces périodes ronflantes qui provoquent les applaudissements.

C'est surtout et avant tout un habile homme...[5].

Marc Sangnier est aussi un hardi débatteur. Il prend l'initiative de réunions publiques, comme celle du 23 juillet 1902 pour défendre les congrégations, ou celle des Mille-Colonnes le 23 mai 1903, pour combattre l'anticléricalisme. En d'autres cas, il accepte le débat provoqué ou proposé par ses adversaires. C'est ce qui s'est passé précisément à Tours, à la veille de la réunion précitée du 14 février, quand la Fédération des Jeunesses laïques a fait placarder l'affiche suivante : *Le vendredi 13 février à 8 heures et demie du soir, au Cirque de la Touraine, à l'occasion du Congrès des*

cercles catholiques et de la réunion strictement privée qui sera faite par Marc Sangnier pour les seules personnes honorablement connues. Grand Meeting, avec le concours des citoyens Urbain Gohier, publiciste, et Henry Bérenger, membre du bureau permanent de la commission exécutive de l'Association nationale des libres-penseurs de France, rédacteurs à la « Raison », à la « Dépêche » et aux « Annales de la jeunesse laïque », sur le cléricalisme et la libre pensée. Cette réunion est publique et contradictoire. Marc Sangnier et ses amis y sont spécialement invités. Celui-ci accepte *avec une certaine crânerie de venir lutter sur le terrain de la discussion,* comme le signale le rapport du Commissariat spécial (ancêtre des RG), et, de leur côté, les socialistes anticléricaux réussiront à se procurer des cartes d'entrée pour s'introduire à la réunion catholique, réservée en principe aux seuls congressistes et à leurs partisans. *Nos adversaires,* déclare Sangnier, *pourront ainsi constater, une fois de plus, qu'au Sillon nous avons un goût très prononcé pour les réunions contradictoires*[6].

Ministère de l'Intérieur

Commissariat spécial des Chemins de fer

Réseaux de Paris-Orléans & de l'État

N° 47.

Envoyé à la Direction

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Préfecture d'Indre-et-Loire 14 FEV 1903

Tours, le 14 février 1903

Rapport

Conférence anticléricale au Cirque de la Touraine

Environ 600 personnes se sont réunies hier soir au Cirque de la Touraine pour répondre à l'appel d'affiches placardées par les soins du patronage de la société laïque de Tours en vue de protester contre la réunion cléricale privée de ce soir qui doit se tenir au théâtre Français.

A 9 heures du soir le bureau est constitué par M. M. Janlet, président; Pommier et Lemaître assesseurs; Morin, secrétaire.

Après une allocution du président pour rappeler que la réunion est contradictoire, la parole est donnée à M. Urbain Gohier, un des orateurs annoncés.

M. Gohier, dont la parole est claire, nette et tranchante parle avec une extrême facilité et souvent avec beaucoup d'esprit; il cause pendant près de 3/4 d'heure du cléricalisme qu'il dénonce partout, dans la Magistrature, l'armée et la Marine. Puis il s'en prend aux gouvernements et aux républicains qui avaient en 1869 promis d'abattre le cléricalisme et qui, en possession du pouvoir depuis 30 ans n'ont jamais voulu tenir leur engagement. Il montre la Congréga.

A Monsieur Le Préfet d'Indre-et-Loire à Tours.

Rapport de police sur la conférence convoquée par les jeunesses laïques de Tours.

Le poids du cléricalisme

La *conférence anticléricale* de Gohier et Bérenger attire quelque 600 auditeurs. Gohier, auteur d'une centaine de livres et grand pourfendeur de l'Armée, de l'Eglise et des scandales de la République, fustige les opportunistes, *l'éternelle race bourgeoise,* pour leur incapacité *d'abattre le cléricalisme,* et met l'affaire Dreyfus au centre de sa démonstration. De fait, à l'époque où les républicains s'acheminent vers le pouvoir, à la fin du XIXe siècle, 90 % des généraux de division et les trois quarts des officiers supérieurs sont royalistes ou bonapartistes, et le pourcentages des élèves de Saint-Cyr, des Ecoles Navale et Polytechnique en provenance des établissements religieux ne cesse d'augmenter. En 1896, près de 25 % des élèves de Saint-Cyr de 1ère année ont été élèves de religieux, et plus du tiers à l'Ecole navale. Quant à la Magistrature, il y a 200 démissions des membres du Parquet lors de l'application des décrets du 29 mars 1880 sur les congrégations non autorisées ordonnant l'expulsion des Jésuites[7]. Pour Gohier, l'entreprise de Sangnier s'inscrit dans ces réalités : elle est avant tout antirépublicaine comme *la congrégation,* qu'on a vu menacer le régime au moment de l'affaire Dreyfus.

Son collègue, Henry Bérenger est un jeune écrivain, natif de Rugles, dans l'Eure, collaborateur de la *Dépêche de Toulouse.* Il représente d'après M. Rebérioux l'athéisme militant assorti *d'une tonalité franchement jacobine.* Qualification bien plausible à travers son intervention, où il met en cause tout ce qui est le fondement du christianisme et de l'Eglise, avant de tourner en dérision le *socialiste chrétien* Marc Sangnier. Il souligne l'ambiguïté de cette doctrine en citant l'évêque d'Orléans lui-même, *qui représente Sangnier comme coupant en deux son manteau intellectuel,... allusion au légendaire manteau de St. Martin* (qui) *provoque un fou rire dans la salle.* On voit qu'au lieu de se sentir flatté par la confusion des genres, le public perçoit la duplicité de la démarche sociale-chrétienne.



Le comte Albert de Mun

Entre les deux orateurs anticléricaux, *M. Sangnier développe un esprit subtile et une grande adresse de parole. Les arguments présentés contre le catholicisme et le cléricalisme sont repris par lui en sens contraire.* Mais bien que l'auditoire fût composé pour un bon tiers de ses partisans, la réunion *a tourné à l'entière confusion* de Sangnier, *qui malgré son verbe haut et sa crâne assurance a été finalement cloué et mis sans parole par l'argumentation pressante, serrée, toujours vigoureuse et éloquente de ses deux contradicteurs, notamment Henry Bérenger.* Si par moments, les interventions se sont multipliées *au milieu du bruit et du désordre,* la réunion s'est terminée sans incident, à minuit[8].

Le 14 février, la suite a été plus mouvementée. La *conférence catholique* de Sangnier réunissait *environ 1500 personnes dont un quart au moins d'adversaires anticléricaux,* selon le rapport policier. De son côté, *la Croix de Touraine* retient le chiffre de 2000, dont 50 *socialistes.*

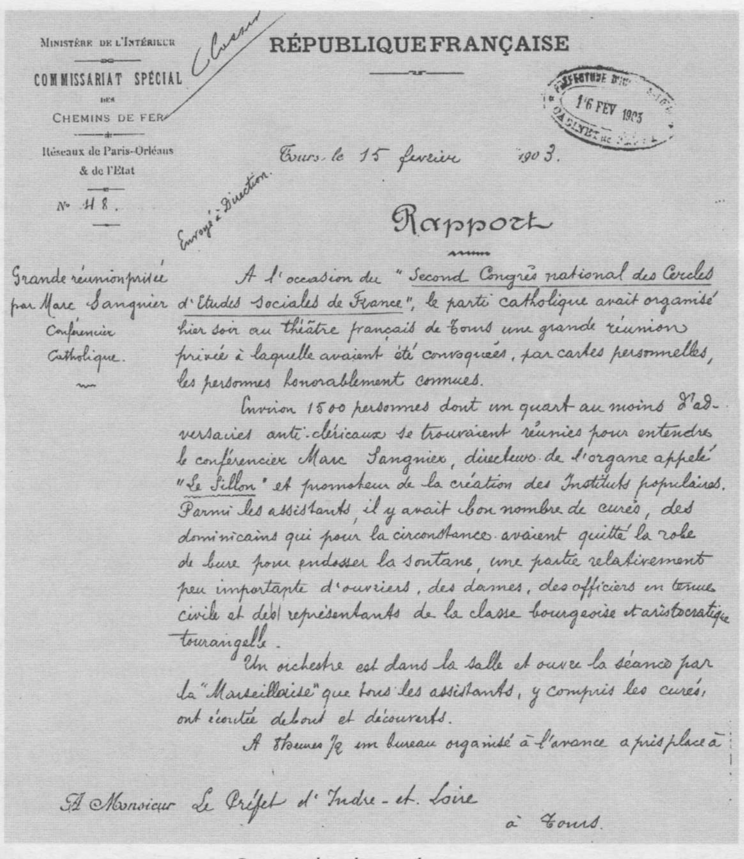
Origines du catholicisme social

Quand Sangnier vient à Tours en 1903, le catholicisme social a déjà une longue tradition en Indre-et-Loire[9]. Dès 1839 fut fondée la colonie de Mettray, *une des plus célèbres colonies agricoles d'éducation correctionnelle,* puis, le 20 mars 1873, le premier Cercle catholique d'ouvriers, à la suite d'une visite du comte Albert de Mun à Tours.

Celui-ci représente avec Le Play et La Tour du Pin la branche conservatrice de ces chrétiens chez lesquels le péril révolutionnaire du XIXe siècle, et surtout l'expérience de la Commune, ont fait éclore une vocation sociale. N'acceptant pas que la religion soit reléguée dans le domaine du privé, les premiers catholiques sociaux appellent à une sorte de « croisade sociale ». Albert de Mun et René de La Tour du Pain fondent au lendemain de la Commune des cercles catholiques ouvriers (décembre 1871) et appellent les catholiques à *opposer à la Déclaration des droits de l'homme... la proclamation des droits de Dieu et à rechercher, dans une obéissance absolue aux principes de l'Eglise catholique et à l'infaillible enseignement du Souverain Pontife, toutes les conséquences qui découlent naturellement dans l'ordre social du plein exercice du droit de Dieu sur les sociétés*[10].

A Tours, deux autres Cercles furent fondés en 1875 et 1877. Cette action devait contribuer avec *ses ambitions régénératrices, son organisation militaire, ses préoccupations... et son dynamisme conquérant* au rapprochement des classes et à l'élaboration d'un ordre social chrétien. Après l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII (1891), qui appelle à la réconciliation des

classes à travers l'accomplissement de leurs devoirs réciproques et la création d'associations professionnelles, il y a un pullulement de mouvements confessionnels sociaux (*la Justice sociale* de l'abbé Naudet, *le Peuple français* de l'abbé Garnier, *la Vie catholique* de l'abbé Dabry, etc.) ; dans l'ensemble, la « tendance démocratique » des catholiques sociaux, qui remonte aux « libéraux » La Mennais, Lacordaire et Montalambert et qui fut réduite au silence pendant le Second empire, peut s'exprimer librement. Cette branche accepte l'héritage de 1789, rejette la société hiérarchisée, rêve de coopération et d'une voie médiane entre le socialisme et le capitalisme. Elle garde cependant des points communs essentiels avec la branche conservatrice : critique de l'ordre libéral et répulsion vis-à-vis des grandes institutions républicaines, au bénéfice des petites communautés « naturelles » (profession, famille, collectivités territoriales) ; dans ces options s'inscrivent notamment la subsidiarité et l'idéologie de la décentralisation.


Ministère de l'Intérieur
Commissariat spécial des Chemins de fer
Réseaux de Paris-Orléans & de l'État
N° 48.

Classer

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

16 FEV 1903

Tours le 15 février 1903.

Envoyé à Direction.

Rapport

Grande réunion privée par Marc Sangnier Conférencier Catholique.

A l'occasion du "Second Congrès national des Cercles d'Etudes Sociales de France", le parti catholique avait organisé hier soir au théâtre français de Tours une grande réunion privée à laquelle avaient été convoquées, par cartes personnelles, les personnes honorablement connues.

Environ 1500 personnes dont un quart au moins d'adversaires anti-cléricaux se trouvaient réunies pour entendre le conférencier Marc Sangnier, directeur de l'organe appelé "Le Sillon" et promoteur de la création des Instituts populaires. Parmi les assistants, il y avait bon nombre de curés, des dominicains qui pour la circonstance avaient quitté la robe de bure pour endosser la soutane, une partie relativement peu importante d'ouvriers, des dames, des officiers en tenue civile et des représentants de la classe bourgeoise et aristocratique tourangelle.

Un orchestre est dans la salle et ouvre la séance par la "Marseillaise" que tous les assistants, y compris les curés, ont écoutée debout et découverts.

A 8 heures ½ un bureau organisé à l'avance a pris place à

A Monsieur Le Préfet d'Indre-et-Loire à Tours.

Rapport de police sur la conférence de Marc Sangnier.

Groupes et cercles d'études à Tours

L'année de la fameuse encyclique est fondé l'hebdomadaire *la Croix de Touraine,* supplément de *la Croix de Paris. Radicalement catholique,* le journal exprime le vœu de pouvoir *sortir de cet asservissement où nous ont acculés les Francs-Maçons et les Juifs.* Dans le domaine social, l'œuvre de de Mun est poursuivie sous l'impulsion de patrons chrétiens. Il existe en 1893 un Comité de 15 membres et deux Cercles, avec 180 et 300 ouvriers respectivement. Mais cette structure se désagrège, du fait surtout du divorce entre le Comité et les ouvriers, alors que la « branche novatrice » se renforce par l'action de deux prêtres « démocrate chrétiens », les abbés Maugis et Bruzon.

Visant à la création de chambres syndicales et d'un grand parti démocratique, les chrétiens sociaux s'engagent sur le terrain électoral et rejoignent aux élections de 1898 la droite antidreyfusarde. Selon la déclaration de l'abbé Maugis (7 août 1899), l'Affaire est devenue *une lutte gigantesque de la Juiverie Franc-maçonne contre la France chrétienne.* A Tours, la défaite électorale incite les cléricaux à s'appuyer sur la Jeunesse catholique pour redresser le mouvement démocrate chrétien. Fondée en 1894, la Jeunesse catholique de Touraine est avant tout une association de conférenciers, plus active dans les études sociales que dans l'action. Ce qui facilitera le rapprochement avec *le Sillon* (titre de la revue et nom du mouvement de Sangnier), qui fait figure d'héritier dès 1901 de la démocratie chrétienne tourangelle.

Pour acclimater *l'esprit du Sillon,* on met en application au *Groupe d'études sociales de Sainte-Marie* (Tours-Centre) la méthode d'éducation *populaire* préconisée par l'abbé Maugis. En vue de rapprocher les ouvriers et les membres venant d'autres milieux, il est décidé *que chaque membre fera, à tour de rôle, un résumé sur l'Evangile, qui sera ensuite étudié et commenté du point de vue social.*

Ce *Groupe d'études sociale* se transforme en novembre 1902 en *Cercle d'études sociales* sur le modèle élaboré par les sillonnistes, le but étant *de travailler à développer les forces sociales du catholicisme dans la société contemporaine..., de pénétrer dans les milieux indifférents ou hostiles par* une action de rayonnement.

La fusion ainsi réalisée, c'est à l'Œuvre de Sainte-Marie de Tours que le second congrès national des *Cercles d'études sociales de France* est donc appelé à se réunir en février 1903. Marc Sangnier y revient plusieurs fois, encouragé vivement par l'évêque de Tours, qui pense que son action *devient plus appréciable que jamais, et emprunte aux circonstances que nous traversons et à la nécessité de la défense, un véritable caractère d'opportunité.*

La *grande réunion privée du 14 février* qui précède le congrès, et dont l'assistance a été savoureusement croquée par le compte rendu de *l'Union Libérale* cité plus haut, permet au chef du *Sillon* d'exposer longuement ses idées et ses projets. *M. Marc Sangnier n'est plus semblable à ce qu'il s'était montré la veille au Cirque de la Touraine où il faisait de visibles efforts pour gagner la sympathie des assistants ouvriers, - et il se sent plus à l'aise chez lui,* observe l'homme de la Police... *Tout en annonçant qu'il existe actuellement 160 cercles et 15 instituts populaires, il se réjouit à l'avance du grand succès futur duquel il ne peut douter un seul instant. Dans deux ans..., il est persuadé qu'au lieu de 150 il y en aura plus du double. Et cela se conçoit, ajoute-t-il, puisque à l'organisation des socialistes actuels manque un but élevé et noble que l'on ne peut retrouver que dans celle d'une nouvelle organisation ayant en vue l'amélioration dans l'Humanité au nom du Christ. Le plus grand tort du mouvement révolutionnaire actuel est de vouloir aller de l'avant sans appui divin, sans Dieu. Et il reproche aux internationalistes de ne se montrer bons et humains que pour les frères éloignés... C'est par ce raisonnement spécieux qu'il en arrive à faire l'apologie du nationalisme. Le parti catholique poursuivra donc dans la France d'abord et peut-être seulement l'amélioration de la classe laborieuse...*

La conclusion du rapport policier est néanmoins sévère pour l'orateur : *Marx Sangnier est une homme habile... Il a le don de la parole, vise à l'éloquence qu'il atteint parfois, mais il cache assez difficilement sous une avalanche de mots et de phrases creuses et sonores la pauvreté de la pensée...*[11].

Sangnier, le Christ et la Démocratie

Ce que le Commissaire spécial qualifie de cette manière , on le retrouve dans le grand quotidien réactionnaire du département[12], qui reproduit visiblement *in extenso* le discours prononcé. Il y est souvent question de religion, de Dieu et du Christ, comme le montrent quelques passages significatifs : *Si... nous avons sur le*

terrain religieux la vérité,... nous, jeunes catholiques, nous avons le devoir de réformer ce qui doit être réformé... Le cercle d'études sociales n'est pas simplement un groupement où de jeunes catholiques viennent s'entretenir de leurs œuvres.

Il s'agit de découvrir quelle est la vérité sociale ; savoir comment faire sortir la démocratie des langes de la démagogie sanglante... Et nous rendons cette justice aux Universités populaires des libres-penseurs, qu'ils ont souvent fait ce qu'il fallait faire pour attirer les citoyens libres à discuter avec eux loyalement... La cause du Christ est la cause de la démocratie française... Le positivisme aboutit à tout autre chose qu'à la Démocratie. Il nous dit que tous les hommes sont égaux. Mais cependant, il y a et il y aura toujours des inégalités sociales, parce que c'est la nature elle-même qui les a mises..., jamais on ne pourra empêcher qu'il ne se trouve des hommes plus intelligents, mieux doués que d'autres... Nous, nous voulons une assistance pour tous les travailleurs... Et nous trouvons tout cela dans notre vieille conscience chrétienne. Nous sommes tous frères..., nous croyons que le Christ a imprégné l'humanité tout entière ; que le Divin excite, pousse le monde, parce que nous croyons que la Démocratie a été fondée dans le sang coulé du Calvaire et répandu pour nous... Il ne suffit pas d'affirmer la force sociale, il faut travailler, car nos adversaires, jusqu'à ce jour, nous disaient que nous n'avions rien fait.

Une voix.- La Saint-Barthélemy.

M. Sangnier.- En nous accusant d'avoir fait la Saint-Barthélemy, l'interrupteur, lui, fait tout au moins un anachronisme...

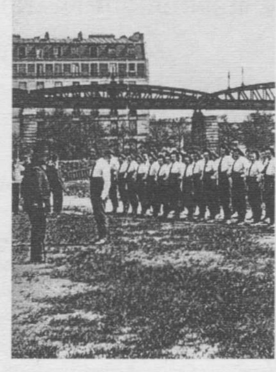
Parlant du capital et du travail, l'orateur dit en passant que *dans l'avenir, la propriété capitaliste pourra changer de forme...* Il critique ensuite la démocratie représentative car députés et sénateurs ne font que courir d'une réunion à l'autre, ils passent leur temps à hurler et à manger, sans penser un seul instant à ceux qui les ont élus.

Contrairement au chiffre cité par la Police, Sangnier déclare que *nous avons au Sillon 600 cercles d'études où l'on travaille, où l'on lutte.*

Quand *le jeune et vigoureux conférencier* a terminé son discours, le président de séance invite les contradicteurs à se manifester. Aussitôt, *un individu qui, la veille, assistait au meeting du Cirque, s'écrit du haut des galeries : « Qu'il nous explique ce qu'on lui a demandé hier soir, sur l'existence de Dieu »... L'orateur s'arrête et attend la réponse de M. Sangnier, et va prendre la place de ce dernier, puis sans cérémonie, il prend le verre de M. Sangnier et boit ce qu'il contenait..., on rit, et M. Sangnier commence à répondre en disant : « Le camarade qui vient de parler nous qualifie de frères. Pour en donner la preuve, il boit dans mon verre »...*

Le rapport de Police mentionne en effet *l'anarchiste Mossard qui se trouvait là avec plusieurs camarades* et dont la question a entraîné l'orateur catholique dans des explications filandreuses sur l'existence de Dieu. *La salle se montre surprise et l'élément clérical qui domine est stupéfait de voir raisonner ce que la foi lui ordonne simplement de croire. Pour un peu plus on crierait au scandale.*

La conférence se termine au son du *Chant du Départ*, joué à outrance par la musique du patronage, comme le note *l'Union Libérale.* Dans les escaliers du théâtre, au milieu de la foule qui sort s'élève le chant de la *Carmagnole.* Dans la rue, des groupes se forment, on remarque la *masse compacte d'ouvriers et de curieux* et aussi les curés qui *chantent la Marseillaise et font répéter aux jeunes gens qu'ils conduisent « Vive Sangnier ! ». Les adversaires chantent l'Internationale et crient « Conspuez Sangnier ! Conspuez ! ».* Mais on n'a aucune bagarre à déplorer, à 11h ? tout rentre dans l'ordre, les manifestations des deux côtés sont restées pacifiques.



La Jeune Garde, chargée de la police des réunions du Sillon.



Marc Sangnier.

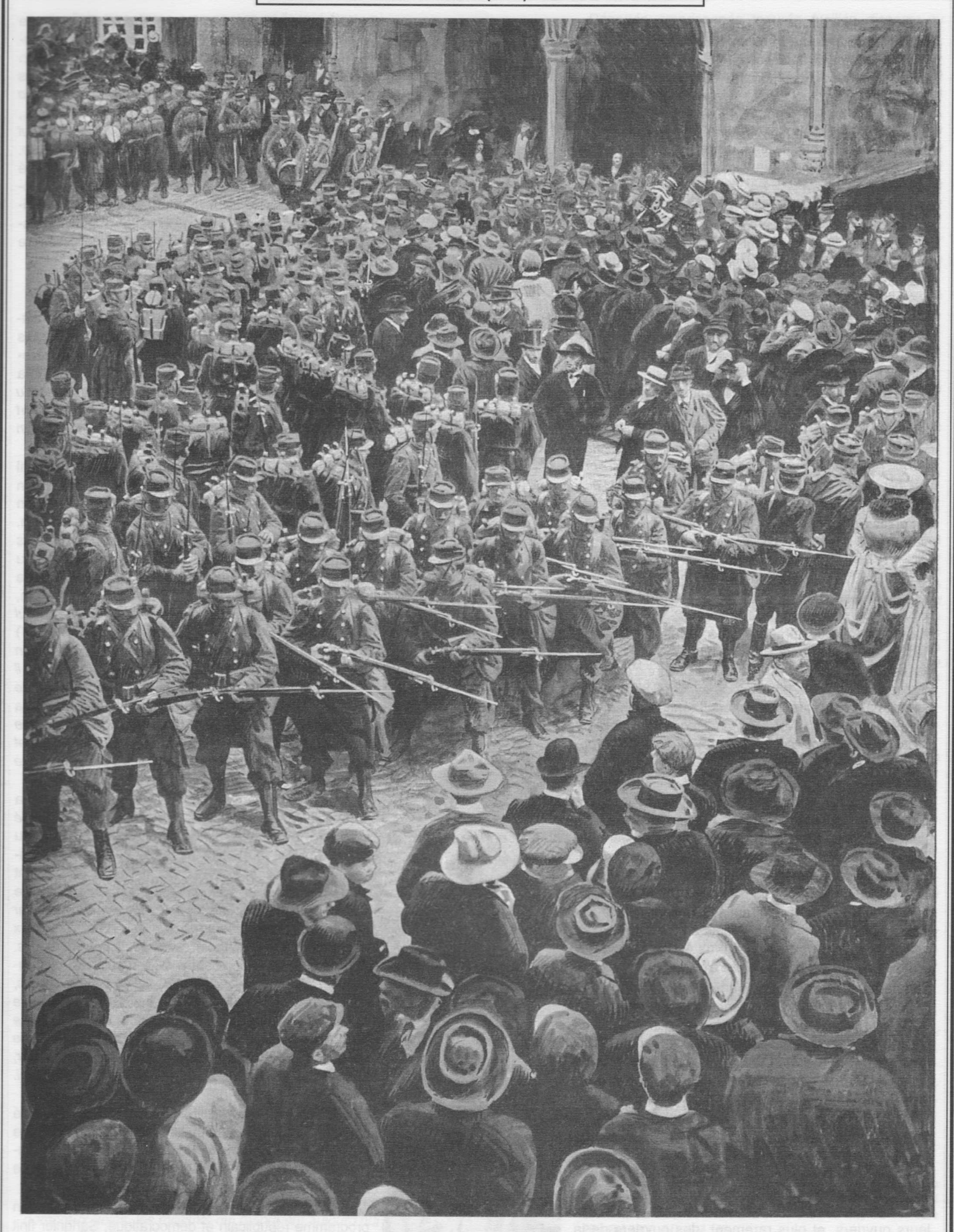
Si la police insiste sur cet aspect de l'événement c'est que les conférences et les exhibitions sillonnistes se déroulent souvent dans un environnement hostile. Le *J'accuse* que Zola publie le 13 janvier 1898 dans l'*Aurore* de Clemenceau ouvre la vraie affaire Dreyfus[13]. Les manifestations passionnées se multiplient, animées par les groupes de la Libre-Pensée, les associations anarchistes, les loges maçonniques, tous ceux que l'apologiste catholique Georges Hoog notamment appelle les « bandes d'apaches ». En octobre 1902, les obsèques civiles de Zola agissent comme un catalyseur. *Le grand crime collectif commis par l'Eglise contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et la République, va enfin recevoir son juste salaire,* écrit Jaurès, et le député socialiste Gérault-Richard déclare que *la République et le Progrès seront à l'abri de tout danger lorsque les croyances religieuses auront disparu de l'humanité.* Henry Bérenger, qu'on a vu a Tours, est l'un des directeurs (avec le prêtre défroqué Charbonnel) d'un quotidien nouveau, *l'Action,* qui annonce ainsi sa mission le 29 mars 1903 : *Anticléricale, républicaine, socialiste, l'Action sera pour toutes les libertés, contre toutes les calottes... Surtout, elle dénoncera, brisera, flétrira l'ennemi de toute vérité, de toute justice, de toute vie : l'Eglise.*

La Jeune Garde catholique

On comprend donc que *le Sillon,* dont les meetings et les interventions dans les Universités populaires ont connu dès les débuts des perturbations, a de plus en plus de difficulté à se faire entendre et à assurer la sécurité de ses orateurs. Cette circonstance est à l'origine de l'une des créations caractéristiques du mouvement : *la jeune Garde.* Composée au départ (septembre 1901) de douze membres musclés commandés par Gaston Lestrat, *la Jeune Garde* doit travailler pour l'honneur du Christ. Ses membres sont imbus de l'idéal médiéval de la chevalerie et des croisades, ils arborent une croix rouge sur leur uniforme et gardent *le goût de l'alignement militaire ... du catholicisme intransigeant.* Comme tous les militants du *Sillon,* ils apprécient les élans du coeur, les confidences, et leur militantisme est fortement marqué par l'adulation du chef, la *marcolâtrie*[14] !

Les miliciens de la *Jeune Garde* ont deux séances d'entraînement chaque semaine. Au gymnase Pascaud, rue de Vaugirard, situé dans *le périmètre historique du Sillon,* on commence par la prière, avant de se livrer aux exercices les plus variés : boxe, lutte, agrès, saut, escrime... Au bout de 3 ou 6 mois de stage, les nouveaux jeunes gardes reçoivent leurs uniformes (béret et cravate noirs, chemise blanche, jambières) et prononcent la prière de la *Jeune Garde,* un texte écrit par Sangnier lui-même, qui se termine par des mots d'engagement personnel : *En présence des erreurs, de la haine et de la violence qui menacent de perdre les âmes et s'acharnent sur notre patrie, nous avons compris, ô mon Dieu, que ce serait lâcheté pour nous, jeunes catholiques de France, de demeurer plus longtemps endormis. Nous voulons être de bons soldats... O Jésus, nous voulons être tes chevaliers... Toi seul peux nous donner la victoire... Comme Toi nous voulons aimer nos ennemis... O Jésus, nous te reconnaissons aujourd'hui comme notre chef...*

Mon Seigneur et mon Dieu, je vous supplie de vous servir de la Jeune Garde... pour la gloire de votre nom, pour le bonheur et pour la paix de votre peuple ![15]



Cette image à la une du Monde illustré du 19 septembre 1903 illustre bien le climat très tendu de l'époque. Ici c'est l'inauguration par Emile Combes, chef du gouvernement, accompagné notamment du ministre de l'Instruction publique , de la statue de Renan à Tréguier, sa ville d'origine, qui avait fait craindre de violents affrontements. La présence de la troupe à la sortie de la grand messe à la cathédrale où s'étaient réunis les catholiques protestataires empêcha tout contact entre manifestants. Les journaux qui relatent l'événement notent également le rôle essentiel joué par une pluie torrentielle ramollissant les ardeurs les plus combattives... obligeant chacun à rester à sa place. Dans la rue, au pied de la statue, à écouter les orateurs glorifier Renan pour les uns, dans la cathédrale ravis d'entendre leur abbé inspiré par la divinité de Jésus-Christ pour les autres.

La Crypte et le Sillon

Le chef adulé est né à Paris en 1873, dans une famille de riches bourgeois catholiques. Il signe quelque temps Marc Sangnier-Lachaud pour marquer la filiation par sa mère avec le grand avocat bonapartiste Charles Lachaud. De fait, ce grand-père avait donné plusieurs preuves de son dévouement à la famille impériale et, *après la mort de Napoléon III, le prince Napoléon voulait que Maître Lachaud devînt l'un des appuis d'un parti bonapartiste en voie de se constituer en France et il lui demanda,... de faire acte de candidat bonapartiste aux élections de 1876... Le souvenir de Maître Lachaud est plus qu'un mythe planant sur la vie de Marc Sangnier : un solide lien moral est entre eux qui, s'il n'enserre pas leurs convictions politiques, s'enracine plus profond, sans doute au niveau de leur sensibilité et leur intelligence*[16].

Le Collège Stanislas où Marc Sangnier entre dès l'âge de six ans, en 1879, est dirigé depuis 1851 par la Congrégation des Marianistes. Ces religieux sont restés à l'écart des réunions des Oratoriens compromis dans l'Affaire, et avaient épousé l'orientation donnée dès 1880 par Léon XIII dans le sens du Ralliement. Selon l'Inspection générale de ces années, *Stanislas est un exemple unique... de la conciliation qui peut s'établir sans contrainte entre l'élément laïque et l'élément religieux dans le gouvernement de la jeunesse.*

Sangnier a 19 ans quand avec trois amis, dont Paul Renaudin, il demande au censeur de Stanislas l'autorisation de se réunir chaque semaine dans une salle souterraine du collège. Cette *sorte de veillée d'armes fraternelle* sera nommée *la Crypte,* dont le contenu idéologique se précise au fil des ans, surtout par le truchement des conférences : réconcilier l'Eglise et la République, rechercher un terrain d'entente entre les classes, à un moment où le combat ouvrier s'organise et s'épanouit sous la poussée du syndicalisme révolutionnaire. Parmi les sujets de conférence figurent par exemple en 1897 : *Notre attitude face au socialisme doctrinal ; La charité sociale ; Le réveil de l'idée corporative au XIXe siècle...*

Après son entrée à Polytechnique en 1895, Sangnier n'abandonne pas la *Crypte de Collège,* dont l'activité et les relations ne cessent de s'élargir ; elle a tissé des liens avec les cercles catholiques d'étudiants, la caserne de Sangnier (où celui-ci organise des *conférences morales),* les grands congrès démocrates chrétiens, le jeune clergé, etc. A partir de 1898, le mouvement publie *Le Bulletin de la Crypte* et déjà l'année précédente la *Crypte* s'est installée au Cercle d'étudiants du Luxembourg, sa croissance ne lui permettant plus de se considérer comme un groupement d'anciens élèves.

Auparavant, en 1894, deux amis de Sangnier, Paul Renaudin et Augustin Léger, ont fondé la revue *Le Sillon,* qui est attachée à la *Crypte* par de nombreux liens et *qui va donner au mouvement sa vraie base idéologique, le système cohérent d'idées qui le soutient.* En 1898, Sangnier renonce à la carrière militaire puis prend, en 1902, la direction du *Sillon*, nom que le mouvement aussi porte désormais.

Sorti des entrailles de la grande bourgeoisie parisienne du XIXe siècle, le mouvement catholique de Sangnier comprendra à l'heure de sa maturité quelques aristocrates, de petits industriels, des universitaires, un plus grand nombre d'avocats, des employés, des artisans et leurs ouvriers, et plus rarement, des ouvriers de la grande industrie et des petits propriétaires ruraux. Dans l'ensemble, la majorité se recrute dans les classes moyennes. Pour les ouvriers socialistes, *sous le masque de la démocratie et du socialisme dont ils se couvrent, les hommes du Sillon ne sont que des réactionnaires et des cléricaux aux ordres du Pape Pie X*[17].



Marc Sangnier, candidat aux législatives de 1909.


Pie X : Ces jeunes gens suivent une voie dangereuse...



Le siège du journal.

Dans son propre univers, Sangnier doit affronter une âpre bataille avec l'*Action Française* et un certain nombre d'évêques, qui obtiennent en 1910 la condamnation du *Sillon.* Pie X a déclaré dès 1907 à Bayonne : *Ces jeunes gens suivent une voie dangereuse... Je n'aime pas que les prêtres entrent dans cette association..., ces jeunes gens poursuivent un idéal politique..., tout en se plaçant en dehors de la hiérarchie catholique.* Roedel, le secrétaire général du *Sillon* ayant déclaré lui-même à Tours que son mouvement était une association de catholiques mais pour la plupart non cléricaux, on retrouve ici l'origine de cette « subtile » distinction que les catholiques de gauche n'ont cessé de revendiquer comme un signe de modernité.

La contamination de la République laïque

En raison peut-être de *sa formation intellectuelle relativement limitée,* Pie X ne comprenait pas que les lois laïques françaises des années 1880, et particulièrement la loi sur les congrégations, tout en préparant la Séparation, ont *induit cette dilution des membres du clergé dans des structures laïques, aggravant l'engloutissement général de la cathédrale mais n'en annihilant pas... l'efficacité*[18].

L'année même de la condamnation fut lancé le journal *la Démocratie,* autour duquel Sangnier poursuit son action. Les 250 000 francs que celui-ci a demandé en mai 1908 à ses amis allaient être réunis en un an. L'enthousiasme (ou le fanatisme) poussait les militants à vendre leurs meubles ou leurs bijoux. Venu témoigner en 1919 aux Assises de la Seine dans le procès de l'ancien militant sillonniste Raoul Villain, l'assassin de Jaurès, Sangnier expliquera que *Raoul Villain était étudiant à Rennes et... que* (ses) *ressources... étaient extrêmement modestes. Sans rien dire à personne, pendant des semaines et des mois, il se priva de toute autre nourriture que d'un morceau de pain et un ou deux litres de lait par jour. Il économisa sur ses maigres subsides... C'est ainsi que, dans une enveloppe anonyme, nous avons reçu un jour un billet de mille francs. Nous avons su depuis que cette souscription venait de Raoul Villain*[19].

L'*appel à la puissance d'une mystique du sacrifice* a porté ses fruits, puisque *l'esprit du Sillon est passé sans faille à « la Démocratie ».* Les collaborateurs du journal doivent être célibataires, ils vivent en communauté, en dortoir, obéissant à des règles strictes. Avant de se mettre au travail, les typographes récitent une prière : *Mon Dieu, vous savez que je veux travailler par amour pour vous, mieux et plus que ne le font ceux qu'attirent l'appât du gain ou le désir des honneurs. Tant d'hommes s'épuisent à la poursuite de ces vanités... C'est en étant fidèle dans les plus petits détails, en me soumettant librement à une stricte et rigoureuse discipline, même lorsqu'elle heurte ma nature... que je pourrai servir utilement la Cause... O mon Jésus, je vous aime... Je travaille tout de suite, sans récriminer, avec ardeur... comme s'il n'y avait que vous et moi. Ainsi soit-il*[20].

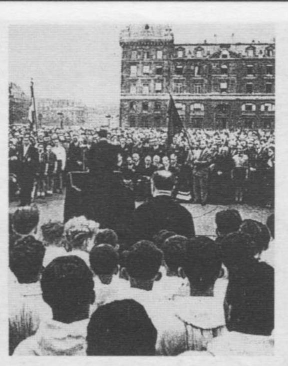
Les articles du journal renvoient à une diversité d'auteurs catholiques, en matière de politique étrangère notamment. Un Henry du Roure se signale par exemple par son *ardente campagne nationaliste* alors que Francisque Gay est *nettement pacifiste.*

Cherchant à amalgamer diverses forces en vue d'un programme républicain et démocratique, Sangnier finit par fonder le 1er juillet 1912 une *Ligue de la Jeune République.* Dans les jeux politiques des années 1910, les revendications sociales font craqueler le ciment anticlérical radical et socialiste, le déterminisme de classe prend le dessus et les enfants de Voltaire commencent à renvoyer au calendes grecques le combat

contre l'obscurantisme pour conserver l'appui électoral des « modérés », nécessaire pour conserver la majorité ; de son côté, la *Jeune République* mise sur les socialistes et la droite et demande le droit de vote pour les femmes (et pour cause !).
Son programme social c'est l'association du capital et du travail, avec toujours un noyau dur moralisant cher à Marc Sangnier : il faut commencer par nous réformer nous mêmes. S'il condamne ceux de ses coreligionnaires qui cherchent le conflit entre les républicains et les croyants, son vœu le plus tenace *c'est qu'on ouvre la république aux catholiques*, à savoir que ces gens ne se contentent pas d'appartenir à la République en tant que citoyens, sans référence à l'irrationnel. C'est la persistance depuis les premiers chrétiens sociaux (conservateurs et libéraux confondus) de la volonté de sortir le religieux du domaine privé pour l'imposer dans la vie publique et les rapports sociaux.

Sangnier en politique

Au lendemain de la guerre, la *Jeune République* adhère au Bloc national, le 16 novembre 1919 Marc Sangnier est élu député (Paris, rive gauche). En janvier 1920, il est reçu amicalement par Benoît XV et la condamnation de 1910 s'estompe. Entre temps, des éléments démocrates chrétiens et anciens sillonnistes se sont groupés dans une *Ligue nationale de la Démocratie,* avec laquelle *Jeune République* tente de se fédérer. Mais au congrès de juin 1922, celle-ci est mise en minorité et poursuivra son action propre, tandis que les groupes qui gravitent autour de la *Ligue* constituent un *Bureau d'Action civique,* dont sera issu en 1924 le *Parti démocrate populaire,* ancêtre direct du MRP.
Comme député Sangnier continue à demander la réforme électorale (le filon du vote féminin restant conditionné par l'emprise cléricalo-spirituelle), l'institution d'une Chambre des grands intérêts économiques (avec les patrons, les Eglises, les syndicats ouvriers, les coopératives et les associations familiales), défend la cause de Joseph Caillaux et de Marcel Cachin, se rapproche du Cartel des Gauches. Mais, de façon significative, il ne peut s'entendre avec le Cartel sur les lois laïques et il sera battu aux élections de mai 1924. Il se tourne vers l'action internationale et crée en 1928 sur le modèles de ses jeunes gardistes les *Volontaires de la Paix.* Le rapprochement franco-allemand inspire également la création en 1930 de la *Ligue française des Auberges de Jeunesse* pour *permettre aux jeunes de vivre la vie saine de la nature, à la manière des jeunes Allemands.*
En 1932, Sangnier est à nouveau battu aux élections (en Vendée). En outre, la *Jeune République* ne le suit pas dans son action pacifiste. Des résistants de renom (comme Maurice Schumann) seront issus de son entourage et plusieurs journaux clandestins (*Résistance, Cahiers de l'OCM, Témoignage Chrétien, Défense de la France*) seront imprimés dans la maison du boulevard Raspail. Mais les historiens du mouvement (contrairement aux témoins et aux dossiers d'épuration) ne disent pas combien de combattants volontaires ce milieu a donné à la Milice de Pétain et à la LVF. Il convient donc de citer ici le bilan tiré par le camp adverse, incarné par la Libre-Pensée. Au congrès national des 12-14 août 1945, le président André Lorulot dira en effet : *Ils sont trop nombreux, trop nombreux hélas, les militants qui manquent aujourd'hui à l'appel... nous pleurons beaucoup des nôtres, victimes de la répression hitlérienne ou cléricalo-pétainiste.*
La Libre Pensée a payé un lourd tribut à la réaction, étant donné que nos militants, dès l'origine du Fascisme, n'avaient jamais cessé de le combattre.



Discours de Georges Bidault aux obsèques de Marc Sangnier.

Déportés, emprisonnés, torturés, fusillés, disparus ou tombés en luttant dans le maquis, la liste serait longue... Qu'il me soit permis d'ajouter un seul mot. Les cléricaux,... ont la prétention d'accaparer la Résistance. Je n'entends certes pas contester le mérite de ceux des croyants qui ont souffert pour la cause de la Libération, mais j'ai le droit de faire observer qu'ils n'ont été qu'une petite minorité, tandis que la plus grande partie du clergé, et surtout les chefs de l'Eglise, évêques et archevêques, ont soutenu le traître Pétain et marché à fond avec les « collaborationnistes », pour mieux étrangler la République et supprimer la Laïcité.
Aujourd'hui, ils organisent une publicité intense autour de « leurs » victimes, afin de faire oublier la canaillerie de leurs chefs, auxquels ils continuent d'ailleurs d'obéir[21].
Quant à Marc Sangnier, il entraîne en 1945 la *Jeune République* à adhérer au MRP, dont il devient le président d'honneur. *Tout ce qui est venu après lui du mouvement social catholique lui doit en partie la vie,* écrira Mauriac au lendemain de sa mort.

Julien Papp

[1] Politique du PCF inaugurée par le fameux discours de Maurice Thorez le 17 avril 1936 : *Nous te tendons la main, catholique, ouvrier, employé, artisan, paysan,* etc. Dès lors, mutismes et amnésies se sont imposés sur le front laïque et anticlérical parmi les communistes.

[2] Cité par J. Lalouette, *La Libre pensée en France 1848-1940,* A. Michel, 1997, p. 83.

[3] *Le Monde,* 26 août 1997. Si je cite Jean Poperen, c'est parce qu'il fut un moment mon professeur à la Sorbonne, dans les années 1970. Les articles publiés au moment de son décès montrent qu'il avait dénoncé assez tôt, dans le maquis du PS, la *dérive libérale* de Rocard, homme de la Bible celui-là, en le traitant de *Rocard d'Estaing.* Il est significatif que parmi les réactions enregistrées lors de sa mort (Jospin, Fabius, Hollande, Emmanuelli, Barre, Chevènement), aucune ne fait état du milieu d'origine de Poperen et de son adhésion sans traîtrise à une *laïcité intransigeante* : son père, instituteur, fut en effet le fondateur de la Libre pensée à Angers, forteresse du cléricalisme catholique. Seul J.-P. Magnon, du PCF évoque le dirigeant qui *a mis ses qualités d'historien et militant de gauche au service du progrès social et de la laïcité. Libération,* 25 août 1997.

[4] P. Penigault, *La « Gauche chrétienne » et l'unité socialiste,* dans *Combat socialiste de Touraine,* n° 15, juillet-août 1971.

[5] *L'Union Libérale,* 16-17 février 1903.

[6] J. Caron, *Le Sillon et la Démocratie chrétienne 1894-1910,* Plon, 1967, p. 179.

[7] M. Rébérioux, *La République radicale ? 1898-1914,* Ed. du Seuil, Histoire/Points, vol. 11, 1975, p. 15-18.

[8] Archives départementales d'Indre-et-Loire (AD), 1 M 113, Rapport n° 47 du Commissaire spécial des Chemins de Fer, Tours, 14 février 1903.

[9] M.T. Goudeau, *Le catholicisme social en Touraine (1891-1910),* DES dactylographié, Tours, 1966, p. 57-168.

[10] P. Pierrard, *L'Eglise et la Révolution1789-1889,* Nouvelle Cité, 1988, p. 221-222.

[11] AD, 1 M 113, Rapport n° 48, 15 février 1903.

[12] *Journal d'Indre-et-Loire,* 17-18 février 1903.

[13] J. de Fabregues, *Le Sillon de Marc Sangnier. Un tournant majeur du mouvement social catholique,* Libr. Acad. Perrin, 1964, p. 88 et suite.

[14] J. Le Goff et R. Rémond, *Histoire de la France religieuse. T. 4. Société sécularisée et renouveau religieux (xxe siècle),* Le Seuil, 1992, p. 73. A. Dansette, *Histoire religieuses de la France contemporaine sous la IIIe République,* Flammarion, 1951, p. 412.

[15] J. De Fabregues, *op.cit.,* p. 93-94.

[16] J. Caron, *op.cit.,* p. 18-19.

[17] Déclarations de Coignard et Camin, respectivement secrétaire général de la Bourse du Travail de Tours et rédacteur au journal socialiste *Le Combat,* lors d'une conférence du Sillon à Tours, le 26 juillet 1908. AD, 1 M 113.

[18] J. Le Goff et R. Rémond, *op.cit.,* 1992, p. 75.

[19] J. De fabregues, *op.cit.,* p. 260-261.

[20] *Ibid.,* p. 262-263.

[21] A. Lorulot, *La Libre pensée de 1939 à 1945. Rapport moral présenté au Congrès national de Paris (12, 13 et 14 août 1945),* Imp. de l'Idée Libre.



Il y a 70 ans :

Le Reichstag en flammes

Ou de la réhabilitation de Marinus Van Der Lubbe, militant révolutionnaire injustement calomnié

Le 27 février 1933 Marinus Van Der Lubbe, jeune chômeur hollandais, proche du communisme de conseils, incendie, seul, le Reichstag à Berlin pour « *réveiller les travailleurs allemands* » après la nomination de Hitler comme chancelier le 30 janvier précédent. Pour les nazis pas de doute : l'incendiaire est le bras armé d'un complot communiste d'autant que trois jours auparavant, le ministre de l'Intérieur, Goering, après une perquisition « musclée » intervenue au siège du parti communiste - le KPD, alors le plus puissant d'Europe hors l'URSS - , a annoncé « *la découverte d'un plan insurrectionnel avec prise d'otages d'enfants de dirigeants, attentats et empoisonnement massif* ». L'état d'urgence est aussitôt instauré et des milliers d'élus et de permanents communistes arrêtés... grâce aux listes constituées depuis dix ans par les gouvernements sociaux-démocrates et de centre-droit successifs. Le KPD est mis hors-la-loi et Ernst Torgler, chef du groupe communiste au Reichstag, accusé d'être l'instigateur du complot, se constitue prisonnier le 29. Cinq jours après l'incendie, trois bulgares, dont Georgi Dimitrov (1) dirigeant du bureau du Komintern à Berlin, sont arrêtés et inculpés pour « *tentative de subversion de l'Etat et complicité d'incendie sur un édifice public* ». Pourtant, lors de son interrogatoire par les services de police, Van der Lubbe affirme avec force avoir agi seul : « *Je ne connais ni de nom ni de vue le dirigeant communiste Torgler auquel je viens d'être confronté.* » Il décrit précisément comment il a réussi à s'introduire dans le Reichstag « *en escaladant la façade par la gauche en grimpant sur une corniche à hauteur d'homme* » pour arriver sur un petit balcon dont il a forcé la porte-fenêtre, et comment , une fois à l'intérieur, il a parcouru plusieurs pièces allumant des foyers d'incendie avec ses allume-feux (2), mais sans trop de succès jusqu'à ce qu'il pénètre dans la grande salle des délibérations et réussisse à embraser les lourdes tentures qui propageront le feu dans tout le bâtiment. Il a beau insister « *J'ai pris ma décision de venir en Allemagne absolument seul... Personne ne m'a aidé dans mon action et je n'ai rencontré personne dans le bâtiment du Reichstag* », les nazis le somment de dénoncer ses complices car l'idée que quelqu'un puisse agir de façon autonome est totalement impensable au regard de leur schéma de fonctionnement basé sur le « fuhrer prinzip ». Quoiqu'il en soit l'objectif est atteint : lors des élections législatives du 5 mars, les nazis obtiennent 44 % des voix et 288 sièges soit la majorité absolue face aux 212 sièges du SPD et du Zentrum (3), les 81 députés communistes étant hors-la-loi. Dès le 23 mars, avec l'appui du Zentrum, Hitler obtient les pleins pouvoirs et début juillet, la léthargie des sociaux-démocrates aidant, l'Allemagne est sous la botte d'un régime de parti unique.

Face à ce rouleau compresseur, le Komintern se décide enfin à réagir et, par l'intermédiaire de Willi Muzenberg, fondateur du Secours Rouge international, crée à Paris un « Comité d'aide international aux victimes du fascisme hitlérien » qui va publier, début août, traduit en quinze langues et diffusé par millions, un « Livre Brun sur l'incendie du Reichstag et la terreur hitlérienne » lequel « *aura un impact considérable sur les opinions publiques du monde entier, ses affirmations prenant force de vérité face au déni de justice de la répression nazie* ». Trois lignes de force sont développées : Des S.A. (4) envoyés par Goering ont aidé Van der Lubbe à

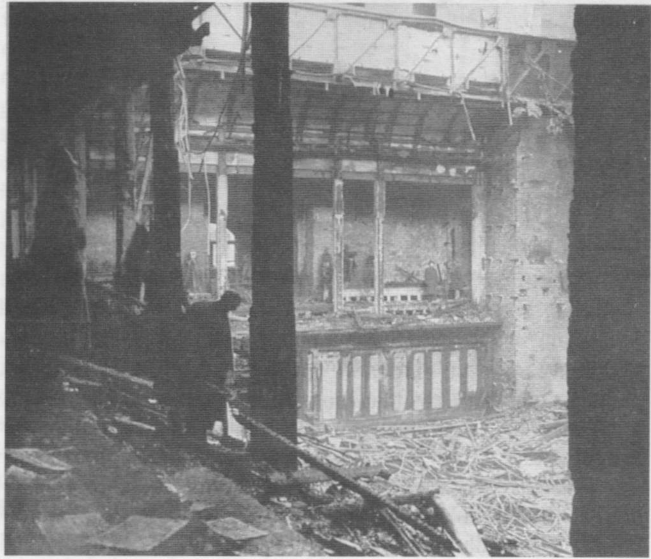


Le 5 mars, jour des élections législatives donnant la majorité absolue aux nazis, défilé devant le palais du Reichstag à la coupole endommagée par l'incendie du 27 février.

propager l'incendie en empruntant un passage souterrain ; un député du parti national-allemand - mais qui s'est suicidé en mai -, Oberfuhren, atteste de la réalité du complot nazi ; l' « enquête » menée en Hollande fait de Van der Lubbe un *« fils de petit-bourgeois »*, un *« jeune pédéraste à moitié aveugle »* qui aurait été le mignon de haut-responsables des S.A. Face à un tel déferlement de propagande et des ragots aussi abjects, ce dernier ne peut compter que sur de rares appuis extérieurs (5) et une poignée d'amis fidèles qui publient le 21 septembre à Amsterdam « Le Livre Rouge, Van der Lubbe et l'incendie du Reichstag » qui démonte point par point les préjugés conspirationnistes du Livre Brun mais ne rencontre guère d'écho, étant donné en outre son tirage confidentiel. Le même jour le « procès des incendiaires » s'ouvre à Leipzig devant la Cour Suprême en présence de 125 journalistes accrédités en provenance du monde entier, le régime nazi, sûr de lui, assurant un semblant de respect formel des règles de droit et de liberté des débats.

Le procès devant la cour suprême de Leipzig. Au premier plan, debout tête baissée, Van der Lubbe assisté d'un interprète.

Ceux-ci vont mettre en lumière les failles des deux thèses en présence mais la presse internationale prend parti pour les bulgares d'autant que Dimitrov se montre incisif et affronte Goering avec succès, alors que Van der Lubbe - qui a été torturé en prison et a entrepris une grève de la faim en protestation - reste prostré, ne répondant que par monosyllabes, accréditant la thèse du « semi-débile » manipulé par les uns ou par les autres. Le 23 décembre les trois bulgares et Torgler sont acquittés et Marinus, condamné à mort, sera décapité le 10 janvier 1934. Pourtant le 21 avril 1967 le tribunal de Berlin cassera le jugement de Leipzig, ne retenant qu' « *une tentative d'incendie avec effraction* », et condamnera le jeune hollandais post mortem à huit ans de prison. Et en 1998 s'est constituée en Hollande la fondation « Une sépulture pour Marinus Van der Lubbe », en hommage à la « *première victime anti-fasciste hollandaise tombée en Allemagne hitlérienne* ».



La salle des séances après l'incendie.

Cette réhabilitation, Yves Pagès et Charles Reeve l'ont remarquablement mise en situation en présentant et annotant ces « Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag et autres récits » que viennent de publier les éditions Verticales. A l'opposé du portrait à charge du pauvre hère manipulé, nous est au contraire révélée la personnalité d'un ouvrier du bâtiment victime très tôt d'un accident du travail, un amateur de randonnées au long cours et sportif accompli à ses heures. A partir de 1928, il fait plusieurs voyages à pied et en auto-stop à travers l'Europe et projette notamment, muni pour tout viatique de deux florins et un demi-mark allemand, de se rendre à Constantinople, envisageant même de pousser jusqu'à la Chine ! Parti de Leyde le 7 septembre 1931, il va traverser toute l'Allemagne, l'Autriche, la Yougoslavie et la Hongrie, mais arrivé à Budapest le 24 octobre il décide finalement de rentrer. Les gestes simples d'entraide dont il a fait l'objet le long de la route - un cordonnier qui recoud ses

chaussures, un paysan qui lui offre du pain et du café - alimentent sa réflexion : « Voilà qui est typique de l'humain. Nous n'avons pas besoin de chercher une occasion pour faire du bien. Nous le faisons lorsque la situation se présente, pas par philanthropie mais parce que c'est bon tout simplement et parce que le moment, les circonstances sont là pour faire le bien. »

Marinus est un ennemi de tout préjugé nationaliste épris d'entraide sociale, aux précoces activités militantes, qui va s'éloigner progressivement du parti communiste pour se rapprocher du « communisme de conseil » sur la base de trois idées-force : spontanéité, autonomie et auto-organisation des luttes, développées notamment dans les trois numéros du « Journal des chômeurs » qu'il fait paraître dans sa ville de Leyde en octobre et novembre 1932. Il ne supporte plus un parti communiste défenseur inconditionnel de l'URSS et refusant toute initiative des militants de base alors que la situation sociale se durcit, et s'inquiète de la résistible montée du nazisme en Allemagne, critiquant le fait que « *la lutte acharnée contre le fascisme meurtrier* », qui devrait constituer la préoccupation première, soit détournée de son but par des tactiques électorales qui vont entraîner la chute du KPD, en considérant les « sociaux-traîtres » (6) du SPD comme l'ennemi principal : « *Ne concentrez pas vos efforts sur Hitler. Suivez la ligne tracée. Nous devons frapper nos coups les plus violents contre les sociaux-fascistes du parti social-démocrate. C'est eux et leurs syndicats que nous devons anéantir si nous voulons amener la majorité des travailleurs à la toute-puissance du prolétariat.* » Et Thaelmann, le chef du KPD, va jusqu'à dire : « *Il faut discuter avec les fascistes pour les ramener sur nos positions... Il faut s'incliner devant le nouveau rapport de force et laisser le fascisme s'user au pouvoir. Tout acte de violence sera dénoncé par le parti communiste comme une provocation et ses auteurs seront mis au ban du prolétariat comme agents du fascisme.* » (7)

Pour Van der Lubbe, au contraire, « *il faut faire quelque chose* ». Et c'est influencé par l'idée de l' « acte exemplaire » que prône la revue conseilliste « Spartacus » - c'est-à-dire des actions minoritaires, violentes ou non, censées radicaliser la lutte de classes -, qu'il entreprend à partir du 2 février 1933 sa longue marche solitaire sur Berlin où il arrive le 18 et découvre une atmosphère de résignation dans les quartiers populaires. En réaction il va proposer le 22 aux chômeurs présents devant le Bureau d'Aide aux Chômeurs de Neukölln d'organiser une manifestation mais on lui rétorque qu'il faut pour cela une autorisation du KPD. Le soir du 23, il assiste au Sportpalast à un meeting du KPD pour lequel il avait préparé une intervention mais à peine commencée la réunion est interrompue par l'arrivée de la police sans la moindre réaction de la salle et des orateurs. Convaincu désormais que les travailleurs allemands, et leurs dirigeants communistes et social-démocrates, ne veulent plus rien entreprendre, il décide d'agir lui-même : provoquer l'incendie de « quelque chose qui appartienne au système » lui apparaît comme un « *acte de protestation* », un « *signal destiné à inciter le mouvement ouvrier à sortir de son état de résignation et de passivité défaitiste où l'ont entraîné ses dirigeants* ». Après s'en être pris sans succès le 25 février au Bureau d'Aide aux Chômeurs puis à l'Hôtel de Ville, il se fixe le 27 sur le Reichstag choisi « comme centre du système ».

Cet ouvrage vient à son heure pour combler un vide dans l'édition française qui n'a jamais pris la peine de traduire le livre de Fritz Tobias paru en Allemagne dès 1962 « Der Reichstag brand. Legende und Wicklichkert » qui démontre que rien parmi les témoignages et documents produits



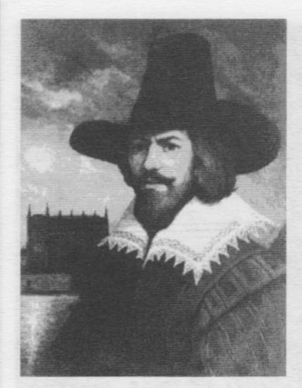
Menotté, Van der Lubbe rejoint le banc des accusés où se trouve Ernest Torgler, chef du groupe communiste au Reichstag.

n'infirme les aveux détaillés de Marinus Van der Lubbe. Idéaliste naïf probablement, mais « *voix discordante* » certainement qui « *en s'attaquant au siège symbolique du jeu électoral en cours affirmait à sa façon l'urgente nécessité d'une insurrection contre le fascisme meurtrier* ».

J.J. GANDINI

Marinus Van der Lubbe
Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag
Documents traduits du néerlandais par H. Papot ;
présentés et annotés par Y. Pagès et C.Reeve
Editions Verticales 2003, 300 p. 18 euros

1- Il deviendra par la suite secrétaire général du Komintern et en 1946 sera le premier chef du régime de démocratie populaire instauré en Bulgarie.
2- Des briquettes chimiques achetées le 25 février.
3- 120 députés pour le SPD, parti social-démocrate , le plus puissant d'Europe, qui avec les syndicats dans sa mouvance regroupait 10 millions d'adhérents ; 92 pour le Zentrum, parti catholique de centre-droit.
4- sections d'assaut ou « chemises brunes », milices nazies constituant une véritable armée parallèle.
5- Comme l'anarchiste français André Prudhommeaux auquel d'ailleurs l'ouvrage est dédié.
6- L'historiographie officielle a bien sûr occulté cette tactique désastreuse et mis en avant la « provocation » de Van der Lubbe, contre-vérité manifeste, comme persiste à le faire accroire Gilbert Badia dans son opuscule « Feu au Reichstag : l'acte de naissance du régime nazi ».
7- Ce qui explique les réactions des communistes à l'annonce de l'incendie, d'après Y. Pagès et C. Reeve : « *Leur grille de lecture idéologique les empêchait d'imaginer qu'un militant de base puisse prendre une telle initiative, hors et en contradiction avec la ligne officielle.* »



Faut-il transposer en France les fêtes d'autres pays ?

L'exemple du Guy Fawkes' Day

Happy Guy Fawkes Day !



Depuis longtemps déjà, les enfants des écoles primaires suivent des cours d'anglais. Les professeurs chargés de ces cours, les formateurs, les services concernés du Ministère essaient tous de trouver des manières vivantes de les animer.

Dans ce cadre-là, pourquoi ne pas faire la fête ? Et, par exemple, le 5 novembre, fêter le Guy Fawkes' Day ?

Dans le site Internet des Académies de Guadeloupe, de Versailles, d'Orléans-Tours, du CRDP de Reims, de l'IUFM de Bourges, celui de la ville de Chennevières, dans le numéro de novembre dernier du journal pédagogique *La Classe*, on trouve des fiches techniques sur ce thème.
Même le Ministère s'y met : le BO du 24 août 2002 cite ce jour parmi les fêtes calendaires à étudier, avec *Christmas, New Year's Eve, Saint Valentine's Day, April's Fool Day, Easter, Halloween, Thanksgiving, Independence Day.*

De quoi s'agit-il ?

Guy Fawkes était un officier catholique anglais. À son retour des Pays-Bas, où il avait servi dans l'armée du roi d'Espagne, il participa au complot catholique visant à faire sauter le Parlement anglais, au moment où le roi Jacques 1er serait à l'intérieur.
Le complot ayant été découvert à temps, les conspirateurs furent arrêtés, torturés et finalement exécutés. Le roi Jacques 1er proclama jour de fête celui de la découverte du complot, tant sa joie d'avoir échappé au pire était grande.

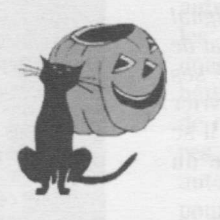
En quoi consiste cette fête ?

« Depuis 1606, les Anglais fêtent chaque année le *Guy Fawkes Day*. Il est célébré aussi bien d'une manière privée que publique. La tradition veut que l'on fasse exploser des pétards en ville toute la journée, et qu'on poursuive la soirée dans les jardins ou les parcs où des feux d'artifice sont parfois tirés. Les Anglais se réunissent et boivent autour d'un feu de bois, puis font brûler une effigie de Guy Fawkes (généralement deux planches clouées et recouvertes de vêtements dont on cherchait à se débarrasser). »[1]
Les enfants, eux, fabriquent un pantin avec de la paille, des journaux et de vieux vêtements, « The Guy », qui représente Guy Fawkes. Ils font la quête avec lui dans les rues, réclamant « A penny for the Guy ». Avec cet argent, ils achètent des feux d'artifices et des pétards, indispensables pour la fête du soir du 5 novembre, où l'on brûle le pantin.

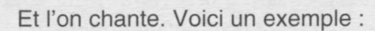










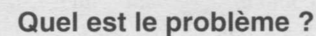


Et l'on chante. Voici un exemple :

« *Remember, remember,*
The fifth of November
Gunpowder, treason and plot
I see no reason why such treason
Shoud ever be forgot.

Ce qui donne en français :
Souvenez-vous, souvenez-vous
Du cinq novembre
De la poudre à canon, de la trahison et du complot
Je ne vois pas pourquoi une telle trahison
Devrait jamais être oubliée. »[2]

Et naturellement, les articles pédagogiques préconisent de parler anglais en situation : on révise le vocabulaire des parties du corps et des vêtements, ça s'impose.



Quel est le problème ?

Le Guy Fawkes'Day constitue effectivement une authentique fête populaire.
D'après le site du Routard, qui recommande de chercher à s'y faire inviter, « *Il est célébré aussi bien d'une manière privée que publique.* »
Parfait, mais

1- Le Routard remarque ensuite : « *On notera que cette tentative de déstabilisation du pouvoir par l'explosif prend une dimension inédite après la série d'attentats kamikazes qui ont frappé l'Occident ces derniers mois. Très curieusement on ne sait d'ailleurs pas très bien si les Anglais fêtent l'arrestation du complot qui faillit renverser le pouvoir, ou bien célèbrent leur dernier héros anti-royaliste.* »

2- Plus grave : D'après Pierre Larousse, l'exécution de Guy Fawkes et de ses camarades fut rendue « aussi solennelle et terrifiante que possible ».
Le musée Grévin londonien, Mme Tussaud's, montre, dans sa Chambre des Horreurs (voir illustration), une reconstitution de l'exécution. Dommage, il vous manque ici la couleur, indispensable pour bien bien apprécier les plaies sur le corps et le sang sur le tablier du bourreau.
Comme disent les d'jeuns, c'est gore !
Le guide de visite du Musée présente ainsi la scène : « Il fut jugé pour trahison et condamné à être pendu, étripé puis coupé en morceaux. En d'autres mots, il devait être pendu jusqu'à ce qu'il soit pratiquement mort, ses entrailles mutilées, enlevées, puis brûlées et son corps coupé en morceaux qui seraient bouillis et exposés dans diffé-



rents endroits éminents. Heureusement pour Guy Fawkes, affaibli par les tortures sur le chevalet de la Tour de Londres, la pendaison se chargea de l'achever. »

3- Historiquement, Guy Fawkes'Day représente la haine d'une religion contre une autre.
- Les historiens discutèrent longtemps pour savoir si les Jésuites avaient inspiré cette affaire.
- La Conspiration des Poudres n'amenait que des déboires au catholiscisme anglais, car « elle aliéna pour toujours aux catholiques l'esprit faible du roi, mais encore les rendit à tel point odieux à la nation anglaise tout entière que, loin de révoquer les édits sévères alors en vigueur contre eux, on en rendit de nouveaux plus rigoureux encore. Et lorsque, trois quarts de siècles plus tard, un petit-fils de Jacques 1er parut disposé à subir de nouveau l'influence de la cour de Rome, le souvenir de la conspiration des poudres, toujours vivant dans le souvenir des Anglais, fut peut-être l'une des plus puissantes parmi les causes qui amenèrent son exclusion du trône. »
De fait, il faudra attendre 1829 pour que le Parlement anglais abolisse toutes les dispositions légales excluant les catholiques et les protestants dissidents.
- En 1850, Pie IX nomme Wiseman cardinal et archevêque de Westminster. Les anglicans acceptèrent très mal la reconstitution d'une hiérarchie catholique en Angleterre. Le 5 novembre connut cette année-là un regain de vogue.
- Enfin, en Ulster, de même que les défilés orangistes du 12 juillet commémorant la bataille de la Boyne, le Guy Fawkes'Day, s'il est célébré dans les quartiers protestants, ne doit pas arranger les rapports avec la communauté catholique.
Notons que deux évènements au moins très graves se sont produits autour de cette date : l'attentat d'Enniskillen le 8 novembre 1987, où une bombe de l'IRA fit 14 morts et la crucifixion en novembre dernier d'un jeune catholique, soi-disant voleur de voitures, par de jeunes protestants.

Que les anglais s'arrangent avec une fête, symbole d'une telle sauvagerie, mais laissons les enfants de France tranquilles avec ça, le monde dans lequel ils vivent leur inflige suffisamment de violence pour des éducateurs n'en rajoutent pas ! Il y a d'autres aspects de la civilisation anglo-saxonne nettement plus appétissants.
Où alors, qu'on ne critique plus les libres-penseurs quand ils banquettent le vendredi saint, ou mangent de la tête de veau le 21 janvier, histoire de commémorer la décollation de Louis Capet, le XVIe du nom !

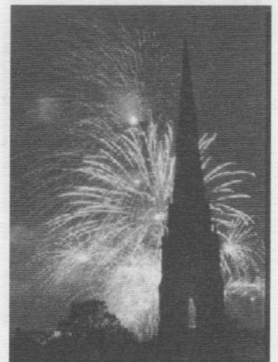
Laurent doussin

1- Site du Routard
2- Cf. *La Classe.*













Toussaint 1999, les pages des journaux locaux se remplissent d'images hallucinantes. Le phénomène Halloween s'est installé pour longtemps puisque la pratique de cette fête s'est imposée dans les écoles maternelles.



Guide de visite de Madame Tussaud's

Sources
La Classe, *Novembre* 2002
Grand Dictionnaire du XIXe siècle, par Pierre Larousse.
[La] grande encyclopédie,...sous la dir. de MM. Berthelot,...
Madame Tussaud's, Guide souvenir, Londres.
et des sites Internet, avec des textes d'enfants où Guy Fawkes est brûlé vif ou décapité, des dessins de pantins qui brûlent !

http://www.routard.com/mag_evenement.asp?id_evt=42
http://www.ac-grenoble.fr/meyrie/PAGE4/sou.htm
http://www.ac-versailles.fr/pedagogi/anglais/civi/guyfawkes.htm
http://www2.ac-lille.fr/clm/lou98/page5.htm
http://www.editions-bordas.com/classe/presente/index.asp?aff=detail&l_id=148
http://www.chez.com/bourgeslangues/fiche9.html


Dans les rues du centre ville

HALLUCINANT HALLOWEEN !

Pur produit de la culture américaine, Halloween qui avait ces dernières années loupé sa greffe française, s'est fort joliment rattrapé puisque les rues du centre ville d'Evreux ont accueilli samedi des hordes de petits sorciers déchaînés. Un phénomène sociologique est né...

Concours vitrines "halloween"

Lycée Horticole d'Evreux

LES INTERNES FONT LE SPECTACLE !

Leçons de savoir-vivre ecclésiastique sous la Restauration



Estampe satirique représentant la liberté des cultes sous Charles X

L'alternance politique et les impatiences revanchardes qu'elle suscite sont aussi vieilles et intenses que les ambitions de pouvoir. Elles sont toutefois proportionnelles au bouleversement qui les a engendrées. En 1815, nombreux étaient ceux qui, " n'ayant rien appris ni rien oublié" retrouvaient les délices ("libido dominandi") et les haines qu'autorise le pouvoir.

Stendhal a évoqué, dans "Le rouge et le noir", la période de la Restauration et le renouveau d''institutions que la Révolution et les divers gouvernements suivants avaient, dans le meilleur cas, contraintes à une fâcheuse cohabitation. Après Waterloo, la noblesse, oubliant parfois ses compromissions avec un régime bâtard - l'Empire - a repris le peuple en mains avec le concours de l'Église et l'adhésion de la classe montante, la Bourgeoisie. Julien Sorel, fort d'une ambition nourrie de l'idéal libertaire de Rousseau [1] et porteur de rêves de réussite dans le monde (il y a du Rastignac dans ce jeune homme), illustre, par son échec, le succès du rétablissement de l'ordre ancien. La Bourgeoisie, reconnue comme classe à part entière depuis la Révolution, n'est pas devenue vertueuse ou pieuse mais la réussite qu'elle incarne a besoin d'ordre pour prospérer, fût-ce au prix de la soumission arrogante qu'exigent les "ci-devants" rétablis dans leurs droits [2]. La hiérarchie religieuse restaurée retrouve son pouvoir sur les consciences et sur les comportements. Le Trône a retrouvé les alliés sûrs et les structures de pouvoir dont les puissants ont besoin pour assurer l'ordre - leur ordre-.

A la chute de l'Empire, les Jésuites ont réactivé une ancienne œuvre de piété, la "Congrégation" en la plaçant sous de hauts patronages qui en précisent la vocation élitiste: les grands noms de la noblesse y côtoient les chefs de la police royale [3]. Les évocations qu'en font Stendhal (le personnage du vicaire Maslon dans "Le rouge et le noir") ou Balzac (dans "Le curé de Tours") ont contribué à présenter l'association comme une société secrète imposant sa conception de l'ordre par une sorte de nouvelle Inquisition. Les historiens voient dans cette présentation une exagération romanesque. Il semble plutôt que ce rôle ait été tenu par une institution "ultra" : les "Chevaliers de la foi", qui puisait des défenseurs plus zélés du trône et de l'autel dans les rangs de la Congrégation, dont la fonction n'aurait été que celle de gardien de la doctrine par la propagation d'une littérature édifiante.

Le hasard d'une flânerie nous a fait découvrir un petit livre qui précise la place et la fonction du clergé dans la société du début du XIX[e] siècle. Présenté comme un recueil de la correspondance échangée entre un ancien directeur de séminaire et un jeune prêtre, il s'agit, en fait d'une pédagogie de savoir-vivre à l'usage des prêtres appelés à évoluer dans la société ou s'entretient l'ordre moral. L'amateur d'Histoire y trouve un grand nombre d'informations sur la société de l'époque ainsi que sur ses usages. L'un des premières lettres du "maître" délimite l'objet de l'ouvrage: « *Quelle différence [...] entre le ton qui règne parmi les nouveaux parvenus et celui qui se transmettait naturellement parmi les anciennes familles aristocratiques ! Chez elles, le langage, les manières, et même les sentiments, portent un caractère d'origine et de suavité qui s'est affaibli parmi nous. Il y a néanmoins une tendance vers le retour aux anciens usages et vers cette politesse que l'amour de la liberté et de l'égalité avait dénaturés.* (Lettre II)» Le prêtre doit contribuer à la restauration des valeurs anciennes qu'entretiennent la naissance et la richesse que trois décennies de mutation ont bouleversées. Certes, cet accommodement aux réalités matérielles ne saurait oublier le salut des âmes mais la pédagogie ecclésiastique conserve ses distances avec le message de charité : « *Le curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage; il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres avec les heureux du siècle dans la coupe d'une hospitalité somptueuse ; le pauvre est ombrageux et jaloux, il accuse promptement d'adulation ou de sensualité l'homme qu'il voit souvent à la porte du riche à l'heure où la fumée de son toit d'élève et lui annonce une table mieux servie que la sienne.* (ibid.)» On l'a compris : le savoir-vivre ecclésiastique ne s'étend pas à ceux que les évangiles désignent à notre sollicitude. Le petit peuple, voire les pauvres, lorsqu'ils sont évoqués dans la correspondance, n'y sont traités qu'avec une condescendance bien peu évangélique. Même les nouveaux riches doivent être abordés avec prudence: « *la Révolution ayant éloigné du sanctuaire les enfants de famille qui avaient de la fortune, il a fallu prendre ce qui se présentait, et il s'est présenté de forts bons sujets sous le rapport des talents et de la piété.* (Lettre VI). » Une bonne éducation s'impose: «*...les jeunes prêtres, même ceux qui sont pieux, n'ont pas toujours le ton de la bonne compagnie, ce langage honnête, ces manières mesurées, ces mouvements réguliers, et cependant aisés, qui sont l'ouvrage de l'éducation de famille et qu'on acquiert naturellement quand on n'a pas toujours demeuré à la campagne* (ibid).» Julien Sorel voyait dans le plus grand nombre des séminaristes de Besançon que des «*êtres grossiers qui n'étaient pas bien sûrs de comprendre les mots latins qu'ils répétaient tout le long de la journée. Presque tous étaient des fils de paysans, et ils aimaient mieux gagner leur pain en récitant quelques mots latins qu'en piochant la terre...*» Stendhal précise que son héros «*...se sentait de l'éloignement pour eux..*[4]» Sa future carrière dans le monde en aurait fait un bon sujet pour l'enseignement de l'ancien directeur de séminaire qui détaille pour son élève le comportement qu'il convient d'adopter dans des circonstances comme les "visites à faire aux grands personnages" ou chez un "bourgeois de la campagne" lors d'une "invitation à dîner" ou d'une "fête au château". La vie quotidienne et les impératifs de la nature sont l'objet d'une prudente pédagogie qu'on ne saurait éluder : une lettre est consacrée au "Rapport des ecclésiastiques avec les personnes du sexe" ; deux autres aux relations avec la servante attachée au presbytère.

Les nécessités de l'apostolat conduisent le prêtre à fréquenter avec respect et considération les représentants de la bonne société qui l'admet, en retour, parmi les notables pour peu qu'il se soumette à leurs usages : « *A la ville on se rend à l'heure précise; on ne la devance pas dans la crainte d'embarrasser la maîtresse de maison dont les arrangements ne seraient pas faits et qui ne pourrait pas vous recevoir ou vous faire compagnie. Il ne faut pas venir après l'heure,*



L'abbé Frayssinoux, censeur royal et prédicateur spécial de Louis XVIII qui lui permit d'ajouter une particule à son nom. Charles X fit de cet ultra-réactionnaire son ministre des Cultes un moment en charge de l'instruction publique.

Ci-dessous, l'abbé de Lamennais. Ordonné prêtre en 1816, il attira rapidement la méfiance des jésuites par ses écrits où il était question d'église nouvelle, de liberté religieuse et de démocratie.



parce que tout étant prêt, les plats deviennent froids ou se calcinent; la cuisinière se fâche; la maîtresse prend de l'humeur [...] *A la campagne, on peut se rendre quelque temps d'avance. En arrivant, on ne demande pas la maîtresse de la maison, pour ne pas la déranger ; mais on se promène au jardin et on commence avec le maître un cours d'horticulture, s'il a ce goût-là, ou toute autre conversation honnête qui peut l'intéresser* [...] *Quand le dîner est servi, un domestique vient l'annoncer, et voilà un moment d'embarras: en ville, celui à l'honneur duquel l'invitation est faite, par exemple, le Préfet, un nouveau Président du tribunal, un Militaire etc. doit présenter la main ou plutôt le bras gauche à la maîtresse de maison, la conduire à sa place et la saluer* [...] *Mais si le dîner était donné pour le nouveau Curé, faudrait-il qu'il présentât la main ou le bras à la maîtresse de maison ? Je ne vous le conseille pas.* (Lettre L)» Il est recommandé d'éviter l'emploi des mots vulgaires comme "soupe" ou "bouilli", de faire du bruit en mangeant et de se goinfrer : « *...on peut renvoyer ce que l'on a sur son assiette, si on était servi trop copieusement, si on craint d'être incommode par un apprêt, si on trouve une chenille, un cheveu, etc.* [...] *Ne jetez rien sous la table* [...] *Les fritures sèches se mangent avec les doigts ; je dis les fritures sèches, parce que l'omelette et autres objets de ce genre (?) ne peuvent et ne doivent être mangés qu'avec la fourchette* (ibid.).» Pour conserver le contrôle de son comportement, un seul moyen, la tempérance : « *Soyez très sobre pour le vin; ne le buvez pas pur. Soyez persuadé que vous serez observé et critiqué, si on vous fait boire du vin à plein verre, comme je l'ai vu quelquefois faire à de jeunes ecclésiastiques qui, ensuite, avaient un babil très-remarquable et très-remarqué. Le monde le plus indulgent et le plus relâché pour lui-même, est très-sévère envers nous...*(ibid.)»

L' "ancien" évoque un souvenir personnel: « *La famille du château est partie pour les eaux; j'ai fait visite à Mme la Marquise avec mon Vicaire; elle nous a invités à dîner et a voulu que je fusse l'écuyer tranchant, comme on dit. Elle veut m'apprendre à découper et à servir à table comme on faisait autrefois; car elle n'aime pas que les domestiques découpent et viennent présenter les plats* [....] *Quoique nous ne fussions que cinq personnes, le dîner était copieux et à deux services. On s'est occupé des pauvres et notamment d'une pauvre malade qui est dégoûtée ; on lui a envoyé une portion choisie, ce qui m'a fait plaisir. La bonne dame m'a fait une belle nomenclature des hors d'œuvre, des entrées, des entremets, etc. etc. Comme je connaissais son projet de nous donner des leçons de gourmandise, j'avais donné le mot à mon Vicaire, qui a une excellente mémoire, et je lui avais recommandé de faire une liste des noms qui nous seraient indiqués...*(lettre XLIII)» Et la conduite des âmes, pensera-t-on ? L'épistolier y songe: « *Laissez raconter à la Marquise ses vieilles histoires et ses plans de repas, la manière de servir et autres frivolités de cette nature; je n'y vois pas un grand danger. Ramenez, cependant la conversation de temps en temps sur des objets religieux, sur de bonnes œuvres à faire...*(Lettre XLII)»

Un autre danger guette le jeune prêtre dans l'exercice de son ministère: la femme. L'importance du sujet est telle que l'ancien directeur de séminaire n'ose l'aborder qu'en latin: « *Sicut in Paradiso terrestri, sic in Ecclesia Dei serpens mulierem tentat et impellit ut ipsa sit occasio tentationis.*» Dans l'Église de Dieu comme au Paradis terrestre, le serpent conduit la femme à devenir l'occasion de la tentation. Prudence donc: « *"Timete et orate !* [5] [...] *A l'égard des visites, n'en recevez pas de leur part chez vous et n'allez jamais manger dans cette maison sans être accompagné par votre Vicaire; évitez de parler à la mère en particulier, pour ne pas autoriser votre Vicaire à s'entretenir avec la fille* [...] *Malgré la confiance entière que vous témoigne cette dame* [...] *évitez qu'elle se mette trop à l'aise avec vous, qu'elle vous parle avec trop d'intimité de ses affaires et de sa conscience hors du Confessionnal* (Lettre XLVI)» On ne saurait toutefois se passer du service des femmes : « *Locum sanctum et altaria mundant et decorant...*» Leur souci d'entretien des lieux saints peut entretenir une forme de collaboration que le prêtre doit aborder avec prudence: « *Si vous avez quelque ouvrage de goût pour votre église, comme une broderie, des fleurs, des ornements, etc. il est à propos de le montrer aux dames, parce qu'elles prennent intérêt à cela ; parlez aussi jardinage, fleurs, plantes rares etc. mais surtout bonnes œuvres. Il est convenable, quand elles visitent le jardin, de leur offrir des fleurs; mais je vous conseille de l'oublier, ou de les inviter à en cueillir elles-mêmes...*»







En dehors de ses fonctions de représentation, le curé doit aussi tenir sa maison - « *Je ne suis pas assez au courant de votre ménage...* (Lettre XLII)» - mais c'est l'affaire d' une servante. Le danger semble moins grand puisque la correspondance emploie l'expression "fille de service". Peu de lettres sont consacrées à cet aspect de la vie quotidienne dans lequel il convient, toutefois, que le prêtre ne se laisse pas déborder : « *Soyez sur vos gardes* [...] *On n'imaginerait jamais à quel point ces personnes sont adroites et pénétrantes, et avec quelles facilité elles passent de la tristesse à la joie, de la souplesse à l'entêtement. Je ne connais qu'un moyen de les tenir à leur place, c'est de leur parler peu, de ne se fâcher jamais, de les traiter avec une espèce de politesse qui les déconcerte, et les empêche de prendre ce ton d'aisance et de familiarité qui a toutes sortes d'inconvénients. Le plus fréquent et le moins dangereux, en apparence, c'est de finir par devenir entièrement maîtresses dans la maison...* (Lettre XLIV)»

Présenté comme un recueil de lettres échangées, le livre a été publié au début de la Monarchie de Juillet. Il offre l'image d'un monde heureux animé par une hiérarchie respectable. Il ignore, bien sûr, les exclus d'une société qui commence d'éprouver les duretés d'un système économique dans lequel la concurrence ne comble que les riches. A ce "libéralisme" répondront bienttôt d'áutres concepts qui imposeront quelques progrès de la démocratie et un début d'organisation du monde ouvrier. Au sein de l'Église, qui condamne à peu près à la même époque des rebelles comme Lacordaire[6] ou Lamennais, on pratiquera également une relecture de l'Evangile [7]. Le christianisme social fait ses premiers pas vers 1840 mais, cent ans plus tard, l'état d'esprit que révèle la "correspondance" restait vivace dans le clergé.

Jean-Jacques LEDOS

1 - Dans la ferveur post-soixante-huitarde, Roger-Gérard Schwartzenberg avait préfacé une réédition (Seghers - 1971) du "Contrat social" de Jean-Jacques Rousseau dont l'idéologie libertaire découverte dans l'état de nature en faisait le parfait "baba cool".

2 - Cf. sur ce sujet: J. Bianchi - "Enfants trouvés, enfants ouvriers, 17e-19e siècle" (Floréal-Aubier - 1982)

3 - L'histoire contemporaine a reproduit le modèle dans l'Espagne franquiste: c'est l' "Opus Dei".

4 - "Le rouge et le noir" chap. XXVI

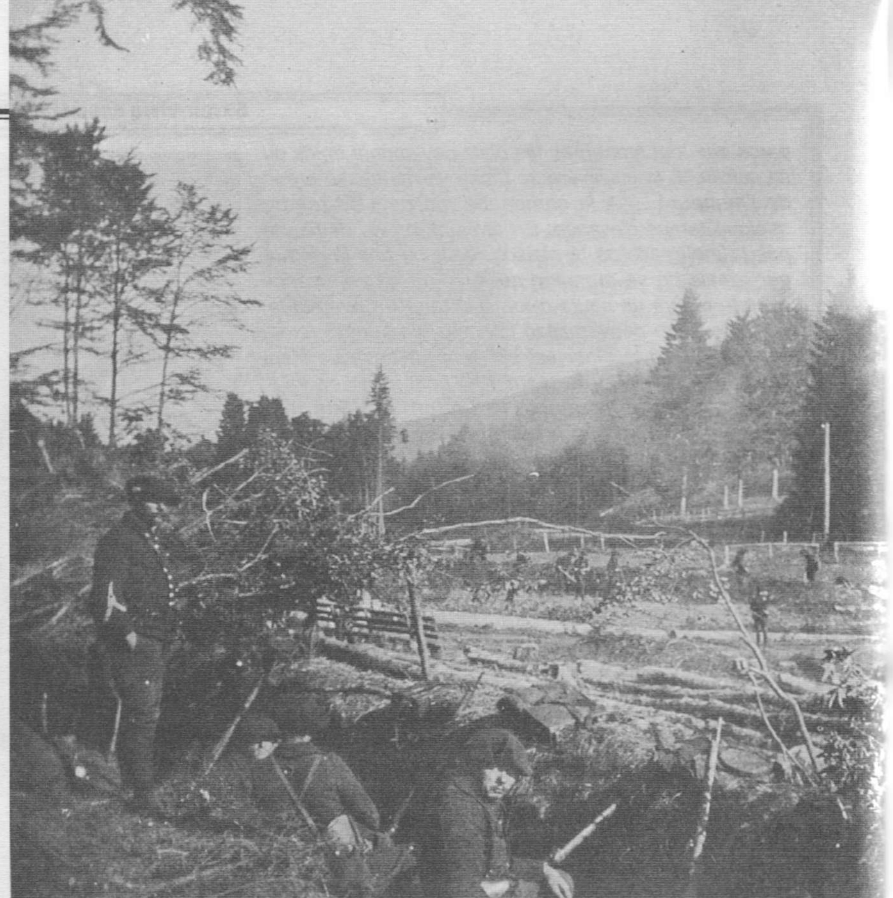
5 -"Méfiez-vous et priez !"

6 - Ce dominicain a siégé, pendant quelques semaines, sur les bancs de la gauche, en 1848.

7 - Cf. P. Pierrard: L'Eglise et les ouvriers en France (1840-1940) - (Hachette - 1984).

Détails d'une lithographie de 1819. Illustration des trois partis de la chambre pendant cette période sous le ministère Dessalles-Decazes. En haut, le Libéral qui souhaite l'égalité des Français devant la loi comme le proclame l'article 1er de la charte. Au milieu, le député du Centre, le "ventru" popularisé par Béranger, complaisant envers le pouvoir qui le lui rend bien. En bas, l'Ultra qui se lamente. il voudrait éteindre les Lumières pour voir ses privilèges rétablis.




Août 1914 dans les Vosges, un détachement de chasseurs alpins occupe une position.

Joseph Denand, poilu bourguignon

Carnet de route

Les derniers poilus ont désormais quitté ce monde, et avec eux le témoignage du vécu de ces anciens combattants. Peu à peu les autres témoins directs de la Grande guerre entrent à leur tour dans l'histoire. Bien sûr, par dizaines les lieux de souvenirs (Ossuaire de Douaumont, Monument commémoratif de Mondement) et de mémoires (Musée de Péronne, de Ypres, Fort de la Pompelle à coté de Reims) sont là pour faire connaître à notre génération et aux générations futures ces années terribles. Mais il est parfois des hasards qui livrent à notre connaissance une nouvelle tranche de vie d'un de ces héros anonymes d'une guerre qui paraît si lointaine à l'heure « des frappes chirurgicales », des « dommages collatéraux » et des combats retransmis en direct sur nos téléviseurs.
Aussi puis-je parler d'émotion, lorsque procédant au rangement des documents accumulés au cours d'une vie d'enseignante, ma grand-mère retrouva le « Carnet de route » de son père, un carnet rédigé de son départ sur le front, le 8 août 1914 à son évacuation, suite à sa seconde blessure à Beau Séjour (le mal nommé), le 14 mars 1915.
Cet homme de 29 ans, négociant en vin à Nuits St Georges (Côte d'Or), parti quatre longues années pour une guerre qu'il pensait courte, laissant sa femme et sa fille unique (ma grand-mère alors âgée de 3 ans), prit consciencieusement, huit mois durant, des notes sur ses déplacements et sa perception du conflit. De ce témoignage d'une grande sensibilité, il se dégage des impressions fortes sur les premières semaines d'une mobilisation, sur l'accueil des populations locales, sur la beauté d'un coteau planté de vignes et, surtout, sur la montée en puissance des combats et la plongée dans l'horreur des tranchées.

Départ le 8 août 1914 pour la Défense du pays
1[er] cantonnement Les Forges (Vosges)

Y suis resté 8 jours : formation de la compagnie. Les inaptes sont renvoyés au départ. Cantonnement assez bon, mais gens très mauvais. La patronne de la maison veut empêcher l'escouade de faire la soupe sur son terrain et s'écrie : « J'aime mieux voir les Allemands que vous ! ». Le capitaine intervient et remet la gaillarde en place.

L'Epanges
Terrible étape de 35 km. Chaleur accablante, les hommes tombent comme des mouches. Je couche dans un tas de gerbes de blé.
Bruyères
Jolie petite ville, bien accueillis. Je couche dans un bon lit trouvé par G. Terrier.
Un hameau
Cantonnement passable. La pluie tombe à torrent. Un des nôtres, trompé par l'obscurité, tombe du fenil et se blesse grièvement.
Biffontaine
Sale et pauvre pays. J'attrape des poux qui heureusement me lâchent. Dans la nuit, départ précipité puis contre-ordre, rentrée, et de nouveau départ dans la matinée !
Une ferme isolée
Arrivé après une grande et pénible journée à 9 h du soir, j'attrape la diarrhée, j'ai la fièvre. Je ne peux pas manger et couche sur la terre humide.
Départ à minuit. Encore 12 km et nous serons sur la terre d'Alsace. Commençons à voir les effets de la guerre. Près d'un bois, une tombe : ce sont des nôtres qui sont tombés là ; à côté, maisons détruites par des obus allemands, prairies défoncées par des marmites, chevaux tués, voitures culbutées : la lutte a été chaude par ici.
Enfin, voici le poteau frontière - Nous mettons pieds sur la terre d'Alsace le 20 août 1914 à 8h du matin.



Octobre 1914, distribution de lainages.

Nous voici à Saales : 3 hôtels à l'entrée de la ville sont détruits : des officiers prussiens s'y étaient installés pour questionner la patronne sur nos positions, mais la brave alsacienne trouvant moyen de prévenir les nôtres de la présence de ces messieurs les fit renseigner à coups d'obus les officiers boches furent tués et les 3 hôtels détruits par les flammes.
La ville est évacuée mais nous rendons les honneurs à la terre d'Alsace en traversant la ville baïonnette au canon, arme sur l'épaule. L'aspect de la première ville d'Alsace est plutôt triste : tous les immeubles sont occupés par nos soldats de différents régiments mais nous sommes fiers d'être en territoire ennemi et ne sentons plus la fatigue. La gare a été bombardée, les rails sont tordus, les poteaux arrachés. Nous traversons Ste-Marguerite, rencontrons le 22ème d'Infanterie qui, devant lui, amène des espions : ce sont des femmes pour la grande partie qui nous ont vendus aux boches ce qui nous donne mauvaise impression de l'Alsacien. Sortis de Ste-Marguerite, nous entrons sous bois, guidés par un habitant alsacien qui ne nous quittera qu'après ordre donné. Nous parcourons environ 9km et prenons position sur un flanc de coteau boisé (c'est le col de Clémont) nous ne nous préoccupons ni de nous fortifier, ni de chercher où se trouve l'ennemi– nous sommes harassés, je suis épuisé par la diarrhée. Nous nous étendons sac au dos et passons la nuit ainsi.
Cependant notre emplacement avait été repéré et quel réveil le 21 : terrible baptême du feu que les boches nous réservaient ; des rafales d'obus fouillaient le coteau qu'occupait notre bataillon. Il fallait donc penser à se retrancher ou tout au moins penser à s'abriter. On se met à l'œuvre et avec nos outils portatifs nous faisons notre première tranchée au pied du coteau en profitant des quelques moments d'accalmie que voulait bien nous laisser l'artillerie ennemie– qu'apercevons-nous sortant d'une ferme à environ 150m, un fantassin allemand : trop confiant, nous avons été vendus et par qui ? par les alsaciens, ceux que nous venons de délivrer. Notre chef de section crie à ce boche : « halte ou tu es mort ». Sans difficulté, il jette son fusil et se rend dans notre ligne : nous sommes heureux d'avoir un prisonnier mais soucieux car il sortait de la ferme donc complicité des gens qui l'occupaient ; aussi pas de quartier et si c'est un peu tard, nous allons nous débarrasser quand même de ceux qui aident nos ennemis. À la tombée de la nuit, section baïonnette au canon, on pénètre dans cette maudite ferme et en sort les habitants sans se soucier des pleurs que les femmes versent : trop bons, nous nous contentons de les emmener au commandant qui lui va les expédier plus loin.

La nuit du 21 au 22 se passe assez tranquillement. Nos tranchées prennent déjà tournure et nous goûtons un moment de repos, blottis les uns contre les autres ? Ça fait 2 jours qu'on n'a rien mangé, mais il ne faut pas y penser. Défense formelle de faire du feu, d'ailleurs inutile de nous le défendre, personne ne pense à manger. Ce baptême du feu a été trop dur ; ca nous a resserré les entrailles.
Le 22 réveil encore plus terrible que la veille : c'est un bombardement continuel, devant, derrière, partout les obus tombent dans un bruit épouvantable. Parfois les éclats cinglent dans les arbres ; il en éclate un à 30 m au pied d'un cerisier : il est arraché. Au bout de la journée, il n'y a heureusement que 4 blessés. Un seul obus est tombé dans une section. Sur le soi, nous essuyons un feu de salve. C'est une patrouille ennemie qui nous prend par derrière et pour terminer cette journée, nous sommes prévenus que nous allons avoir une attaque de nuit. Nous mettons la baïonnette au fusil et attendons énervés mais résignés le moment de l'attaque. Elle n'a pas lieu : la cause, l'ennemi ne sachant au juste l'effectif de nos forces a craint qu'il ne soit supérieur au leur. C'est la raison que nous a donnée un 2ème prisonnier, celui-là volontaire car il venait dans nos lignes en nous disant en bon français qu'il ne voulait pas se battre contre nous.
Etait-il sincère ? En attendant, il est allé rejoindre son compagnon de l'avant veille.
Autre surprise, le 23 au matin, un « sauve qui peut » est lancé : nous battons en retraite d'au moins 6 km puis faisons une pause d'une heure et l'ordre revient de retourner

Journal

EN PICHON, Président
Directeur politique

5 cent.

5 CENT. | Le Petit Journal agricole 5 CENT.
0 CENT. | La Musique............ 15 CENT.

ABONNEMENTS SEINE ET SEINE-ET-OISE
TROIS MOIS .... 5 FR.
SIX MOIS .... 9 FR.
UN AN .... 18 FR.
Les Abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois

LUNDI 14 SEPTEMBRE 1914
257 — Ex. DE LA SAINTE-CROIX — 108
52me ANNÉE (NUMÉRO 18.889)

Quatre drapeaux allemands auraient été apportés à Troyes

Troyes, 13 Septembre.

On annonce ici que quatre drapeaux allemands ont été rapportés hier soir.

Les populations ont applaudi frénétiquement sur leur passage les automobiles militaires transportant ces glorieux trophées.

[Cette information a été communiquée par l'Agence Havas, sans confirmation officielle.]

Ce que dit la presse anglaise

Londres, 11 Septembre.

On lit dans le « Times » :

« Le général Joffre mérite des félicitations, car il a saisi le moment psychologique pour effectuer une contre-attaque avec la plénitude des forces dont il disposait.

» L'armée française mérite nos compliments sincères et chaleureux pour la vigueur et la bravoure avec lesquelles elle combat. Il est à croire que le général Joffre, avec le splendide réseau de voies ferrées dont il dispose, pourra amener rapidement tous les renforts nécessaires pour accentuer encore ses succès. »

"Tout va bien pour les armées alliées"

Londres, 13 Septembre.

Une dépêche reçue par le *Daily Telegraph* résume ainsi les conversations que le correspondant de ce journal a eues, il y a quelques jours, avec des officiers français :

1° La droite allemande est repoussée à une grande distance ;

2° L'armée du kaiser, rencontrant des troupes presque égales en nombre, a montré qu'elle n'était nullement invincible ;

3° Les troupes françaises s'avancent avec un élan qui a surpris l'ennemi ;

4° La droite de l'armée allemande s'est retirée si loin que le centre doit céder ou compromettre sa ligne de communications ;

5° Les Français, sur la gauche des Anglais, ont capturé une énorme colonne de munitions, ce qui a eu pour résultat de priver la droite allemande de munitions pour ses canons et ses fusils.

Et le correspondant conclut :

« Enfin, tout va bien pour les armées alliées. »

LA POURSUITE DES RUSSES contre les Autrichiens

Petrograd, 13 Septembre.

Officiel. — Poursuivant et pressant l'armée autrichienne...

LA GUERRE EN OCÉANIE

La Nouvelle-Guinée allemande MENACÉE

(Dépêche de l'Agence Havas)

Londres, 13 Septembre.

Le secrétaire du département d'Etat signale une dépêche reçue de l'amiral Patteу, commandant la marine australienne, qui annonce l'occupation, dans la matinée du 12 septembre, de la ville de Herbertshohe, dans l'archipel Bismarck.

L'ennemi, dont on ne connaissait pas le nombre, a offert une forte résistance, pendant que les forces anglaises détruisaient la station radiotélégraphie.

Les troupes australiennes ont dû pénétrer à quatre milles de profondeur dans la forêt, dont les chemins étaient, sur plusieurs points, semés de fougasses.

Le commandant allemand s'est rendu.

Un commodore, un lieutenant anglais et deux marins ont été tués. Trois marins ont été blessés.

Deux officiers, cinq sous-officiers allemands et trente soldats de la police indigène ont été faits prisonniers. (Havas.)

Siège du gouvernement de la Nouvelle-Guinée allemande, Herbertshohe, est située en Nouvelle-Poméranie, autrefois Nouvelle-Bretagne, une des îles qui, avec celles du Nouveau-Mecklembourg et de Tavui, anciennement Nouvelle-Irlande et Amirauté, forment, dans l'Océan Pacifique, l'archipel Bismarck.

Avec les îles Salomon, qui lui sont rattachées, cet archipel a une superficie de 57.100 kilomètres carrés, et une population d'environ 250.000 habitants.

L'action engagée par l'Angleterre contre l'archipel Bismarck doit se continuer logiquement par la prise de la Nouvelle-Guinée allemande dénommée Terre de l'Empereur Guillaume.

La partie allemande de la Nouvelle-Guinée qui s'appelle Terre de l'Empereur Guillaume (*Kaiser Wilhelmsland*), occupe le Nord-Est de la grande île océanienne. Elle est sous le protectorat allemand depuis 1884. Sa capitale est Finschafen, ses deux meilleurs ports sont Friedrich Wilhelmshafen, et Hatzfeldthafen, sur la baie de l'Astrolabe. La Terre de l'Empereur Guillaume occupe une superficie de 181.650 kilomètres carrés, et possède près de 110.000 habitants.

LE SOUS-LIEUTENANT DELCASSÉ

Télégramme de sir Edward ... ministre des Affaires étrangè... sur la situation navale angl...

(Dépêche de l'Agence Havas)

Londres, 12 Septemb...

Sir Edward Grey a adressé le télé... me suivant aux représentants de l'A... terre à l'étranger :

« A la fin du premier mois de la g... le commandement de la mer reste ... aux mains de la Grande-Bretagne et ... alliés. Le gros des forces allemande ... trichienne reste à l'abri dans les port... la garde des mines et des batteries de ... Quatre croiseurs allemands, un cr... auxiliaire, deux contre-torpilleurs e... sous-marin, ainsi qu'un croiseur autr... ont été coulés. Un dreadnought et un... seur allemands ont fui sans combat ... sont réfugiés dans les Dardanelles. ... pertes de la marine anglaise se born... un croiseur léger.

» Grâce à cette suprématie mar... plus de 300.000 hommes de troupes o... passer la mer dans diverses partie... monde sans perdre un seul homme. ... corps expéditionnaire anglais a été ... porté en France, des contingents colo... ont été envoyés attaquer les coloni... lemandes en Afrique et dans le Pacif... enfin, les troupes françaises, sous l... vert de la flotte combinée franco-ang... ont été envoyées d'Algérie en France. ... ressources de l'empire, sous le couv... la flotte britannique, ne subissent a... atteinte et les armées d'Europe seron... forcées par celles d'Australie, du Ca... des Indes et de l'Afrique, sans interru...

» La marine marchande alleman... disparu des océans, tandis que la mer ... ouverte au commerce britannique. Da... mers lointaines, en Chine, dans le P... que, dans l'Atlantique, les navires ... mands ont évité toute rencontre av... croiseurs anglais, préférant réserver ... attaques aux vaisseaux marchands ... més.

» Bien que plusieurs croiseurs allem... soient encore libres, leurs opération... été de peu d'importance et ils doiven... partout où leur action pourrait nui... rieusement au commerce britannique...

» Forte comme elle l'est à l'heure ... tuelle, la marine anglaise verra enc... forcé s'accroître, au cours des douze ... chains mois, de dix cuirassés de pre... classe, de quinze croiseurs et de ... contre-torpilleurs, ce qui accroîtra ... tant la supériorité maritime de l'A... terre en unités de première ligne su... lemagne, laquelle, pendant la même ... dé, pourra tout au plus accroître sa...

prendre les positions laissées. Cela nous a été dur, mais il n'y a qu'à obéir et ne pas chercher à comprendre. Nous prenons place dans nos positions du matin, l'artillerie nous laisse un peu en paix et nous en profitons pour travailler à la tranchée et monter des abris. Ensuite je vais avec d'autres copains explorer un hôtel qui avait été mis au pillage par les boches. Il était facile de s'y rendre sans se mettre à découvert vu que tout était sous bois. Cet hôtel était sans doute une maison de campagne appartenant à quelqu'un de la haute classe car il y avait tout le confort voulu. Il ne restait que quelques meubles : armoire à glace, piano, fauteuils. Le linge était en partie disparu. J'avisai une descente de lit et une table que j'emportai à mon abri. À peine 1/2h s'était écoulée, nous venions de nous étendre lorsqu'on entend : « la 19ème prend les avant toutes, la 3ème section fournit des patrouilles ». À son tour, le sergent dit que la 11ème escouade fera une patrouille mais il fait nuit noire. Les sapins arrachés par les obus gênent la circulation. Le caporal ne trouve pas ses hommes. Je m'offre comme patrouilleur et nous voilà partis, 3 et le caporal. Quelle nuit terrible ! nous avions quitté nos lignes d'au moins 1500 m pour surveiller la partie de terrain que nous avions comme secteur et c'est les pieds dans l'eau que nous passons la nuit. Au petit jour, nous rentrons enfin dans nos lignes sans avoir rien à signaler au chef de poste. 10 minutes ne s'étaient pas écoulées que du coteau boisé opposé au nôtre, un cri semblable à celui poussé par une meute de chiens aux trousses d'un sanglier se fait entendre. Plus de doute, nous allons être aux prises avec l'infanterie ennemie ! les voilà qui sortent du bois où notre patrouille était il y a 1/2 heure, puis 1 par 1, ils viennent en terrain découvert former une ligne de tirailleurs. Ils commencent le feu et s'avancent jusqu'à 300 m de nous ; alors la fusillade crépite, les mitrailleuses crachent, malheureuse-

Interrogatoire d'un prisonnier allemand.





Espions capturés dans un avant-poste à la frontière alsacienne.

ment, notre artillerie ne peut prendre position, nous ne sommes pas soutenus.

J'ai le plaisir cependant de voir l'effet d'un obus de 75 qui éclate sur la ligne d'ennemis et en fait sauter 3 ou 4, ce qui les calme un instant et les invite à se replier sous les bois. Nous ne pouvions, mes camarades et moi, nous empêcher de rire de la façon qu'ils déguerpissaient, et nous en profitons pour tirer dans le dos. A ce moment-là, j'avais déjà brûlé 5 paquets de cartouches et je mettais un boche en joue lorsque je reçus une balle dans la tête qui me mit hors de combat. À mes cotés fut blessé le caporal Prost de la 12ème escouade : il me vit tomber et me considéra mort.

Qui m'a ramassé ? Ce sont des braves qui n'hésitaient pas à se sacrifier. Je fus porté jusqu'à Saales puis dirigé à St-Dié et évacué à Gueugnon (Saône-et-Loire).

C'était le 24 août 1914 au col de Clémont que je reçus ma première blessure. Elle fut vite guérie et le 23 septembre, je quittais l'hôpital avec 1 mois de convalescence.

Le 23 octobre, je rentrais au dépôt d'Epinal.

170ème de Ligne – 3ème Bataillon – 11ème Compagnie
2ème départ pour le front (13 février 1915).

Débarqué à Villers-Cotterêts (Aisne) le 14 février à 3 h du matin. 3 h de repos, couché sur la planche puis départ. Traversons la forêt de Villers-Cotterêts où se trouvent enterrés soldats anglais et français. La récolte de betteraves ne s'est pas faite car l'ennemi y est venu. Nous traversons la petite ville de Vivières où cantonne du 170ème puis allons 3 km plus loin dans le village de Longavelle. Ces pays ont été occupés par l'ennemi pendant la bataille de la Marne et tout ce qui lui a plus de volé chez l'habitant a été expédié en arrière de leurs lignes. À Longavelle, ils avaient réquisitionné un magnifique bœuf et pour se moquer du propriétaire, ils lui firent un bon pour se faire payer, rédigé en allemand. Lorsque le brave homme se présenta aux autorités allemandes pour toucher l'argent, ceux-ci se mirent à rire en lisant sur le billet « Bon pour 1 kg de pain ».

Dans un village voisin, alors qu'ils avançaient sur Paris, ils demandent à l'Instituteur à combien de km se trouvait Paris. Ce dernier répondit en ajoutant : « Vous n'y êtes pas encore ! ... Aussi lorsqu'il fallut battre en retraite, ils se souvinrent de la réplique et le tuèrent sous les yeux de sa femme qui à son tour fut passée par les armes.

Après avoir passé 10 jours dans ce pays, assez bien abrités dans notre écurie (mais remplie de vermine après le passage des boches) un ordre arrive. Il fallait repartir. Notre travail pendant ce temps passé à Longavelle consistait en marches et exercices, mais ce qui nous intéressait le plus, c'est la quantité de gibier qui s'y trouvait, surtout des lièvres ; c'est par dizaines qu'on les voyait défiler. À ce moment, nous étions à 18 km de Soissons.

C'est le 25 février que nous allons embarquer à la Ferté, à 6 km de Villers-Cotterêts pour débarquer à Epernay (Marne). Le voyage a été des plus pénibles, entassés comme des moutons sans pouvoir nous asseoir. Nous traversons Epernay et allons cantonner à Moussy où nous prenons un repos bien mérité mais sur le dur. Le surlendemain, nous partons pour Ay à 10 km. Ces pays sont les beaux vignobles de la Champagne. J'en ai admiré la beauté et la richesse, et la Bourgogne n'est rien à côté de ces magnifiques coteaux. Avant d'arriver, nous avons traversé le canal sur un pont construit par notre génie. Tous les autres ont été détruits par les boches dans leur retraite mais ils avaient épargné les vignobles tant convoités, sûrs de les avoir un jour.

Après Ay où là encore nous avons couché sur le pavé, ce fut Athis. Là encore, un pont sur la Marne a sauté et c'est une passerelle qui le remplace. Dans ce pays, nous pouvons enfin nous reposer car nous avons beaucoup de foin !

Le lendemain départ et après une dure étape, nous arrivons à la Veuve. Les cantonnements deviennent de plus en plus malsains à mesure qu'approche le front. Les régiments qui y ont logé durant des mois ont laissé des ordures de toutes sortes : ossements de viande pourrie sur les fumiers et ça infeste partout. Nous y restons 2 jours et nous voici embarqués vers les pays très éprouvés par les bombardements ennemis. À St-Etienne des quartiers entiers ont été détruits par les flammes : maisons et usines.

Le lendemain, départ pour Somme. En cours de route, nous découvrons dans les bois des abris pittoresques aménagés par nos artilleurs ; dans des trous de 2 m de profondeur, recouverts d'un peu de terre, ils vivent avec toute une batterie de cuisine ; ils ont un poêle dont on voit le tuyau qui fume à peine sortant de terre. On y voit toutes sortes d'ins-

criptions : Mon trésor, Coiffeur pour dames, Moulin-Rouge. Enfin nous voici à Somme. Mais où donc est le pays ? Nous demandons à des territoriaux mais c'est là le pays !
2 maisons seulement, c'est ce qui reste de ce beau village.
Où allons nous cantonner ? La nuit tombe et les troupes arrivent de partout se concentrer ici. Nous avançons et ce n'est que ruines. Nous arrivons à notre cantonnement : c'est un abri fait par nos prédécesseurs. Quelques piquets, des branches de sapin par-dessus ; c'est l'hôtel des courants d'air et il va falloir passer la nuit là-dessous ; il ne faut pas penser à faire la soupe, les voitures de ravitaillement sont loin derrière et où trouverions-nous du bois à cette heure tardive. Je m'assois sur mon sac rompu de fatigue. Au bout d'une heure, le froid m'attrape dans les pieds et partout. Je me promène pour tâcher de me réchauffer. Je passe la nuit ainsi et le lendemain, nous nous mettons à l'œuvre pour nous abriter un peu mieux avec tout ce qui nous tombe sous la main : des herbes sèches vont nous garantir de la terre humide et nous nous reposerons un peu ce soir.
Ici ça a dû battre fort car de-ci, de-là, on trouve fusils, cartouchières, pantalons, souliers et l'air est irrespirable, des cadavres de chevaux ont dû être entassés par là et de la boue !... à moitié du mollet.
Le surlendemain départ ; cette fois nous faisons 6 km et arrivons à Nenils. Nous sommes dans la zone dangereuse : les rues sont transformées en ruisseaux de boue et comme à Somme, plus que 3 maisons debout.
La veille, une marmite boche est venue exploser à deux pas d'où nous sommes cantonnés, et a tué 4 chevaux et 7 hommes. Ils sont encore sur le terrain ! Nous faisons la soupe et le capitaine nous fait son dernier discours car nous allons entrer en tranchées le soir-même.



C'est le 10 mars à 9 h du soir que nous faisons notre dernière étape pour arriver à l'entrée des boyaux à 6 h du matin – toute une nuit pour faire 8 km. Triste rencontre en route : des blessés peut être mourants qui crient chaque fois que les secousses des voiturettes sont un peu fortes. Voici l'entrée de nos boyaux. A côté de nous, ce sont nos 75 qui sont masqués dans les arbres. Nous faisons une petite pause et distribution de rhum nous est faite.
Nous entrons enfin en contact avec les boches et quelques balles saluent notre arrivée ; cependant nous ne craignons rien car les boyaux sont très profonds et nous pouvons avancer sans être vus. La boue nous fatigue beaucoup et si on a le malheur de marcher lentement, il ne faut plus penser à avancer car on enfonce jusqu'à mi mollet – en voulant dégager un camarade embourbé les copains lui ont décollé les bras. Il fallut creuser tout autour de lui pour l'avoir et l'expédier à l'hôpital.
Beaucoup perdent ainsi leurs souliers car cette boue est très collante. Après une marche de 2 km, nous arrivons aux tranchées de 2ème ligne le 11 au matin.
Là nous devons rester 2 jours car les 1ères lignes sont occupées par notre division marocaine.

Jusque-là rien d'extraordinaire sauf quelques balles perdues nous sifflant par dessus la tête. Soudain le signal de l'attaque est donné ; l'artillerie à longue portée commence le bal, les obus sifflent avec un bruit perçant, nos 75 qui sont derrière nos talons viennent d'ouvrir le feu sur les tranchées ennemies ; leur artillerie répond avec un bruit épouvantable et les obus éclatent de partout ; l'un vient d'éclater sur un groupe et tue 4 hommes dont un a les jambes coupées.
Mais voici nos braves aviateurs qui apparaissent. Ils sont 4 appareils et malgré les bombes que l'ennemi leur envoie, ils évoluent sur leurs lignes. Quel sang froid, c'est magnifique et nous les admirons, pourtant un camarade à côté de moi à la tête traversée par un éclat de bombe descendu du ciel à une vitesse sans pareille.
Le canon s'est calmé, mais à son tour la fusillade crépite, les mitrailleuses font rage : voici la charge des Marocains. Ils prennent 2 tranchées ennemies en perdant la moitié de leurs effectifs, mais tuent tous les boches qui les occupaient.

Les attaques se sont répétées les 12 et 13 et chaque fois c'est la boucherie de part et d'autre. Nous avons beaucoup de pertes car nous prenons continuellement l'offensive. C'est le 13 dans la nuit que nous recevons l'ordre d'avancer ; un lieutenant tombe frappé d'une balle en plein cœur puis contre-ordre, l'attaque n'aura lieu que le 14 au matin.
C'est en allant à cette attaque qu'une marmite vient exploser sur le parapet de notre tranchée avec un bruit assourdissant ; je n'ai aucune blessure, mais suis couvert de terre et aveuglé par une fumée épaisse et noire. La commotion a été forte, le sang me vient à la bouche, la respiration se fait difficile. Je patiente 1h1/2 puis avec de l'aide, je gagne l'ambulance où après examen du major, je suis évacué pour contusion du thorax.

Évacué à Somme, Brionne puis Valmy, Châlons-sur-Marne, Troyes et enfin Vichy où j'arrive exténué le 18 mars pour quitter le 6 mai.
C'est à Beau Séjour, le 14 mars, que, pour la 2ème fois je fus mis hors de combat. À cette date et à cet endroit, nous ne pouvions suivre pour enterrer nos cadavres.
(fin du carnet de route)

La suite du récit relève des souvenirs de ma grand-mère. Après une courte convalescence, son père repartit pour le front. Mais traumatisé parce ce qu'il avait vécu et par ce conflit qui durait, il renonça à poursuivre la rédaction de son carnet. Blessé à deux nouvelles reprises, il survécut cependant à la guerre. Décoré de la Croix de guerre, il reprit son travail d'avant-guerre. Mais ce n'était plus le vigoureux jeune homme de 1914, mais un homme meurtri physiquement et moralement. S'il évoquait parfois ses souvenirs, c'était pour évoquer le calvaire vécu dans les tranchées. Il décéda en 1936, à l'âge de 51 ans des suites probables d'un mal attrapé durant ses années de tranchées..

Joël Ravier - Lille
Georgette Ravier – Nuits-St-Georges



Tours et détours avec retours



Presque un siècle séparent ces deux départs d'étape : Départ de Villeneuve-St-Georges en 1903 pour le premier tour de France et, quatre-vingt-dix ans plus tard, un départ à Evreux.

Admirateur du président Bush, chef de file du capitalisme mondial, grand maître de l'impérialisme, Lance Armstrong, pour la cinquième fois, gagne le Tour de France sous les applaudissements des foules massées le long du parcours et les tonnes de qualificatifs jetés par les chroniqueurs (presse écrite, radio, télé) sur le "héros".

Quelques persifleurs s'étonnent des moyennes, des récupérations quasi-immédiates d'efforts prodigieux pour le commun des mortels. "Vos gueules" répliquent les troupeaux des plumes et des voix bien pensantes. On ne touche pas à celui qui a vaincu un cancer aux couilles, un père de famille qui se réconcilie avec son épouse.

Ancien coureur, ancien journaliste, patron du Tour pour le compte d'Amaury Sport Organisation, Jean-Marie Leblanc, joue la transparence, feint l'indignation. Avec sa bedaine radicale (années 1930) il a une parfaite connaissance du milieu. Il n'imagine pas briser le beau jouet qui rapporte des millions aux Amaury.

Pour le Tour du centenaire brochures et livres se sont multipliés. Le banal côtoie l'excellent, le médiocre s'accroche au peloton.

Tour et République

Un remarquable hors série de l'Humanité dirigé avec une lucide compétence par Jean-Emmanuel Ducoin, Le Tour 1903-2003. Une histoire de France dissèque chaque rayon de la grande boucle.

L'idée du Tour revient à Geo Lefevre, journaliste à l'Auto, feuille dirigée par Henri Desgrange.

En décembre 1892, Pierre Giffard créé Vélo mais, crime contre l'esprit, il s'engage à fond dans le camp des partisans d'Alfred Dreyfus. Il est abandonné par ses actionnaires qui fondent l'Auto avec, aux commandes, Henri Desgrange, plume sûre nourrie aux meilleures sources de Maurice Barrès.

Lefevre, pour développer les ventes de l'Auto propose une épreuve cycliste visitant l'hexagone.

En juillet 1903, une soixantaine de téméraires s'élancent. Vingt-et-un reviennent de cette terrible balade : Paris-Lyon,

Lyon-Marseille, Marseille-Toulouse, Toulouse-Bordeaux, Bordeaux-Nantes, Nantes-Paris. Routes défoncées ou quasi inexistantes tricheries diverses, difficultés de contrôle sérieux pimentent ce qui, au fil des années, se transforme en épopée. Le 20 juillet, au lendemain de la victoire de Maurice Garin (Italien naturalisé français, 1,63 m pour 62 kilos) Desgrange trempe sa plume dans l'encrier du grandiose.

"J'ai fait bien des rêves sportifs dans ma vie, relève-t-il, je n'en avais jamais conçu qui vaillent cette réalité. Lancer des hommes à travers la France entière, rappeler par eux les joies vives que peut, que doit nous procurer la bicyclette, réveiller des centaines de kilomètres de pays endormis dans l'inaction physique, montrer aux engourdis, aux indifférents, aux timorés que le sport cycliste est toujours jeune, qu'il est toujours capable de nous étonner, susciter partout de l'émulation, de l'énergie, de la volonté, voilà ce que devait faire le Tour de France, voilà ce qu'il a fait largement. Les soleils du Midi peuvent être écrasants, les plaines de la Crau désolés, les bords de la Garonne balayés par le vent, la vie monotone de province peut reprendre, dans plus de la moitié de la France, toute la jeunesse conservera le souvenir des hommes qu'elle a vu passer comme des luttant depuis Paris dans une énergie farouche."

On croit entendre le clairon de Paul Deroulède !

Ce hors série décortique tous les aspects du Tour sans négliger le dopage.

Depuis 1903 il se développe, se modifie, bénéficie de toutes les recherches. Il transforme le coureur en laboratoire. Les soigneurs s'effacent devant les docteurs miracles dont les potions défient, naturellement, les contrôles. Richard Virenque qui, en juillet 1998, brâme : "Moi, je ne me suis jamais dopé" gagne le maillot à pois (il récompense le meilleur grimpeur) du ridicule.

Directeur général des services du Conseil général de l'Eure, maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris, Jean-Luc Bœuf avec Yves Léonard, Directeur de la jeunesse et des sports du Conseil général de l'Eure, maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris, chercheur associé au Centre d'histoire de l'Europe du XXe siècle (CHEVS-FNSP) offre La République du Tour de France.

Dans des pages nourries, savantes, jamais pédantes, le tandem se demande comment cette épreuve a réussi "à conjuguer tradition et modernité, unité et diversité dans une France plurielle".

Souvent la mort du Tour est annoncée, presque promise.

Au fil des décennies avec Henri Desgrange, Jacques Goddet, Félix Levitan, Jean-Marie Leblanc la course ne cesse de modifier ses règlements, son parcours avec des départs à l'étranger et des pays traversés, ses classements, ses équipes, le développement de la caravane publicitaire, la découverte de cols inédits, l'introduction massive de la télévision (mais les arrivées pour les JT de 20 h demeurent refusés), la limitation de circulation près du peloton.

Le Tour s'adapte à la modernité sans renier les ambitions des pères fondateurs.

LE TOUR DE FRANCE

Le Tour de France s'est terminé par la victoire de Garin, lequel n'a cessé de tenir la tête durant toute cette épreuve, la plus longue qui se soit jamais disputée.

La dernière étape n'a pas modifié le classement général établi à Nantes, après les cinq premières étapes.



M. Garin

(Phot. de la *Revue sportive*)

Les premiers du Tour de France, organisé par notre contrère l'*Auto*, restent donc :

1er, Garin ; 2e, Pothier ; 3e, Augereau ; 4e, Muller ; 5e, Jean Fischer.

Garin compte déjà quatre autres succès : Paris-Royan, Paris-Roubaix, Bordeaux-Paris et Paris-Brest et retour, soit 1.200 kilomètres. Cette dernière victoire lui rapportera, tant en primes de la Société des bicyclettes La Française, fabricant de pneumatique, et du premier prix de 3.000 francs, une douzaine de mille francs.

A deux heures quarante, Garin fait son entrée au vélodrome du Parc des Princes et parcourt le dernier kilomètre au milieu des acclamations, en 2 m. 4 s. 3/5.

Il y avait énormément de spectateurs dimanche au Parc des Princes, pour assister aux championnats de France et à l'arrivée des concurrents du Tour de France. Contenet, toujours très en forme, s'est adjugé le championnat de demi-fond. L. M.

Le Monde illustré du 25 juillet 1903. C'est seulement à la vingt-deuxième page que figure ce court compte rendu de la première édition du Tour de France. Les colonnes voisines sont occupées par les résultats complets et commentés au concours du Conservatoire national de musique et de déclamation, une recette d'escalopes de veau farcies à la maréchale et quelques publicités.

Le Maitrot

Journaliste indépendant, spécialisé dans le sport et les médias, Eric Maitrot avec Les scandales du sport contaminé signe une formidable enquête dans les coulisses du dopage.

Tous les sports et tous les sportifs (enfin presque tous) pratiquent "l'art" du dopage. Le politiquement correct impose le silence, les moitiés d'aveux, les sous-entendus, les condamnations définitives, les réhabilitations discrètes.

Les gouvernements, les fédérations, le Comité Olympique, les médias complices savent, au-delà des mots et des gesticulations, que le "sport propre" reste une phrase pour dix discours. Elle possède la même valeur que les propos de Nicolas Sarkozy sur le rétablissement de l'ordre républicain en Corse. Les mots s'envolent. Les affaires se succèdent dans une indifférence proche de la complicité.

Le chapitre sur l'affaire Festina, avec dans le rôle-titre Richard Virenque qui à l'époque gagne 700 000 francs mensuels, est exemplaire. Qui n'est pas coupable ? Pour s'imposer comme la meilleure équipe cycliste tous les moyens sont bons. La santé des coureurs ? Foutaise. Leur avenir ? Baliverne. L'important ? Etre en jaune sur les Champs Elysées.

Aujourd'hui, les uns et les autres se sont confessés, retrouvent leur crédibilité, donnent leurs opinions sur le Tour 2003.

Que de vertus !

Eric Maitrot manie le scalpel avec bonheur. Une œuvre citoyenne.

Alors

Faut-il après avoir pris ces sérums de vérité ne plus regarder la rubrique sportive, tourner le dos aux nuées de coureurs qui foncent en ignorant les beautés de nos paysages, ne plus souffrir dans la tranchée d'Arenberg (Paris-Roubaix) ?

J'aime toujours et encore le Tour même si je sais, depuis bien longtemps, que les champions et les autres se "chargent".

La superbe iconographie du hors série de l'Huma, avec les inoubliables photos de l'immense Robert Capa sur le Tour 1939, me fait rêver.

Je relis, avec le même bonheur, Aragon, Paul Vaillant Cou-

turier, Antoine Blondin, Roland Barthes, Emile Besson, Jacques Goddet, Abel Michea, Pierre chany, Jean-Emmanuel Ducoin, Albert Londres.

Antonin Magne, Henri, Francis, Charles Pelissier, André Leducq, Raymond Poulidor, Roger et Guy Lapébie, Emile idée, Fausto Coppi, Gino Bartali, Eddy Merckx, René Vietto, Octave Lapize, Georges Ppeicher, Louison Bobet, Jacques Anquetil, Raphaël Géminiani et des dizaines d'autres appartiennent à ma famille de cœur. Ils m'ont fait pleurer, hurler, admirer.

Chaque année le Tour, l'éternel retour…

Pierre Ysmal

Le Tour (1903-2003) une histoire de France, hors série l'Humanité.

La République du Tour de France par Jean-Luc Bœuf /Yves Léonard, Seuil ; Les scandales du sport contaminé par Eric Maitrot, Flammarion.

Photo prise à Valence au kilomètre 142 de la deuxième étape (il en reste 239 à courir !). Aucouturier est en tête et le restera jusqu'à l'arrivée à Marseille. C-dessous le contrôle d'arrivée lors de la première étape à Lyon. Maurice Garin a gagné cette étape en 17h45, soit une moyenne de 26,750 km à l'heure. Le chroniqueur du Monde illustré note que le vainqueur a dépassé toutes les prévisions les plus optimistes.



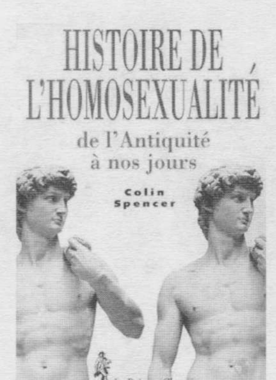
Homosexualité et histoire

De la stigmatisation à la reconnaissance : qu'il est long le chemin de la tolérance

Dans son dernier disque « *Boucan d'enfer* », Renaud chante : « *T'as quitté ta province coincée/Sous les insultes, les quolibets/Le mépris des gens du quartier/Et de tes parents effondrés/ A quinze ans quand tu as découvert/ ce penchant paraît-il pervers/Qu'tu l'as annoncé à ta mère/J'imagine bien la galère !* »» (*Petit pédé*). Le cinéma, la télévision, la littérature, même la politique (le maire de notre capitale n'est-il pas homosexuel ?) nous ont habitués, depuis quelques années, à présenter l'homosexualité sous un jour moins stigmatisant, au point qu'on en aurait presque oublié que cette orientation sexuelle fait encore largement l'objet d'un rejet social qui, pour être en net recul est loin, néanmoins, d'avoir désarmé. Cette réaction est, quand on y réfléchit, particulièrement étonnante et tout à fait révoltante. On ne peut essayer de la comprendre sans s'interroger sur l'évolution historique qui a amené, finalement assez récemment, certaines sociétés à ressentir le besoin de persécuter, punir ou massacrer des hommes et des femmes dont le seul crime est d'aimer des personnes du même sexe.

Les tout débuts de l'humanité

Si l'on recherche dans l'histoire de l'humanité les traces laissées par l'homosexualité, on constate que la désignation de ce comportement et sa distinction avec l'hétérosexualité remontent à peine à la fin du XVIIIème siècle, ces termes n'apparaissant que respectivement en 1869 et 1888. Longtemps durant, la question ne s'est tout simplement pas posée. Première explication possible : celle relevant de la biologie (1). Les fonctionnements propres à l'espèce à laquelle l'être humain appartient, sont basés sur un paradoxe : le cycle œstral des mammifères femelles est limité pour permettre à la mère de nourrir ses petits, mais le mâle, lui, produit en grand nombre et en grande quantité une semence dont il ressent le besoin de se libérer fréquemment. La disponibilité des femelles n'étant pas toujours assurée et la nécessité de dépenser son énergie superflue étant irrépressible, on assiste à des comportements masturbatoires ou exhibitionnistes, mais aussi des pratiques courantes dirigées vers d'autres mâles. Cela a été fréquemment constaté chez nombre d'espèces, l'être humain n'échappant pas à cette règle. Si l'on quitte le terrain de la nature pour celui de la culture, on s'aperçoit très vite que l'attirance pour un être du même sexe constitue non seulement une constante universelle, mais a été pendant longtemps, parfaitement intégrée. La préhistoire fourmille de traditions, dont certaines se sont perpétués jusqu'à nos jours, sur certains continents (avant que la colonisation n'y mette un terme). Ainsi, en va-t-il de cette coutume que l'on identifie à une forme d'insémination homosexuelle. Plus d'une dizaine d'années étant nécessaire pour que le jeune mâle devienne fertile, la nécessaire maturation du petit d'homme s'imposa comme une nécessité vitale : la survie de la communauté dépendait de la capacité de procréation de la jeune génération. Les rites qui s'imposèrent alors visaient à ensemencer les adolescents pour leur permettre de commencer à produire le sperme nécessaire à la reproduction. Et c'est de cette croyance que sont nées ces pratiques que l'on retrouve dans quasiment toutes les civilisations et qui consistaient à ce que les adultes pénètrent les jeunes garçons (sous une forme anale ou orale) afin de délivrer la substance destinée à enclencher, chez lui, le processus de fabrication de sa précieuse semence. Il ne s'agissait pas là, toutefois, de relations homoérotiques proprement dites, mais plutôt de cérémonies officielles complètement ritualisées qui ne présumaient en rien de la sexualité ultérieure des personnes concernées.



Pendant des milliers d'années, les peuples préhistoriques et le monde civilisé, non seulement, n'ont pas réprimé l'homosexualité, mais l'ont parfois même célébrée !

L'antiquité

Mais, c'est sans doute l'héritage de cette longue tradition qui se retrouvera dans la civilisation grecque sous la forme de la relation pédagogique très particulière établie entre l'éronème (un adulte d'une quarantaine d'années) et l'éraste (un adolescent pubère). Il s'agissait alors d'un rapport entre un élève et son maître, entre un disciple et son modèle, entre un apprenti et son aîné. Mais si ce lien relevait bien d'une prise en charge éducative relative à la transmission de savoir et à l'apprentissage des relations sociales, il y avait aussi initiation aux rapports sexuels. Cette coutume était extrêmement codifiée, débutant après l'âge de 12 ans et cessant dès que les premiers poils de barbe apparaissaient chez le jeune. Une famille qui ne trouvait pas d'amant pour son fils était couverte de honte, son enfant étant alors supposé porter quelques tares pour n'avoir point trouvé de protecteur. Ce qui sera, tout au long de l'antiquité gréco-romaine, source de stigmatisation, c'est la position passive de celui qui se fait pénétrer et surtout l'attitude de l'homme libre se faisant sodomiser par un esclave. C'est donc bien la place sociale qui pose alors problème dans les relations sexuelles et non pas la nature du rapport. La civilisation indienne de son côté, réservera une place particulière au culte du plaisir sous toutes ses formes. Le Kama sutra en est une manifestation largement répandue. Mais, ce qui l'est moins, c'est la conviction selon laquelle la stimulation rectale mettait en mouvement les facultés artistiques, poétiques et mystiques. On retrouve la même tolérance, ou plus exactement la même ignorance quant à une distinction entre homosexualité et hétérosexualité, en Chine, civilisation qui fera de l'amour entre hommes une question d'esthétisme et de littérature sans jamais y voir un problème moral social ou religieux. Il en va de même au Japon, nation marquée, elle aussi, par une longue tradition culturelle de passions homosexuelles et, comme en Grèce, pédérastiques (notamment entre les samouraïs et leurs jeunes élèves).

Sur tous les continents

L'universalité de l'homosexualité est une constante de l'histoire humaine. Les Aztèques considéraient la sodomie comme une pratique tout à fait légitime : ils la feront pratiquer par leurs prêtres comme rituel liturgique et consacreront même un dieu (Xochipili) à la prostitution masculine et aux relations entre hommes. L'Amérique du nord n'est pas exempte de ces situations qui semblent, à certains, aujourd'hui, si inconvenantes. Ainsi, dans près de 150 tribus d'amérindiens, les individus attirés par des êtres du même sexe se trouvaient affublés d'un troisième genre. Ils étaient désignés comme « deux esprits », « homme-femme », ou encore « femme-homme ». Un sujet de sexe féminin, mais de genre « femme-homme» pouvait très bien se marier avec une autre femme. Si l'on peut considérer -en reprenant des concepts complètement anachro-niques dans ce

contexte - qu'il y avait homosexualité de sexe, du point de vue de la société d'appartenance, il s'agissait d'hétérosexualité le genre (puisque les deux individus ne partageaient pas le même sexe tel que défini par la société). Un couple de même sexe biologique étant par définition stérile, un amant officiel pouvait alors procurer sa semence et permettre la naissance d'un enfant sans pour autant prétendre à aucun droit sur celui-ci. De même, en Afrique, dans la population Azandé, il était parfaitement admis que les guerriers prennent pour femme un jeune garçon jusqu'à ce qu'intervienne son mariage avec une femme, la plupart de celles disponibles étant monopolisées par quelques hommes âgées et puissants (polyginie). Et, c'est bien là sans doute, l'une des raisons permettant de comprendre l'intégration par la plupart des sociétés humaines des relations sexuelles entre hommes. Dès lors que les femmes sont deviennent un bien rare, les relations affectives cherchent à s'épanouir sous d'autres formes. Ainsi, bien plus tard, quand, en pleine expansion éco-nomique, l'Angleterre va devenir la nation la plus férocement anti-homosexuelle (entre 1800 et 1834, il y aura 24 pendaisons pour acte de sodomie), elle n'hésitera pas dans le même temps à multiplier par trois le nombre de ses pensionnats ... qui feront coucher jusqu'en 1850, les adolescents à deux dans le même lit...



Une répression implacable

Pendant des milliers d'années, les peuples préhistoriques et le monde civilisé, non seulement, n'ont pas réprimé l'homosexualité, mais l'ont parfois même célébrée ! Il ne suffit pas d'évoquer ce qui représente l'immense majorité de l'histoire de notre espèce pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui et qui constitue un virage à 180°. L'explication de ce changement de point de vue commence dans une petite bande de territoire d'Asie mineure, au bord de la Méditerranée, là où vont naître, il y a deux à trois mille ans les deux premières religions monothéistes : juive et chrétienne. Les Hébreux, peuple jaloux de son identité, intégrèrent à leur mode de vie un certain nombre de coutumes héritées d'autres cultures. Mais ils adoptèrent aussi des tabous propres à les distinguer des autres peuples qui les menaçaient d'invasion ou d'extinction. Ces interdictions touchaient au corps humain : ne pas tenir sa verge en urinant (!), purifier tout vêtement en contact avec les pollutions nocturnes (sperme) ou féminines (règles). Ils seront les premiers à condamner la sodomie présentée comme une coutume attachée à leurs pires ennemis. Le christianisme, quand il devient religion d'Etat de l'empire romain, va servir de ciment unificateur à un immense territoire qui commence déjà à s'étioler. Le dogme religieux sert alors de carcan idéologique. Et l'attaque contre les pratiques sexuelles entre hommes deviennent alors l'un de moyens d'imposer une nouvelle morale et une nouvelle autorité. L'Eglise considère la sodomie comme le pire des crimes, devançant en abomination l'inceste. En 342 un décret impérial prévoit le bûcher pour tout sodomite passif. L'empereur Justinien réaffirmera cette terrible sanction en 533. La répression étatique contre l'homosexualité était née, sans jamais réussir toutefois à l'éradiquer. La relation entre personnes du même sexe est pendant longtemps amalgamée à toute une série d'autres comportements. Pendant tout le moyen âge, le terme de sodomie recouvrera très largement les pratiques sexuelles qui sortent du seul objectif de la procréation et de la pénétration vaginale : masturbation, fellation, zoophilie, coït anal, coït interrompu ... mais aussi rapports sexuels avec un juif ou un musulman

Cette vision d'une orientation sexuelle pathologique est restée une idée dominante jusqu'à il y a finalement peu de temps.

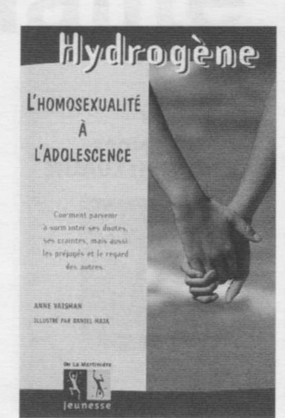
Parole à la science

C'est la réforme protestante qui aggrave la situation faite aux « sodomites ». Son puritanisme impose une morale sexuelle encore plus répressive : on conseillait alors à celui qui sentait l'imminence de l'orgasme de se tenir calmement couché et de prier Dieu de lui épargner tout plaisir ! Une féroce répression s'instaure. Il faut attendre 1833 pour que la Russie, l'Autriche, la Prusse et la Toscane abolissent la peine de mort pour les homosexuels, l'Angleterre l'abandonnant tacitement à partir de 1836, mais ne la supprimant officiellement qu'en 1861. Si l'arsenal législatif répressif reste longtemps en vigueur (la pénalisation de l'homosexualité perdurera dans tous les pays sauf en France, pays qui abandonnera les poursuites dès la fin du XVIII[ème] siècle), il est très vite relayé par la médecine qui n'aura de cesse que de tenter d'éradiquer ce vice, ayant recours pour cela à toutes les barbaries : castration, chocs convulsifs par électrochocs ou par substance chimique, lobotomie (ablation d'une partie du cerveau) etc ... sans oublier les thérapies aversives (associer des images de personnes du même sexe à des traitements chimiques ou électriques désagréables). Cette vision d'une orientation sexuelle pathologique est restée une idée dominante jusqu'à il y a finalement peu de temps. Ce n'est qu'en 1973, que l'Association des Psychiatres des Etats Unis supprimera l'homosexualité de la liste des pathologies mentales, suivie deux ans plus tard par l'association des psychologues. Ce n'est qu'en 1993, que L'Organisation Mondiale de la Santé fera de même. Prise de conscience bien tardive qui n'a fait que refléter les préjugés d'une société qui a longtemps vu « l'inverti » comme un malade, un éternel frustré et un solitaire impénitent vivant dans une promiscuité prédatrice qui, tel un vampire, cherche toujours de nouvelles victimes pour assouvir ses désirs incontrôlables. Figure risible pour certains, menaçante pour d'autres, l'homosexuel est bien loin aujourd'hui d'être accepté universellement : l'homophobie d'origine judéo-chrétienne s'est progressivement infiltrée dans de nombreuses cultures, dont nombre d'entre elles étaient auparavant bien plus favorables. Ainsi, on compte encore à travers le monde 74 pays qui continuent à pourchasser l'homosexualité (pays de religion islamique, anciennement communistes ou issus de la colonisation britannique), pendant que 98 autres l'ont fait sortir de l'illégalité sans pour autant lui garantir aucune protection particulière. Seules 6 nations ont élaboré une législation protégeant cette minorité contre toute discrimination. Tout récemment, le parlement français a refusé de voter un amendement qui aurait complété la loi Gayssot adoptée en 1990 qui tend à réprimer tout acte raciste, antisémite ou xénophobe. Il s'agissait de rajouter au nombre des délits, l'homophobie. Nouveau rendez-vous manqué qui aurait permis pourtant, de porter notre pays dans le peloton de tête de la lutte pour la tolérance et le respect de la différence.

L'homophobie

Car la source du mal-être des homosexuels n'est pas à rechercher tant du côté de l'individu qui vit cette orientation sexuelle que du côté de l'homophobie qui le confronte aux pires épreuves. La haine développée contre l'homosexualité reste impressionnante et n'a de comparable que l'antisémitisme ou le racisme. Les raisons de ce déchaînement sont multiples. On a évoqué le besoin de légitimation de l'hétérosexualité. Mais avec 2,8% d'hommes et 1,4% de femmes se reconnaissant comme homosexuel, on ne peut vraiment craindre une menace sérieuse contre les relations entre personnes de sexe différent ! On a aussi parlé d'une peur de la confusion entre les genres masculin et féminin. Mais ce qui semble le plus probable, c'est la peur latente de la bisexualité qui anime chacun d'entre nous. Le célèbre rapport Kinsey, rédigé à partir d'une vaste enquête menée dans les année 1940/1950, définissait sept catégories de pratique sexuelle. A une extrémité, une petite minorité exclusivement hétérosexuelle, à l'autre une petite minorité exclusivement homosexuelle, les cinq catégories intermédiaires représentant l'immense majo-

rité de la population adulte ! Sigmund Freud avait donc peut-être raison d'affirmer en 1920 que « *notre libido oscille normalement pendant toute la vie entre l'objet masculin et féminin* ». Il y aurait ainsi en permanence, au fond de chacun(e) d'entre nous cette part de féminité (sensibilité, affectivité, tendresse...) et de masculinité (esprit de compétition, agressivité) que nous combinons en proportion diverse pour apparaître avec une personnalité à chaque fois unique. Finalement, les plus homophobes seraient, paradoxalement, celles et ceux, qui sentent en eux une homosexualité latente qu'ils combattent avec rage chez les autres, pour mieux la nier chez eux. C'est tellement plus sécurisant de « casser du pédé », histoire sans doute de se rassurer en se prouvant ainsi qu'aux autres qu'on est sûr ainsi de ne pas l'être soi-même...



Assumer son orientation homosexuelle

Cette intériorisation des normes homophobes, comme moyen de défense face à ses propres puslions, peut parfaitement se comprendre. Des lycéens américains, interrogés en 1993, affirmaient à 97 %, entendre régulièrement des propos hostiles à l'homosexualité. L'homophobie provoque des dégâts considérables, surtout quand elle s'attaque aux adolescents (3). Etre ado n'est déjà pas facile, mais être ado homo l'est encore moins. En fait, ce qui pose problème et fragilise, ce n'est pas tant l'homosexualité, que les craintes qui l'accompagnent. C'est au moment de la puberté que les questions se posent (comme sur beaucoup de sujets à un âge où on cherche sa personnalité). Il est fréquent qu'à cet âge, le (la) jeune s'essaye tous les possibles, d'où la multiplication des liaisons et le changement rapide de partenaires. Les pratiques homoérotiques sont alors d'autant plus fréquentes que l'ouverture à l'autre sexe est précédé d'une découverte de son propre corps que l'on peut d'autant mieux faire sur celui de l'ami(e) du même sexe. C'est à partir de cette exploration tout azimut, que sortira un choix de vie. Les expérimentations pouvant être multiples à l'adolescence, on ne peut se baser sur une seule (ou plusieurs) expériences pour déterminer vers quel sexualité on est le plus attiré. Le Docteur Spitz, pédiatre médiatiquement connu pour s'exprimer régulièrement sur les ondes, propose aux jeunes qui l'écoutent un moyen de vérifier leur orientation : quand ils se promènent dans la rue, leur regard est-il plutôt attiré par les filles ou par les garçons ? Si le jeune s'aperçoit que c'est plutôt vers une personne du même sexe que vont ses préférences, se posera alors la question de les rendre publiques. Mais, mieux vaut s'abstenir d'en parler à sa famille, si on ne la pense pas capable de l'entendre : il convient alors peut-être de remettre à plus tard cette révélation. Que le jeune homosexuel soit précoce (attitudes ou goûts féminins apparaissant très tôt) ou tardif (construction alors d'un itinéraire hétérosexuel, puis révélation, à la surprise générale), cette annonce n'est, en effet, pas toujours facile à faire (même si dans la première situation, ce n'est pas forcément une surprise). Et les craintes du jeune sont parfois fondées : il peut arriver que cette information déclenche une grave crise pouvant entraîner une exclusion du domicile familial. Encore que toutes les surprises sont possibles : on a vu des parents en apparence libéraux très mal le prendre et d'autres, que l'on pensait coincés accepter leur enfant tel qu'il est, par amour.

Le chemin qui nous mènera à la pleine reconnaissance des différences de genre est encore long et semé d'embûches.

S'épanouir dans sa sexualité

Reste ensuite à s'accepter. Mais pour être un homo bien dans sa peau, encore faut-il avoir des raisons d'être fier. Ce n'est malheureusement pas si souvent le cas, la société donnant pour normal l'hétérosexualité et rejetant l'homosexualité dans la marginalité. Il faut alors accepter qu'on ne pourra sans doute pas vivre la même vie qu'un hétérosexuel (fonder une famille, se marier, etc ...), relativiser et dédramatiser sa différence et affirmer positivement son orientation. Convenons qu'un tel processus représente un cheminement parfois difficile. C'est peut-être à l'école où le danger est le plus grand. Le risque encouru n'est pas seulement théorique : il peut s'y faire harceler ou violenter sans bénéficier pour autant de la protection des adultes. Pire, il peut même se voir porter la responsabilité de la situation quand on lui demande de ne pas répondre aux provocations ou de se faire discret : la victime devient presqu'alors la cause du problème. Une étude sociologique québécoise (4), réalisée à partir d'entretiens avec 32 jeunes hommes (dont 25 ont fait une tentative de suicide) dresse un état des lieux des plus inquiétants : tous les jeunes qui découvrent leur homosexualité ne font pas une tentative de suicide, y explique-t-on, mais cette circonstance multiplie par 16 le risque de passage à l'acte. Ainsi, chaque année, des dizaines de jeunes continuent de mourir parce qu'il se croient seuls au monde ou monstrueux et sont victimes de l'intolérance, de l'incompréhension et pour tout dire la bêtise de leurs contemporains. Comme toute minorité opprimée, la communauté gay et lesbienne a créé ses propres réseaux, ses groupes d'entraide et de convivialité, ses lieux de rencontre permettant à chacun(e) de sortir de sa solitude et de vivre sa sexualité dans une atmosphère de bienveillance et de cordialité.

L'itinéraire que nous venons de parcourir nous a d'abord fait remonter jusqu'à une période de notre histoire marquée par une pédérastie généralisée qui pour cohérente qu'elle fut à son époque ne l'est absolument plus aujourd'hui. Imaginez que la fine fleur de la philosophie, de la science et de la littérature grecque encensée et portée aux nues par nos universités, se retrouveraient de nos jours derrière les barreaux pour de longues années avec comme motif « agression sexuelle sur mineurs de 15 ans » ! Mais, toute sexualité est le produit de conditions historiques spécifiques. Ce qui représentait alors un modèle éducatif efficace aurait aujourd'hui des conséquences bien plus dommageables. Nous avons ensuite mesuré les dégâts considérables provoqués par une homophobie destructrice et criminelle. Le procès Matlovich aux USA n'a pas permis d'annuler la chasse aux homosexuels à laquelle continue à se livrer l'armée américaine dans ses rangs. Ce vétéran de la guerre du Vietnam, chassé pour s'être affiché comme gay, fera inscrire sur sa tombe quelques années après, l'épitaphe suivante : « *quand j'étais soldat, on m'a donné une médaille pour avoir tué deux hommes, on m'a renvoyé pour en avoir aimé un* ». Le chemin qui nous mènera à la pleine reconnaissance des différences de genre est encore long et semé d'embûches. Si l'égalité entre les hommes et les femmes reste un combat d'actualité qui est loin d'être gagné, il est néanmoins largement légitimé. L'existence de l'homosexualité masculine et féminine comme orientation aussi banale et naturelle que la relation hétérosexuelle n'est pas encore acquise. Puisse cet article avoir contribué modestement à en convaincre le lecteur.

Jacques Trémintin

1- « Histoire de l'homosexualité- De l'Antiquité à nos jours. » Colin Spencer, 1998, Le Pré aux Clers.
2- « Comprendre l'homosexualité- Des clés, des conseils, pour les homosexuels, leurs familles, leurs thérapeutes » Marina Castaneda, 1999, Robert Laffont.
3- « L'homosexualité à l'adolescence » Anna Vaisman, collection Hydrogène, De La Martinière Jeunesse, 2002.
4- « Mort ou vif- La face cachée du suicide chez les garçons » Michel Dorais, VLB éditeur, *2001*.



CHRONIQUE DE LA DÉSINFORMATION

Jean-Jacques Ledos

BRUIT DE FOND

Selon la Théorie de l'information, la qualité du message s'exprime par le rapport signal/bruit de fond. Le signal, c'est ce que l'émetteur veut transmettre, le bruit de fond, c'est l'ensemble des perturbations qui le déforment au cours de la transmission. On parle, alors d'entropie.

Les communicants de la soi-disant "ère de l'information" sont experts dans l'art de noyer dans des anecdotes la relation de l'événement dont les reporteurs sont de plus en plus écartés.

L'accès contrôlé à l'événement pour les journalistes ; sa relation imposée par des conférences de presse univoques assèchent le contenu de l'information grand public. Les bulletins dits d'information tentent alors de "meubler" les temps d'antenne ou les colonnes des journaux par le recours à des experts éloignés de l'événement et soumis, comme, les autres aux dépêches d'agence.

La désinformation serait près de triompher si le bon sens n'avait des sursauts de lucidité, aussi sûrement tardifs qu'intuitifs. Par ailleurs, la circulation capillaire par l'Internet renouvelle la pratique du "samizdat" qui permettait jadis, dans les pays communistes, de faire circuler une information échappant à la censure.

BARBARES À BAGDAD

Il est fréquent que les œuvres de culture ou de patrimoine soient détruites par les barbares. Dans les premières années de l'Hégire, certains conquérants arabes ont détruit la Bibliothèque d'Alexandrie, fondée à la fin du IVe siècle avant notre ère par Ptolémée 1er afin de rassembler "la totalité des livres du monde" *. Plus tard, ce sont des savants arabes qui réhabiliteront le patrimoine de l'antiquité grecque en traduisant les textes retrouvés.

Les nazis ont détruit les œuvres de création d'un art prétendument dégénéré mais pendant la deuxième guerre mondiale, ils ont volé, pour les conserver, les collections des musées des pays conquis. A l'heure de la débâcle en France, en 1944, il se trouva aussi un général allemand assez intelligent pour préserver Paris de dommages irréparables.

Plus récemment, des pillards, moins soucieux d'idéologie que de rapines, ont détruit irrémédiablement le musée et la bibliothèque de Bagdad sous le regard indifférent des défenseurs de la liberté "libérale" qui avaient toutefois pris soin de protéger les installations et les institutions du pétrole. Entre culture et business, ils ont choisi.

Crime contre l'intelligence plutôt que "crime contre l'humanité" ? Un délit que ne jugera jamais aucun tribunal . La "morale" qui justifie cyniquement le commerce absout les coupables et leurs complices.

** "Le bâton d'Euclide" par Jean-Pierre Luminet (note de lecture in "Gavroche n° 125)*

TÉLÉ-RÉALITÉ ou TÉLÉ-MIROIR ?

"Libération" (28 avril dernier) citait quelques réponses aux questions posées, la veille, aux candidats et candidates dans une émission de télé-réalité dont on a oublié le nom.

La débilité des propos rapportés dépasse largement la banalité des questions.

Le faible niveau intellectuel semble être le critère de choix des candidats. Leur exhibition semble motivée par une sorte de sadisme à moins que la révélation de ces échantillons représentatifs de l'auditoire visé ne constitue une opération-miroir d'autoflagellation.

La vérité "libérale" est peut-être ailleurs. Qu'importe le contenu, pourvu que le taux d'écoute soit élevé.

MÉSINFORMATION

Il faudra le faire admettre, un jour : communiquer, pour les pouvoirs, politique ou financier, c'est désinformer.

Dans les cabinets ministériels, on passe beaucoup de temps à peser les mots, à calibrer les phrases qui doivent souligner le message utile à ceux qui le délivrent en acceptant le risque de masquer l'information sur des faits réels.

Toute information transmise devrait faire l'objet d'une vérification accessible;

Un projet d'avenir ou une utopie ?

LE VRAI POUVOIR

Un porte-parole gouvernemental est censé exprimer le point de vue du gouvernement. Derrière le discours officiel, des filigranes, plutôt que des sous-entendus, révèlent les pouvoirs occultes qui orientent les décideurs. Plus ou moins bien, d'ailleurs.

Lorsqu'on entend le patron des patrons donner son avis sur les décisions de ses amis, il nous revient en esprit cette réflexion du général de Gaulle : «la politique de la France ne se fait pas à la corbeille * ». Il semble, aujourd'hui, que cette politique soit dictée depuis le siège parisien du MEDEF.

* La "corbeille" était, à cette époque, à la Bourse des valeurs de Paris, le tas de sable fin autour duquel se réunissaient les principaux décideurs de la sphère financière.

GLISSEMENT SÉMANTIQUE

Pour travestir une vérité embarrassante, la manipulation utilise fréquemment la ressource des figures de rhétorique dont l'effet est de modifier le sens habituel des mots.

Ainsi, "libéralisme" qui désigne pour le sens commun l'exercice de la liberté pour un groupe d'individus dans les cadres politique, social, religieux ou économique, est-il employé aujourd'hui en lieu et place de "capitalisme" qui revendique la liberté totale de décider et d'entreprendre, en faveur du plus fort.

De la même manière, "décentralisation" désigne, dans le discours de communiquants la délégation de pouvoirs à des collectivités territoriales. C'est la voie qui conduit à la "déréglementation". En les soutrayant à l'autorité de l'État, elle conduit en douceur les services publics vers la privatisation.

C'était, aux grandes heures de la Révolution française, le point de rupture entre les Jacobins, défenseurs de l'unité nationale et les Girondins, fédéralistes partisans d'un pouvoir à partager entre quelques uns mais aussi un facteur de morcellement qui permet d'opposer des groupes sociaux qui perdent progressivement le sens de leur intérêt commun.

L'ART DE LA DÉSINFORMATION

La désinformation ment moins qu'elle n'omet. Mettre en évidence un événement en fait oublier d'autres et l'autocensure est une obligation pour de nombreux journalistes.

Dans "Le Monde diplomatique" de juin dernier, François Brune* rappelait une figure de rhétorique imaginée par Roland Barthes, la "vaccine" «qui consiste à confesser quelques fautes occasionnelles pour mieux faire accepter un mal principal.»

Les médias ont accordé, récemment et à juste titre beaucoup d'importance au débat sur la décentralisation ou sur la réforme des retraites. Le pouvoir a fait semblant de reculer. Par ailleurs, quelques articles discrets ont porté à la connaissance des lecteurs attentifs d'autres manœuvres néolibérales lourdes de conséquences et qui ne sont pas offertes au débat national.

On pouvait lire dans "Sud-Ouest" daté du 6 juin : "La tension remonte sur la privatisation" (à EDF). Information confirmée dans "Le Monde" daté du même jour. On aussi apprenait que la décentralisation des transports en Île-de-France était à l'étude ou encore que "Les assureurs proposent une privatisation partielle de la Sécu". Le même quotidien révélait, la veille, «un projet qui autonomise les musées et recadre les missions de la DMF (Direction des Musées de France) et de la RMN (Réunion des Musées Nationaux)».

On apprend encore, par un entrefilet en pages intérieures du "Monde" (30 mai), la transformation en société anonyme d'un service d'État, la DCN - Direction des constructions navales - maître d'œuvre des chantiers de la Marine nationale, C'est la première étape d'une privatisation qui en d'autres circonstances aurait mobilisé les syndicats

On trouve dans chacune de ces informations le souci d'éclater des structures cohérentes mais jugées trop lourdes pour en recycler - c'est-à-dire ouvrir le capital et à terme privatiser - les parties.

Comme les promesses électorales, les démentis ne concernent que les naïfs qui ont la faiblesse d'y accorder crédit.

* "Longue vie au dysfonctionnement !"

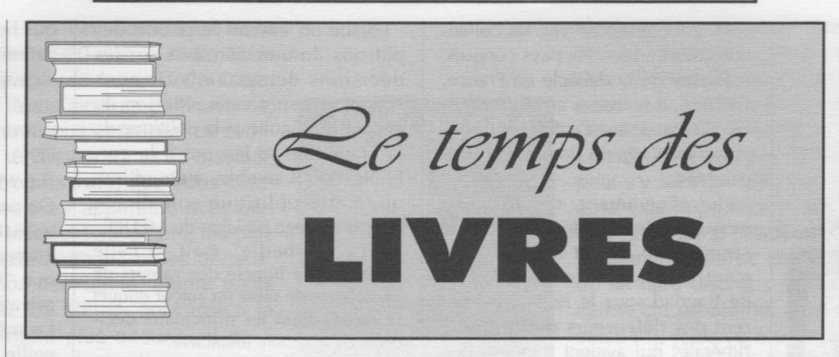
HORS DES SENTIERS REBATTUS

Tout citoyen qui veut échapper à la pensée unique doit se donner la peine de traquer l'information non-conventionnelle. A condition, bien sûr, de la vérifier, pour autant qu'il lui est possible. Le temps passé à ce souci exclut le plus grand nombre.

Dans "Le Monde diplomatique" de juin dernier, un professeur d'économie politique de l'Université de Cambridge (Grande-Bretagne), Ha-Joon-Chang, dénonçait, exemples à l'appui sur deux siècles, l'idée reçue selon laquelle le libre-échange serait plus générateur de progrès économique pour tous que le protectionnisme.

La démonstration était déjà suggérée par Paul Balroch dans un ouvrage publié en 1995, "Mythes et paradoxes de l'histoire économique" (La Découverte).

L'allusion au pouvoir normatif des médias est claire lorsque l'auteur de l'article observe que «le dogme néolibéral sur les vertus du libre-échange continue à s'imposer grâce à un appareil économico-politico-idéologique qui, par son ampleur et son pouvoir, n'a d'équivalent que celui de la papauté au Moyen Age.»



UN DIMANCHE À AUSCHWITZ

Une adorable petite fille blonde vient de traverser une voie de chemin de fer, elle marche d'un pas décidé, un objet à la main ; cette photo de Laurent Wajnberg est la couverture de *Dimanche à Auschwitz* . Yaël Holveck pour les textes et Laurent W. pour les photographies proposent un ouvrage discret et terrible sur cette visite de cent cinquante personnes qui le dimanche 18 mars 2001, avec l'amicale des anciens déportés d'Auschwitz, viennent voir (ou revoir) Auschwitz et Birkenau.



Vingt ont accepté l'interview entre septembre et décembre 2001.

Le témoignage de Maurice Cling, revenu d'Auschwitz à l'âge de quinze ans, universitaire retraité, fait entendre une voix différente, à contre-courant d'une certaine opinion : « Auschwitz appartient à l'humanité, et pas à Israël ; ils n'ont pas de droit sur Auschwitz. Ils s'approprient Auschwitz avec Yad Vashem par exemple... Ils le réduisent considérablement et lui enlèvent sa signification mondiale et historique pour en faire une affaire presque religieuse, de tradition nationale, nationaliste... Je ne suis jamais allé en Israël, je n'ai pas envie d'y aller, j'irai quand il n'y aura plus de gens opprimés, de casques, de bombes, d'attentats. » La voix de la raison, parfois, se fait entendre.

Comment ne pas s'indigner, aussi, contre ceux qui exhibent le drapeau de l'Etat d'Israël ? Oublient-ils, ces sectaires, que des Tziganes passèrent par les chambres à gaz d'Auschwitz ?

On retient le propos de Daniel Herrero « Je suis allé voir l'humain ». Dans sa quête humaniste le grand champion de rugby ne peut ignorer ces lieux où les nazis et leurs complices exercèrent leurs folies.

Ce livre invite à la réflexion. Utile pour temps d'oublis.

Pierre Ysmal

Un dimanche à Auschwitz par Yaël Holveck et Laurent Wajnberg, l'Aube.

JEANNE ET LES SIENS

Les origines, la recherche des origines, ont entraîné des centaines de milliers de livres. *Jeanne et les siens*, récit, de Michel Winock mérite une place particulière car il permet de mieux comprendre les engagements d'un historien dont l'œuvre abondante permet de saisir plusieurs des grandes batailles des IIIe, IVe, Ve République.



Le siècle des intellectuels (prix Médicis essai 1997) et *Les Voix de la liberté* sont deux ouvrages importants car, dans un style évitant le jargon et le bavard, l'auteur offre des références.

Co-fondateur de la revue mensuelle *l'Histoire*, Michel Winock, ancien critique aux *Lettres Françaises*, aborde dans *Jeanne et les siens* son passé.

A huit ans, il perd son père victime de la tuberculose. En juin 1945, les antibiotiques ne sont pas encore prescrits dans la banlieue ouvrière parisienne. En octobre 1944 la terrible maladie a déjà tué son frère aîné, Marcel, vingt-deux ans...

Ce temps de formation et d'apprentissage est évoqué avec pudeur, sans mièvrerie. Nous sommes dans une famille catholique avec un père qui « veut une France forte pour faire front à Hitler mais il déteste la République des francs-maçons ». Il montre, ainsi, une méconnaissance absolue de cette Franc-Maçonnerie à qui l'on donne un pouvoir exorbitant. Elle existe, mais elle ne domine ni le Parlement ni la presse.

Les pages sur l'exode rappellent que le "grand" livre sur ce drame attend toujours son auteur. L'exode n'est pas un feuilleton...

Jeanne et les siens, essai de préhistoire personnelle : une réussite P.Y.

Seuil, 270 p. - 18,50 €

LE VILAIN MÉTIER D'ANNAMITE

Revers de l'impérialisme américain, la guerre du Vietnam n'était que l'épilogue d'une lutte entamée au siècle précédent contre la France.

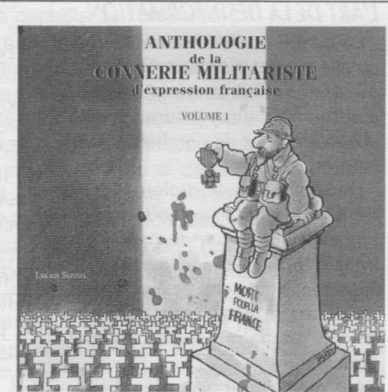
Une Histoire de conspirateurs annamites à Paris retrace un des premiers épisodes de la révolution indochinoise des années trente. Né en 1878 dans une famille de lettrés tonkinois, citoyen français, avocat à la cour d'appel de Paris, l'auteur démontre le mécanisme qui, à l'instigation de l'administration coloniale, amena son incarcération pour un complot imaginaire.



En 1908, année où des manifestations indigènes sont réprimées dans le sang, Phan Van Truong arrive à Paris pour y suivre des études. Parmi la communauté très surveillée des exilés, il se lie avec Phan Chaû Trinh ; connu pour un mémoire dénonçant les abus des mandarins locaux et d'inlassables campagnes en faveur du droit à l'instruction pour ses compatriotes. Sans illusion quant aux conséquences, il participe à la création d'une association culturelle annamite, « La Fraternité ». Malgré la légalité de ses activités, sa prudence, Truong heurte les intérêts d'un inspecteur des colonies à la retraite. Poursuivi par ce dernier d'une haine inassouvissable, il se voit privé de son poste de répétiteur à l'Ecole des Langues orientales, ses frères condamnés au bannissement et au bagne, incarcéré près d'un an. Malgré un non-lieu prononcé en 1915, brimades et intimidations ne cesseront pas.

Dans son récit, la victime de ces persécutions retourne avec humour les grands principes républicains, notamment le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, contre ses « civilisateurs ». Le passage ironisant sur les clichés raciaux à propos des Asiatiques reste d'anthologie : « On dit que l'Annamite est renfermé et que son âme est impénétrable. Mais est-ce que la France, qui est le pays de la liberté des opinions, n'a jamais laissé les Annamites exposer librement leurs idées et leurs sentiments ? L'Annamite est fourbe et menteur, dit-on encore. Mais quand l'Annamite s'avise de dire la vérité, si elle est désagréable, on le bâillonne, on le persécute, on le brise en mille morceaux. L'Annamite, dit-on aussi, est obséquieux, rampant et vil. C'est possible. Mais quand il se permet d'être fier et de vouloir conserver sa dignité humaine, on crie à l'orgueil, à l'insolence, à la révolte, et on le persécute. Il faut dire, pour conclure, que le métier d'Annamite est bien un vilain métier. »

« Le compte rendu critique de cette tragi-comédie politique » par sa sobriété même, dessine en creux la réalité intangible du colonialisme. Plus ou moins éclairé, il ne comporte que deux alternatives : l'extermination des autochtones comme en Amérique ou en Océanie ou



Lucien Seroux, une signature que les lecteurs de *Gavroche* connaissent bien, entend nous préserver de la connerie militaire d'expression française. Pour cela, il vient de publier un premier volume « de bêtises, de monstruosités et de naïvetés énoncées et publiées en temps de guerre et de non-guerre » sous le titre *Anthologie de la connerie militariste*. Bien sûr, l'ami Lucien aurait pu publier une bibliothèque entière sur le sujet. De guerre lasse... les volumes nous seraient tombés des mains. Voilà bien qui ne risque pas de se produire avec ce premier volume qui sera suivi de deux autres. Lucien a choisi plutôt des textes courts et a regroupé par thèmes toutes ces citations avec les illustrations qui vont avec. Les deux premiers chapitres montrent combien livres scolaires, chansons et poèmes, contribuaient à cette formation du futur soldat. Une culture du dévouement et du sacrifice pour que la marche au pas paraisse naturelle au moment de partir au casse-pipe programmé. Et c'est l'objet du troisième chapitre. Une fois bien conditionné, ne restait plus qu'à chanter avec Déroulède : *en avant ! tant pis pour qui tombe...*

Bon nombre de connaissances attendues dans ce florilège guerrier, presque toutes nos gloires nationales. Quelques noms surprenants montrent que personne n'est à l'abri de pencher du mauvais côté à un moment ou à un autre et surtout quantité d'illustres inconnus qui, ayant bien mérité de la patrie, se voient enfin reconnus pour ce qu'ils furent en trouvant place dans ce monument de la connerie. A propos de monument, une annexe leur est réservée avec, photos à l'appui, différents types de monuments. Les civiques, les patriotiques, les patriotiques funéraires, les nationalistes, les nationalistes exaltés... et les rares monuments pacifistes comme celui de Gentioux dans la Creuse, illustration sur laquelle s'ouvre le livre. Image saisissante de cet enfant qui tend le poing et regarde l'inscription : Maudite soit la guerre. C'est ce que chaque citation du livre nous incite à dire, redire et décliner sous toutes les formes. CV

Edité par AAEL (Association pour l'Art et l'Expression Libre), 8 rue de Bagnolet, 31100 Toulouse - 10 €

Histoire et histoires en BD



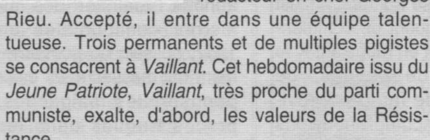
Souvenirs

Quelle aventure ! Sans s'abandonner à la nostalgie (elle n'est plus ce qu'elle était...). Comment ne pas lire avec une certaine émotion *Pif gadget la véritable histoire* de Richard Médioni ?

En janvier 1968, Richard Médioni répond à une petite annonce : « Recherchons jeunes gens libérés du service milit. Ayant le goût du dessin ou de l'écriture, aimant la bande dessinée pour travail stable. Se présenter Ed. Vaillant, 126, rue Lafayette, Paris 10, à partir de 10 h, le vendredi 5 janvier 1968 ».



Titulaire d'un CAP de coiffeur pour dames mais souffrant d'un manque de vocation pour ce métier parfois superbement payé, Richard se présente devant le rédacteur en chef Georges Rieu. Accepté, il entre dans une équipe talentueuse. Trois permanents et de multiples pigistes se consacrent à *Vaillant*. Cet hebdomadaire issu du *Jeune Patriote*, *Vaillant*, très proche du parti communiste, exalte, d'abord, les valeurs de la Résistance.



Pascal Ory (professeur à la Sorbonne) dans son passionnant *Le petit nazi illustré* (vie et survie du *Téméraire* - 1943-1944) rappelle que plusieurs collaborateurs de cette feuille d'inspiration hitlérienne se retrouvent à *Vaillant* voire à *l'Humanité*. On passe, ainsi, de l'exaltation de la sinistre milice qui traque et assassine les résistants à la gloire des F.T.P. et des F.F.I. Tous les salauds ne vont pas en enfer...

Richard Médioni se passionne pour son travail, participe à la transformation de *Vaillant* en *Pif Gadget*. La concurrence *Spirou*, *Tintin*, *Pilote* doit être enfoncée par le nouveau produit.

Récits complets et gadget deviennent les deux armes absolues avec des jeux et autres rubriques. Le premier numéro de la nouvelle formule voit le jour en février 1969. Succès, grand succès. *Pif gadget*, avec Richard Médioni, rédacteur en chef, va tirer à des centaines de milliers d'exemplaires. Hugo Pratt commence à donner le *Secret de Tristan Bantam*, mais l'enthousiasme n'est pas encore au rendez-vous.

Le n°239 est le dernier réalisé par Richard. Epuisé par un travail formidable il n'accepte pas la dictature des commerciaux. Ils ont leurs idées sur le contenu du journal, exigent de l'attirer vers d'autres rivages.

Pif gadget, à terme, sombre. Le livre de Richard Médioni, riche d'anecdotes et de portraits, est très intéressant. Un véritable éditeur aurait exigé plus de précisions et de faits, des analyses rigoureuses. Cette première approche d'un phénomène de la presse BD ouvre la voie à des études approfondies.

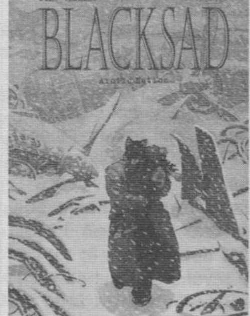


Chantal et Didier

Jean-Pierre Dionnet dans une longue préface, souligne que Chantal Montellier est « un des rares auteurs véritables de la bande dessinée française », le fondateur de *Métal Hurlant*, journal devenu mythique, a raison. *Social fiction* montre que Chantal sait, avec une quasi perfection, raconter.

Les trois histoires de cette anthologie possèdent une force exemplaire. Voyante, elle dénonce une "civilisation" de l'absurde où les individus sont broyés au nom d'une idéologie totalitaire.

Didier Tronchet et Anne Sibran dans *Le quartier évanoui* se retrouvent au milieu de déjantés. Ça grince, couine, dénonce. Notre bel aujourd'hui, avec Chirac et le démolisseur Jean-Pierre Raffarin, plus que jamais, est impitoyable pour ceux qui ne regorgent pas de fric. Silence aux pauvres peut être le sous-titre de ces cases impitoyables donc indispensables.



Après *Quelque part entre les ombres*, Diaz Canales et Juanjo Guardino offrent une sorte de chef d'œuvre : *Artic-Nation*.

Blacksad, chat détective privé avec la complicité d'un reporter de la presse à scandales, enquête sur la disparition d'une gamine de couleur. Une stupéfiante plongée dans l'univers glauque et raciste d'une ville américaine. Rien ne manque pour cette balade dans la patrie du président Bush, chef de file du capitalisme mondial.

Pierre Ysmal

Pif Gadget, par Richard Médioni, Vaillant collector ; *Le petit nazi illustré* par Pascal Ory, Nautilus ; *Social fiction* par Chantal Montellier, Vertige Graphic ; *Le quartier évanoui* par Tronchet-Sibran, Vents d'Ouest ; *Artic Nation Blacksad* par Diaz Canalez-Guardino, Dargaud.

l'exploitation du pays et de ses habitants.

La répression à outrance ne fit qu'accélérer la prise de conscience des opprimés. Dans son introduction, l'écrivain Ngo Van évoque le retentissement de cette vérité sur l'Indochine auprès de la jeune génération de révolutionnaires. « En son temps, cette histoire, dans le sillage de La Cloche fêlée, a secoué les esclaves de la colonisation comme une onde de choc électrique. Elle a été reçue comme un appel à la révolte. »

Hélène Fabre

Montreuil, L'Insomniaque, 2003, 236 p., 10 €

1- Ces mémoires ont été antérieurement publiés en feuilleton dans La Cloche fêlée, journal séditieux cochinchinois, du 30 novembre 1925 au 15 mars 1926, puis par les éditions saïgonaises Giadinh en 1928.

2- Auteur notamment de Viet-nam 1920-1945. Révolution et contre-révolution sous la domination coloniale (Paris, Nautilus, 2000) et Au pays de la Cloche fêlée. Tribulations d'un cochinchinois à l'époque coloniale (Montreuil, L'Insomniaque, 2000).

CASSANDRE OU LUCIDE ?

Jacques Ellul n'a pas eu la notoriété qu'il méritait au-delà du cercle enthousiaste de ses étudiants de l'Université de Bordeaux où il enseigna. Avoir raison trop tôt n'est pas la voie du succès.

Évitant la « pensée abstraite » les «théories désincarnées», le «jargon», il a dénoncé sans relâche et avec une pertinence obstinée l'ivresse entretenue par la foi imposée en un Progrès sans réflexion préalable ni frein dont les promoteurs passent habituellement sous silence les menaces qu'annoncent la pollution, le génie génétique, la désinformation ou la manipulation publicitaire, la croissance non programmée.

La courte vue, l'égoïsme et la cupidité qui anime les opérateurs - industriels et commerciaux dans les domaines de l'informatique, de l'alimentation (OGM), du réchauffement climatique, des sites industriels laissés à la liberté d'entreprendre sans contrainte, etc. conduisaient, selon lui, ses semblables vers une catastrophe suicidaire à terme.

Il faut (re)découvrir les livres de Jacques Ellul, malheureusement peu réédités.

J.J. Ledos

*"Jacques Ellul, l'homme qui avait presque tout prévu" par Jean-Luc Porquet ** Éditions Le Cherche Midi, 18 €*

RÉFÉRENCES CULTURELLES

«La culture, c'est ce qui demeure dans un homme lorsqu'il a tout oublié...». Cette réflexion est habituellement attribuée à Édouard Herriot homme politique, académicien et néamoins écrivain estimable. Son auteur est, en réalité Émile Henriot, écrivain et chroniqueur littéraire (au *Monde*, en particulier).

La citation est, pour un orateur, un écrivain ou un journaliste le moyen de se parer d'une culture d'emprunt sans vérifier l'authenticité de la source. On prête à Raymond Queneau cette observation désabusée : « la culture, c'est comme la confiture? Moins on en a et plus on l'étale... »

En excitant les mémoires défaillies sous forme de "quiz", Bruno Hongre, professeur agrégé de lettres, remet en ordre, en plus de 400 entrées, un certain nombre d'idées reçues.

Exemples : on trouve la réflexion habituellement prêtée à la reine Marie-Antoinette à propos des pauvres : « s'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche... » dans les 'Confessions" de Jean-Jacques Rousseau (296bis). Ce n'est pas Goering qui a dit, le premier, «quand j'entends le mot "culture", je sors mon revolver...» (n° 263bis). Doit-on faire confiance à J.-R. Tournoux lorsqu'il rapporte ce mot du général de Gaulle : « Les Français sont des veaux » ? (294bis). Au fil des pages, on trouve des formules qui affirment un style. Celui de Chateaubriand, par exemple, apercevant Talleyrand et Fouché : « Une porte s'ouvre : entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime.»



Bruno Hongre suggère la pérennité de certaines réflexions en établissant leur relation à certaines situations actuelles. La "raffarinade" (qu'on aurait tort de comparer aux "mazarinades", libelles ciblés vers le cardinal qui assura la régence de Louis XIII. "tartarinade" conviendrait mieux !) n'est pas éloignée de la "tautologie" - "figure chérie des discours d'autorité" selon R. Barthes - qu'affectionnait le général de Gaulle (294bis).

L'ouvrage livre aux professionnels de la communication un mémento utile, voire indispensable. Les autres lecteurs, dans la catégorie "honnête homme" y trouveront l'occasion de régénérer leur mémoire en s'amusant. **J.J. L**

Révisez vos références culturelles par Bruno Hongre Éditions Ellipses, 32, rue Bargue, 75740 Paris cedex 15, 14 €.

PROTECTION SOCIALE SOUS VICHY

On connaissait déjà la dette que l'éducation spécialisée pouvait avoir à l'égard du régime Vichy. Voilà un ouvrage qui vient éclairer d'une façon très étonnante l'héritage tout aussi douteux que peut avoir le système de protection sociale de notre pays. En 1928 et 1930, la France se dote, cinquante ans après l'Allemagne et vingt-cinq ans après la Grande-Bretagne, d'une assurance sociale couvrant le risque maladie. En 1945, le plan de Sécurité sociale vient compléter et élargir notablement ce dispositif. Mais que s'est-il passé entre 1940 et 1944 ? Ces cinq années vont être marquées par un développement privilégié de l'Etat providence : les charges sociales qui représentaient, en 1939, 25% des salaires et 11,4% du revenu national passent respectivement à 30% et 14,4%. Non seulement les règles issues de la III[ème] République sont préservées, mais elles s'enrichissent de toute une série de mesures complémentaires. Le 18 novembre 1941, une loi crée l'Institut national d'action sanitaire et sociale, première initiative au monde d'un organisme chargé de l'action médico-sociale (il se consacrera à rapprocher les services œuvrant dans le même champ et concevra les premiers dispositifs de travail adapté à destination des personnes invalides). En 1941, les caisses d'assurance du monde agricole sont regroupées dans une nouvelle institution : la Mutualité sociale agricole. C'est toujours en 1941, que naît l'allocation des vieux travailleurs salariés, destinée à apporter un complément de ressources aux plus de 65 ans, n'ayant pas de revenus suffisants et qui sera bientôt servie à plus d'1,5 million de personnes. Le 23 juillet 1942, une loi rend obligatoire dans les entreprises de plus de 250 salariés un service social et un service médical dirigé par un médecin du travail. Le 18 novembre 1942 est instaurée la tutelle aux prestations familiales. C'est aussi au régime de Vichy que l'on doit la conviction d'une retraite plutôt par répartition que par capitalisation, mais aussi le projet d'une organisation générale des assurances sociales en caisse départementale, régionale (chargée de gérer la caisse familiale) et nationale (chargée de la branche vieillesse, invalidité et assurance décès), sans oublier le statut de la mutualité (projet en date de 1943), toutes choses qui seront validées à la libération, à partir de textes de Vichy, parfois recopiés mot à mot. Bien sûr, toute une série d'orientations idéologiques seront alors éliminées tels le choix des populations aidées (mieux valait alors avoir beaucoup d'enfants, être marié et ... français) ou encore un salaire familial dépendant du nombre d'enfants (les fonctionnaires pouvant alors voir leur traitement diminuer s'ils persistaient à rester célibataires ou sans enfants). Etonnamment, l'Etat français apparaît plus comme un trait d'union que comme une rupture entre l'avant et l'après-guerre.

Jacques Trémintin

« La protection sociale sous le régime de Vichy ». Sous la direction de Philippe-Jean Hesse & Jean-Pierre Le Crom, Presse universitaire de Rennes, 2001, (382 p.-23)

LUTTE FINALE

Il y a d'abord eu cette vie au service de l'enfance qui prend sa source dans le ghetto de Varsovie et que l'on retrouve dans « Les mémoires de Stanislas Tomkiewicz ». Cet ouvrage paraît à titre posthume. Décédé le 5 janvier 2003, l'auteur n'aura pu le terminer. Il nous reste néanmoins ces dernières pages marquées au coin de l'humour et surtout de la profonde modestie d'un personnage qui n'a jamais hésité à s'engager... au risque de se tromper. Il n'est pas si fréquent de commencer un récit en rappelant « le nombre de bévues, de bêtises, de fausses prévisions, d'incompréhensions diverses qui ont marqué ma vie politique » (p.13) Le jeune Stanislas passe d'abord par une crise de mysticisme pro juif avant de provoquer Dieu en avalant sa première tranche de jambon. Constatant n'avoir pas été foudroyé sur place, il deviendra athée. Mais ce sera pour tomber dans une toute autre religion : le communisme. Comme beaucoup d'intellectuels après guerre, Stanislas Tomkiewicz y croit. Sauf peut-être que lui, ne le fait pas seulement à partir de ses convictions. Les épreuves du ghetto de Varsovie et son internement à Bergsen Belsen lui ont donné une violente envie d'y croire. Pourtant, il le sait : l'Union soviétique n'est pas ce paradis des travailleurs qu'on prétend, y règnent la misère et l'obscurantisme. Il avale néanmoins des couleuvres pendant des années : maintien des ministres communistes en 1947, au sein du gouvernement qui massacre les indépendantistes malgaches, procès truqués dans les pays de l'est, mais aussi au

Une nouvelle collection : L'Encyclopédie du socialisme

En ces temps difficiles pour toute entreprise éditoriale, on ne peut que saluer la naissance d'une nouvelle collection intitulée : « L'Encyclopédie du socialisme ». Née à l'initiative du Centre Guy-Mollet, dirigée par Denis Lefebvre et éditée par Bruno Leprince, cette « Encyclopédie » se réclame de la célèbre et toujours utile — au moins pour les historiens — Encyclopédie socialiste, syndicale et coopérative publiée entre 1912 et 1921 et qui compta une douzaine de volumes.

Celle qui nous intéresse ici est plus modeste par la taille et le format. Elle se présente plus comme un « work in progress », chaque volume contribuant à dessiner des lignes de réflexions. Point de volume détaillant, par exemple, les structures des différentes fédérations avec portraits des dirigeants, mais un ensemble de textes courts : 128 pages maximun au format 10,5 x 15 cm, chacun ambitionnant de présenter une synthèse d'une question particulière ou bien de donner à relire des textes anciens conservant tout leur intérêt, ou encore des recueils de documents dignes d'être médités. Chaque texte est accompagné d'une présentation si l'opuscule le demande.

Le premier volume est une reprise des *Vieilles histoires socialistes* de Louis Lévy, parues en 1933. Avec lui, on revisite les lieux, les revues, les hommes et les combats des années au cours desquelles se constituèrent les sections françaises de l'Association internationale des travailleurs sous l'Empire de Napoléon III, mais aussi celles qui concernent l'émergence du Parti ouvrier français dirigé par Jules Guesde.

La seconde livraison est due à Pierre Serne qui revient sur l'histoire négligée du Parti socialiste de 1965 à 1971. 1971, c'est le congrès d'Épinay qui permit à François Mitterrand d'en devenir le premier secrétaire. Ce « moment mythique », aboutissement d'un processus amorcé dès le milieu des années 1960, alors que les socialistes ont été rejetés loin de toute espérance de pouvoir, est mis en perspective sans complaisance par Pierre Serne qui n'hésite pas à écrire : « Congrès d'appareils s'il en fut, Épinay s'est ensuite imposé, par un rétablissement historique et médiatique à la limite de la manipulation, comme une rupture fondamentale de l'histoire socialiste. Cette interprétation classique s'appuie sur l'image fausse d'une rupture [...]. Il convient de rappeler que sur le moment, personne ne l'a pensé ainsi... »

Le court texte de Claude Fuzier : Les Socialistes et le pouvoir (32 pages, 3 €) forme un complément direct de l'opuscule de Pierre Serne puisqu'il revient sur les questions de participation gouvernementale et d'exercice du pouvoir, questions sous-jacentes aux débats des années d'avant Épinay.

Troisième volume : *Christian Pineau. De la Résistance à l'Europe* par Jean-Frédéric Desaix. Figure oubliée, Christian Pineau (1904-1995), syndicaliste, résistant et déporté (Compagnon de la Libération), fut député et ministre à plusieurs reprises sous la IVe République. Il fut l'un des initiateurs des Traités de Rome qui créèrent le Marché commun. Ce n'est sans doute pas par hasard si un socialiste de conviction ayant été résistant s'engagea dans le combat pour la construction européenne. Jean-Frédéric Desaix revient sur cet itinéraire exceptionnel qui ouvrait la voie de l'avenir.

Enfin, le dernier titre de cette première série de publications fait honneur à Léon Blum (1872-1950) en republiant sous le titre sobre de *Textes socialistes 1919-1920* un texte et un discours dont l'intelligence de pensée et l'élégance d'expression étonnent toujours. Il s'agit de « Pour être socialiste » (1919) et son intervention au Congrès de Tours le 27 décembre 1920. Denis Lefebvre a pris soin de reproduire l'intégralité de l'intervention capitale de Blum, y compris les mentions d'interruption ou de huées. Voilà qui donne une idée de l'atmosphère régnant dans la célèbre salle du Manège lorsque la majorité des militants se rallia à la III[e] Internationale de Moscou. Faisant allusion à la troisième condition d'adhésion imposée par les bolcheviks, Blum avertissait : « Votre comité directeur occulte ne pourra donc pas naître d'une délibération publique de votre congrès [...]. Il faudra que sa constitution vous soit apportée du dehors [...] le pouvoir central appartiendra finalement à un comité occulte désigné — il n'y a pas d'autre hypothèse possible — sous le contrôle du comité exécutif de l'internationale communiste. »

La prescience de Léon Blum est désormais attestée par l'ouverture des archives soviétiques et le rôle de plus en plus contraignant des émissaires de l'IC auprès de la direction de la Section française de l'internationale communiste (premier nom du PC). Ce qu'il ne pouvait entrevoir alors c'est que ce même Comité exécutif serait bientôt entièrement téléguidé par la direction de l'État soviétique...

Le discours de Blum est judicieusement suivi de la reproduction intégrale des 21 conditions débattues avant et pendant ce fameux congrès.

Cinq titres passionnants pour une nouvelle collection d'un format pratique qu'on peut glisser dans une poche... Un choix a priori éclectique mais tout à fait cohérent, voilà qui est de bon augure... D'autant que responsables et éditeurs de la collection annoncent la parution de 6 à 8 titres par an, au prix modique de 7,5 €.

J.L. Panné

L'Encyclopédie du socialisme, 56 rue de Lille 75 007 Paris ; tél. : 01.44.55.08.60. — fax : 01.45.55.66.33. Les cinq publications peuvent être commandées ensemble pour un total de 30 €, frais de port compris.



sein même du parti communiste français. Dix fois, il eut envie de déchirer sa carte. Mais, « chaque fois qu'un crime venu d'Union soviétique m'ébranlait dans mes convictions, la providence apportait un crime de l'impérialisme américain, à mon avis plus coûteux en sang des pauvres » (p.196). Refoulement, scotomisation, déni sont alors à l'œuvre : il lui faudra des années pour ne plus diviser l'humanité en blanc et en noir et admettre ce que Primo Levy comprit tout de suite : l'existence du gris. Il abandonnera le parti sans bruit, en ne prenant plus sa carte. Mais son engagement militant ne s'arrêtera pas là. On le retrouve aux côtés de Jacques Lacan, dans un soutien actif aux militants du FNL algérien. Il participera à l'ouverture des dispensaires accueillant les 1 200 détenus libérés à l'indépendance. Il gardera longtemps contact avec l'un de ses patients brutalement et longuement torturé qui deviendra à son tour un policier algérien expert en mauvais traitements. Terrible mécanisme d'identification à l'agresseur. Il sera acteur en mai 1968, devenant même le soignant des katangais de la Sorbonne. Une vie bien remplie qui a pris fin au seuil d'un XXIème siècle qui lui aurait donné bien des occasions de s'engager encore. **J.T**

« C'est la lutte finale etc . » Stanislas Tomkiewicz, éditions La Martinière 2003, 304 p.-18

Un site internet à découvrir : celui réalisé par Laurent Doussin sur les mines de Brassac : http://perso.wanadoo.fr/lesgravesbayard/

LES REVUES



RÉFRACTIONS

Les anarchistes et ceux qui les entourent se sont précipités avec enthousiasme dans la galaxie Internet, convaincus d'y trouver un espace de liberté d'expression et de circulation de l'information difficile à contrôler par les différents pouvoirs.

A côté d'un questionnement sur les présupposés philosophiques d'internet, sont évoquées les discussions qui ont entouré l'apparition du réseau dans le milieu des sociologues, la remise en cause des droits de la propriété intellectuelle ainsi que l'apparition des logiciels libres.

La parole est également donnée à des praticiens du réseau ; ils évoquent leur vision d'internet, décrivent leurs pratiques, évoquent leurs attitudes face aux logiciels privés ou libres, ainsi que vis-à-vis du piratage.

Mais une fois de plus, qui à travers le monde a effectivement accès à cette nouvelle technologie ?

Par ailleurs, en transversales, est publiée une critique radicale du comportement hiérarchique sévissant à *Charlie hebdo*, et dans la rubrique Livres, citons les figures oubliées de Carl Einstein et Marinus Van der Lubbe.

Dans la guerre des images qui nous entoure et parfois nous submerge, nous avons tenté de dégager des pistes de travail, d'analyse et de lutte. A suivre ! **J.J. Gandini**

176 p - 12 € BP 145 13290 Saint-Mitre-les-Remparts



DISSIDENCES

Revue s'adressant à un public de chercheurs, mais lisible par des non-spécialistes, ce numéro a pour thème central les révolutionnaires français pendant la Seconde Guerre mondiale. Comment cette période a-t-elle été vécue dans des mouvements ayant à choisir entre la résistance avec les impérialismes alliés et un fascisme racial ? Ce dossier fait le point sur les attitudes des pivertistes, des communistes révolutionnaires, des anarchistes, des trotskistes et des surréalistes du groupe clandestin de « la main à plume ». S'y ajoute l'évocation de la coopérative marseillaise le Croque-fruit qui, de 1940 à 1942, donnera les moyens de survivre à près de deux cents personnes : illégaux, juifs en fuite, comédiens et écrivains. L'éclairage international vient d'un portrait d'un marxiste hérétique oublié, Julien Coffinet. Exilé à Montevideo, il y collabore au journal de Luce Fabbri, *Socialismo y Libertad*, qui réunit anarchistes italiens, socialistes français et républicains espagnols.

La percée aux dernières élections présidentielles des trois candidats se réclamant du trotskisme donne aux rédacteurs l'occasion d'analyser, sur le ton de la « sympathie critique », ce courant d'extrême gauche abondamment et mal commenté par les grands médias. Yves Coleman, par ailleurs animateur du bulletin de traduction *Sans patrie ni frontières* (2), nous livre ses réflexions sur le « mythe » Arlette Laguillier et les enjeux posés par le fonctionnement rigide de Lutte ouvrière.

Un extrait d'une communication présentée au colloque Victor Serge de Moscou en 2001 incite à relire l'auteur des *Mémoires d'un révolutionnaire.* Compagnon actif de la révolution russe, il y discerna rapidement capitalisme d'Etat et totalitarisme.

De nombreuses notes de lecture complètent et enrichissent ce numéro dont les deux prochaines livraisons seront consacrées aux thèmes, « révolution, lutte armée et terrorisme » et « avant-gardes artistiques autour de la Première Guerre mondiale ».

Hélène Fabre

Dissidences (bulletin de liaison des études sur les mouvements révolutionnaires) N° 12-13, octobre 2002/janvier 2003

" Révolutionnaires en Seconde Guerre mondiale " 1

1- Ecrire à : Jean-Guillaume Lanuque Appt 107 Entrée B 13, rue de Malzéville F-54000 Nancy. Prix de ce numéro : 10 € ; abonnement (4 numéros) : 18,30 €. Pour faire connaître sa nouvelle formule un exemplaire de la revue peut être envoyé gratuitement sur simple demande.

2- Chaque numéro thématique (Urss, féminisme, guerres) confronte des textes inédits, ou peu connus, des traditions marxiste et libertaire. Abonnement et contact : écrire à yvescoleman@wanadoo.fr ou (sans autre mention) Yves Coleman 10, rue Jean-Dolent 75014 Paris.

MARGINALES

Le refus de parvenir. Misère de l'école, utopies éducatives

Avec ce numéro 2, la belle revue de bibliothèque Marginales confirme l'originalité et la qualité qui présidaient à la première livraison. Ici, comme le précise Philippe Geneste dans son avant-propos « il s'agit de plonger dans la réalité de la machinerie éducative, d'aller, dans un premier temps, vers les grandes violences et les petites misères de l'école pour tenter d'en extraire des pistes d'à-venir, de de-venir humain ».

Les fictions, critiques et témoignages sont rangés sous deux grands axes : Misère et violence de l'école et Refus de parvenir et volonté de conquête.

Ils font appel à des valeurs sûres de l'éducation parallèle : Sébastien Faure, Francisco Ferrer, Célestin Freinet et d'autres, ainsi qu'à Marcel Martinet, Albert Thierry et au décapant *Journal d'un éducastreur* de Jules Celma qui fit scandale, ainsi que le film de court métrage réalisé sur le même sujet, dans les années 70 en déplaçant les limites de l'expression aux frontières de la sexualité.

Cependant la revue n'est pas tournée vers le passé : l'entretien avec P. Geneste sur le projet d'actualité Clace permet de prendre conscience des difficultés (de fond et de forme) rencontrées par la mise en place d'un autre état possible de la scolarité. Décidément rien n'a changé depuis Ferrer, Paul Robin, Madeleine Vernet, ou Gaston Couté qui écrivait à propos des petits écoliers arrivant de leur village :

Gris' coume eun' prison, haut' coume eun' caserne
L'Ecole est d'vant eux qui leu' bouch' le ch'min.

en ces temps de conflits on pense aussi à cet extrait d'un long texte non militariste gravé sur le monument aux morts 1914-18 de Saint-Martin d'Estreaux (Loire) : « ...il faut améliorer l'esprit des nations en améliorant celui des individus, par une instruction assainie et largement répandue. Il faut que le peuple sache lire et surtout comprendre la valeur de ce qu'il lit. »

Les contributions (françaises et étrangères) de Marginales N° 2 contribuent à la réflexion qu'il faut mener sur l'éducation (qu'on appelait autrefois instruction publique) et enrichissent autant notre sens critique que notre plaisir de découvrir ou redécouvrir des textes de la littérature prolétarienne.

Lucien Seroux

Marginales éditions, Les Billardes - 04300 Forcalquier.
Ce numéro 2 : 16 €. Abonnements à 3 numéros : 40 €.
Renseignements et catalogue, même adresse.



L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...

Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Amiaud-Bellavaud (G.), Un chef huguenot : Le Capitaine Merle. *Ses ascendants & descendants et les guerres de religion, notamment en Auvergne, Gévaudant et Vivarais.* Peladan, Uzès 1958, br. 405 p. .... 20 €

Armand (E.), Lettre ouverte aux travailleurs des champs. Plaquette de 20 p. s.d. (1930 ?) .... 6 €

Ayçoberry (Pierre), La question nazie. *Les interprétations du National-socialisme.* Points Histoire 1979, 317 p. .... 4 €

Bakounine (Michel), Dieu & l'Etat. *Préface de E.Reclus et Cafiero.* Réédition plaquette de 87 p. avec 2 portraits de l'auteur .... 15 €

Berzine (Jules), Amour et Spéculation au pays des Soviets. *Roman traduit du russe.* Calmann Lévy 1933, 193 p. .... 10 €

Bouvier-Ajam (Maurice), Histoire du travail en France des origines à la Révolution. Pichon et Durand 1957, 800 p. index, envoi (n.c.) .... 30 €

Brécy (Robert), Le Mouvement Syndical en France 1871-1921. *Essai bibliographique.* Mouton & Co 1963, 217 p. index, envoi .... 25 €

Brianciard (Michel), 150 ans de luttes ouvrières. Chronique Sociale, Lyon, 1977, 78 p. .... 8 €

Bruhat & Piolot, Esquisse d'une histoire de la CGT. Centre Confédéral d'Education Ouvrière 1958, 238 p. .... 15 €

Cabanès (Dr), Le Cabinet Secret de l'Histoire entr'ouvert par un médecin. A.Charles, 1895, 212 p. (défraîchi) ... 7 €

Challaye (Félicien), Pour la paix sans aucune réserve. *Célèbre plaquette pacifiste.* Auteur 1935 .... 6 €

(Collectif), La Condition ouvrière en U.R.S.S..*Les pénalités sociales.* Le Pavois 1951, 127 p. .... 12 €

(Collectif), Les Savants américains devant le problème des origines de la Guerre. Librairie du Travail s.d. (1927 ?), 109 p. .... 10 €

Commission Internationale contre le Régime Concentrationnaire. Livre Blanc sur les camps de Concentration Soviétiques. Le Pavois 1951, 255 p. ...... 20 €

Corte (Marcel de), Essai sur la fin d'une civilisation. Génin 1949, 248 p. ..... 7 €

Courier (Paul-Louis), Le Célibat des Prêtres et la Confession des Femmes. *Réédition d'un texte de 1893 avec une notice de Han Ryner.* Ed. de l'idée libre 1933, plaquette de 30 p. .... 8 €

Danos & Gibelin, Juin 36. *Préface d'Edouard Dolléans* Les Editiond Ouvrères 1952, 285 p. s.p. envoi .... 17 €

Dioudonnat & Bragadir, Dictionnaire des 10 000 dirigeants politiques français (1967-1977). Sedopols 1977, cart. 755 p. .... 30 €

Dumont (René), Misère ou prospérité paysanne ? *Préface de Jacques Duboin.* Coll. Dynamo Ed. Fustier 1936, 183 p. envoi et coupures de presse ... 12 €

Dumont (René), L'Afrique noire est mal partie. Seuil 1962, 288 p. .... 10 €

Engels (Friedrich), Ludwig Feuerbach. Ed Sociales 1946, 54 p. .... 4 €

Etudes Socialistes, Le Mouvement Ouvrier et Socialiste 1830-1848. Hebdomadaire de l'Ecole Socialiste SFIO, plaquette de 26 p. .... 6 €

Faure (Sébastien), Nous voulons la paix... *Etude extraite de son Encyclopédie anarchiste.* Auteur (s.d.) 1933 ? 64 p. ..... 8 €

Huddleston (Sisley), Le Mythe de la liberté. *Entretiens en temps de guerre.* Lardanchet Lyon 1943, 255 p. .... 8 €

Julliard (Jacques), Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe. Points Histoire 1971, 298 p. index .... 6 €

Knibiehler et Goutalier, La Femme au temps des Colonies. Stock 1985,

---

LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	3,50 €
		Total

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

334 p. ill. . . . . 14 €

Kropotkine (Pierre), L'Anarchie, sa Philosophie, son Idéal. Bibliothèque sociale s.d. plaquette de 64 p. . . . . 13 €

Launay (Louis), Le patriotisme d'affaires. Bourse et République (Vaucresson) 1935, plaquette pacifiste, 22 p. . . . 6 €

Labouret (Henri), Colonisation, colonialisme, décolonisation. Larose 1952, 203 p. . . . . 12 €

Laskine (Edmond), Le Socialisme National. Renaissance du livre 1917, 200 p. . . . . 15 €

Lavergne (Bernard), Essor et décadence des idées politiques et sociales en France de 1900 à nos jours. Fischbacher 1965, 260 p. index (s.p.) . . . . 18 €

Lecouteux (Edouard), Cours d'Economie rurale. Libr. Agricole de la Maison rustique 1879, 2 tomes en 1 vol. rel. d. bas. dos à nerfs, 536 p. . . . . 50 €

Le Faure (Amédée), Le Socialisme pendant la Révolution française 1789-1798. Lacroix 1867, 357 p. (défraîchi) . . . . 5 €

Lefranc (Georges), Les expériences syndicales internationales des origines à nos jours. Aubier 1952, 382 p. (non coupé) . . . . 25 €

Lefranc (Georges), Les expériences syndicales en France de 1939 à 1950. Aubier 1950, 381 p. . . . . 20 €

(Lénine), Correspondance entre Lénine et Camille Huysmans. Edditions Mouton 1963, 165 p. index . . . . 15 €

Leroy (Maxime), Les Techniques nouvelles du Syndicalisme. Marcel Riviere 1921, 211 p. 15 €

Lévy (Louis), Comment ils sont devenus Socialistes. *Préface de Léon Blum.* Ed. du Populaire 1932, 126 p. ill. et croquis de Grassier . . . . 12 €

Leyret (Henry), De Waldeck-Rousseau à la C.G.T.. *La Société et les Syndicats.* Ed. de la Sirène 1921, 257 p. . . . . . . .15 €

L'Huillier (Fernand), L'opinion Publique européenne devant la Révolution russe de 1917. Sirey 1968, 213 p. . . . . 18 €

Louis (Paul), La puissance ouvrière. Valois 1946, 183 p. envoi . . . . 13 €

Louis (Paul), Les types sociaux chez Balzac et Zola . Les editions du Monde Moderne 1925, 220 p. . . . . 15 €

Louis (Paul), La condition ouvrière en France depuis cent ans. Que sais-je 1950, 127 p. . . . . .5 €

Lovsky (F.), Antisémitisme et Mystère d'Israël. Albin Michel 1956, 559 p. . 12 €

Lugan (Bernard), Afrique, bilan de la décolonisation. *Vérités et légendes.* Perrin 1991, 304 p. index . . . . .15 €

Maritain (Jacques), Les Juifs parmi les Nations. *Conférence faite aux Ambassadeurs le 5 février 1938.* Ed. du Cerf 1938, plaquette de 48 p. . . . . 7 €

Marseille (Jacques), Empire colonial et capitalisme français. *Histoire d'un divorce.* Albin Michel 1984, 461 p. index . . . . 15 €

Martinet (Marcel), Culture Prolétarienne. Librairie du Travail 1935, 187 p. . . . . 20 €

Marty (André), La Révolte de la Mer Noire. Maspero 1970, Réédition en facsimile, 2 vol. (184 et 417 pp.) ill. . . . . 32 €

Maucorps (Paul), Psychologie des Mouvements sociaux. Que sais-je 1950, 126 p. . . . . 5 €

Maréchal (Sylvain), Dictionnaire des Athées. *Extraits avec une biographie de professeur Brocher.* L'Idée libre 1926, plaquette de 28 p. . . . . 8 €

Mayer (P.), Histoire du deux décembre. *Réédition conforme au texte original de 1851 et précédé d'une préface nouvelle.* Dentu 1869, rel. d. bas. 248 p. . . . . . 25 €

Méker (Maurice), Le temps colonial. Nouvelles éditions africaines, Dakar 1980, 263 p. ill. . . . . 12 _€

Melfort & Cartault, Histoire de la famille Lebrun – Prévoyance et Mutualité. *Livre de lecture courante.* Garnier Frères 1901, cart. 176 p. nombreuses ill. . . . . 15 €

Mertens (Corneille), Sur le Mouvement Syndical. Labor Bruxelles 1946, 79 p. . . . . .12 €

Michelet (J.), Notre France, sa géographie, son histoire. Armand Colin 1907, 315 p. carte dépl. Coul. . . . . 15 €

Mochet (Ch.), La paix chimique ou la guerre impossible. Publications parisiennes 1931, 64 p. . . . . 9 €

Mora & Zwierniak, La justice soviétique. Magi-Spinetti Rome 1945, 348 p. ill. (rare) . . . . 20 €

Morel (Eugène), La production et les huit heures. *Enquête avec une préface de Léon Jouhaux.* Ed. de la C.G.T. s.d. (1920 ?), 326 p. . . . . 15 €

Nyiszli (Dr Miklos), Médecin à Auschwitz. *Souvenirs d'un médecin hongrois déporté.* Julliard 1961, 253 p. . . . . . 15 €

Pernotte (A.-J.), Pourquoi et comment fut fondée la Banque Industrielle de Chine. *Politique et Finance.* Jouve 1922, 135 p. . . . . 9 €

Probus, La Constitution syndicale de la France. Grasset 1919 (Le fait de la semaine N°34 mai 1919), 62 p. . . . . 10 €

Raymond-Laurent, Le Parti Démocrate Populaire 1924-1944. Auteur 1965, 190 p. . . . . .10 €

Renard (Edouard), Louis Blanc, sa vie, son œuvre. Hachette 1928, livre de prix cart. 188 p. ill. . . . . .30 €

Sédillot (René), L'Histoire n'a pas de sens. A. Fayard 1965, rel. d. chagr. 195 p. . . . . 18 €

Serge (Victor), Les Hommes dans la prison. *Préface de Panaït Istrati.* P.U.F. 1930, 308 p. . . . . 10 €

Serge (Victor), Littérature et Révolution. Cahiers bleus 10 avril 1932, 128 p. . . 15 €

Soljénitsyne, Lénine à Zurich, Seuil 1975, 222 p. index . . . . 12 €

Thorel (Guy), Chronologie du Mouvement Syndical Ouvrier en France 1791 – 1946. Temps Présent 1947, 142 p. (n.c.) . . . . 18 €

Vermeil (Edmond), Doctrinaires de la Révolution allemande 1918-1938. F. Sorlot 1938, 391 p. . . . . 25 €

Wauthier (Claude), L'Afrique des Africains. *Inventaire de la négritude.* Seuil 1964, 389 p. index . . . . 15 €

Ynfante (Jesus), Un crime sous Giscard. *L'Affaire de Broglie, L'Opus dei/Matesa.* Maspero Cahiers libres 364, 1981, 275p. . . . . 12 €

Wexliard (Dr Alexandre), Introduction à la Sociologie du Vagabondage. Marcel Riviere 1956, 244 p. index . . . . 15 €

L'IDEE LIBRE, Revue mensuelle dirigée par André Lorulot :

-Année 1917, numéros 1 – 2 – 4 – 6. L'ensemble . . . . .12 €

- Mars 1922, *Hommage à Emile Hureau* . . . . 5 €

- Mars 1923, *Un dialogue Socratique sur l'Autorité* . . . . 5 €

- Janvier 1924, *Oussip-Lourié et son œuvre* . . . . 5 €

- Septembre 1936, *La Vérité sur le Syndicalisme Chrétien* . . . . .7 €

- Septembre 1937, *Tu es Pierre !* . . . . . 7 €

- . . . Octobre 1937, *Retour d'Italie Fasciste* . . . . 7 €

